

Epist.

Enclos

430 mfc



Epist.

Lenclos

430 n^o 7^e

LETTRÉS

DE

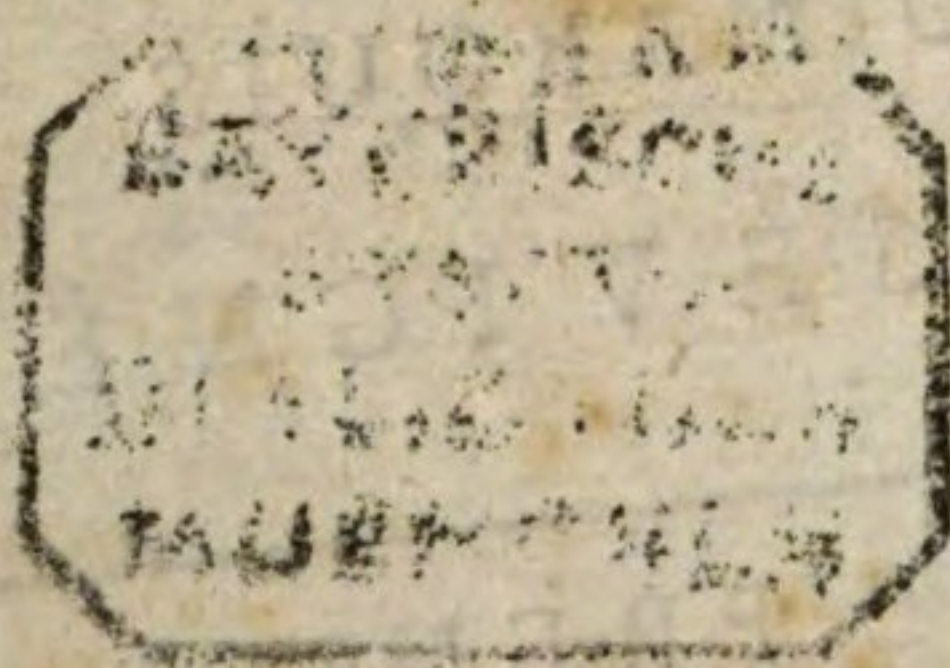
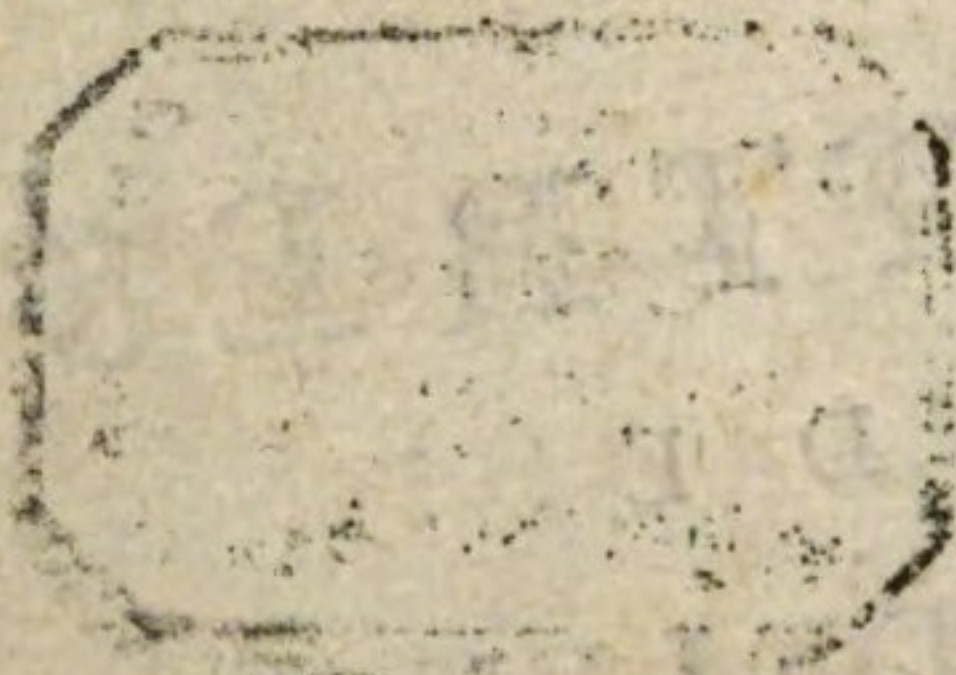
NINON DE LENCLOS

AU MARQUIS

DE SÉVIGNÉ.

TOME PREMIER.

Geoch. 1415



LETTRÉS
DE
NINON DE LENCLOS
AU MARQUIS
DE SÉVIGNÉ,
AVEC SA VIE.

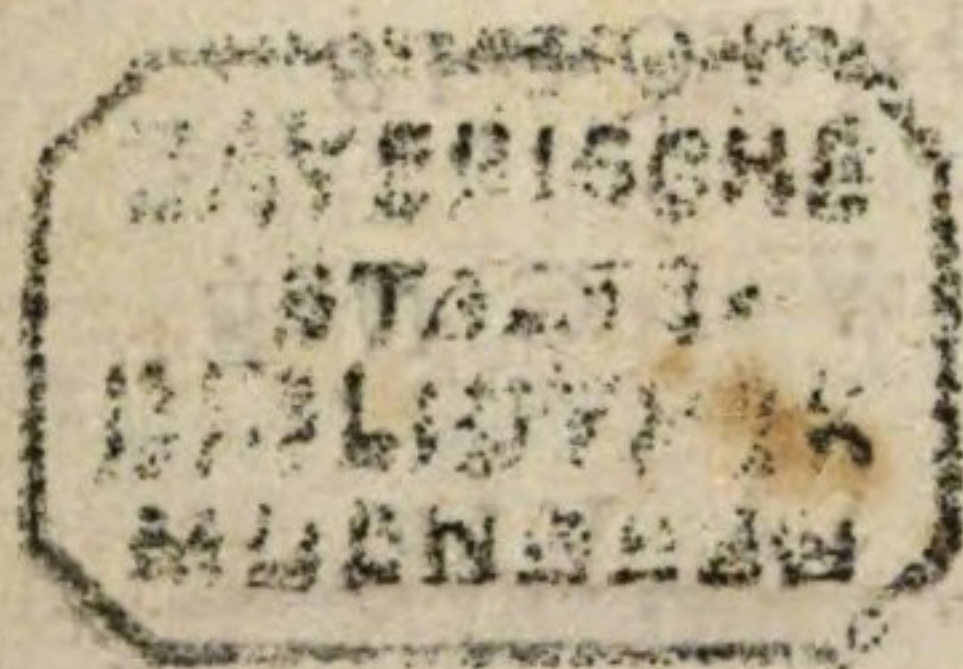
Felix qui potuit rerum cognoscere causas !
Virg. Georg. L. 2.

TOME PREMIER.



A LONDRES.

M DCC. LXXXII.



TOME PREMIER

A LONDRES

M. DCC. LXXII

DE MADEMOISELLE
DE LENCLOS.

ANNE DE LENCLOS naquit à Paris en 1615 ; elle étoit fille de M. de Lenclos , gentilhomme de Touraine , & d'une demoiselle de la famille des *Abra de Raconis* , connue dans l'Orléanois.

M. de Lenclos , qui avoit servi sous le regne de Henri IV & sous celui de Louis XIII , passoit pour un des braves de son tems. Né voluptueux , le plaisir & la table remplissoient les momens que lui laissoit son goût pour les armes. Il étoit d'un caractère remuant , & se mêloit volontiers d'intrigues : ce fut sans doute ce qui le fit goûter du Cardinal de Retz , auquel il s'attacha.

Madame de Lenclos avoit l'esprit borné ; sa figure étoit ordinaire , & son caractère timide : elle étoit dévote , & vivoit dans la retraite.

Mademoiselle de Lenclos fut l'unique fruit

2 *Vie de Mademoiselle*

de leur mariage , & le seul objet de leur tendresse ; mais chacun d'eux l'aimoit à sa maniere , & vouloit lui inspirer sa façon de penser. Madame de Lenclos élevoit sa fille dans les exercices de piété : son zele ne lui permit pas d'user avec modération des droits qu'elle avoit sur l'obéissance de son élève. La jeune personne prit de l'aversion pour les livres pieux , & ne pouvant se dispenser de suivre sa mere à l'église , elle substituoit aux livres de dévotion des romans , ou d'autres ouvrages de ce genre.

M. de Lenclos , au contraire , n'étoit occupé que du soin de faire de sa fille une personne aimable & propre à la société. Sa principale attention étoit de cultiver son esprit , & de lui donner des talens. Il l'accoutuma de bonne heure à juger sainement des choses , à raisonner , à se faire des principes. Sa fille avoit les plus heureuses dispositions à profiter de ses conseils & de ses soins. Il voulut être lui-même son maître de musique. Comme il jouoit très-bien du luth , il lui apprit à toucher de cet instrument , qui étoit fort à la mode dans ce tems-là ; en peu de tems elle y fit de rapides progrès.

Madame de Lenclos mourut en 1630 : quoique sa fille n'eût pas toujours écouté ses leçons , elle n'en étoit pas moins tendrement attachée à sa mere : les marques qu'elle donna dans ce moment de la plus vive douleur , sont la preuve de ses sentimens.

M. de Lenclos ne survécut à sa femme que d'une année. Etant au lit de la mort , il fit approcher sa fille , & lui adressa ces paroles , qui prouvent que la morale d'Epicure avoit toujours été la regle de sa vie : » Ma fille , » lui dit-il , vous voyez que tout ce qu'il » me reste en ce dernier moment n'est qu'un » triste souvenir des plaisirs qui m'abandon- » nent ; leur possession n'a pas été de durée , » & c'est la seule chose dont je puisse me » plaindre à la Nature. Mais hélas ! que » mes regrets sont inutiles !... Vous , mon » cher enfant , qui avez à me survivre un si » grand nombre d'années , profitez de bonne » heure d'un tems si précieux , & soyez » toujours moins scrupuleuse sur le nombre » que sur le choix de vos plaisirs. »

A l'âge de seize ans mademoiselle de Lenclos se trouva maîtresse d'elle-même. Sa fortune n'étoit pas considérable ; son pere en

4 *Vie de Mademoiselle*

avoit dissipé une partie ; mais elle régla ses affaires avec tant d'ordre & de prudence , qu'elle se fit huit à dix mille livres de rente viagere. Son amour pour la liberté ne lui permit pas de songer au mariage. Elle acheta une maison à vie , rue des Tournelles au Marais ; elle en avoit une autre à Picpusse , près de Paris , où elle alloit passer l'automne. Sa dépense fut réglée de façon qu'elle conservoit toujours une année de son revenu pour être en état de secourir ses amis dans le besoin.

Mademoiselle de Lenclos ne fut pas longtemps ignorée : dès son enfance elle étoit connue par des réparties vives & ingénieuses , qui faisoient autant de bons mots que l'on citoit avec plaisir. A dix ans , elle avoit la Montagne & Charon. Dans la suite , elle apprit l'Espagnol & l'Italien qu'elle entendoit & parloit à merveille.

Lorsqu'elle entra dans le monde , elle y parut aussi formée du côté de l'esprit & du caractère , que si elle y avoit passé nombre d'années. Sa taille étoit au dessus de la médiocre , & bien proportionnée ; une fraîcheur admirable donnoit un nouveau prix à tous

ses charmes. Sa figure n'étoit point éclatante ; on pouvoit cependant dire qu'à l'examen , Mademoiselle de Lenclos étoit belle. Ses yeux étoient pleins de sentimens & de vivacité ; la décence & la volupté s'y disputoient l'empire ; son ton de voix étoit doux & intéressant : elle chantoit avec plus de goût que d'éclat , & avoit pour la danse des talens supérieurs.

On trouvoit dans son commerce autant de douceur & d'aménité , que de finesse & d'aisance dans sa conversation. Ses lettres étoient pleines d'agrémens & de facilité. Elle racontoit bien , & aimoit à narrer ; mais ne citoit jamais. Son antipathie pour les citations étoit même si forte , qu'un jour le célèbre Mignard se plaignoit de ce que sa fille (*), avec une grande beauté , manquoit de mémoire. Mademoiselle de Lenclos lui répondit : » Que vous êtes heureux ! elle ne citera » point ».

Le soin de sa toilette l'occupoit peu : combien d'autres moyens n'avoit-elle pas pour

(*) Elle a dans la suite épousé le comte de Feuquieres. Sa Statue de marbre est dans l'Eglise des Jacobins de la rue St. Honoré. C'est un des plus beaux morceaux de sculpture de M. Lemoyne.

plaire ! Elle étoit cependant mise noblement , & , comme son goût étoit sûr & délicat , sans paroître esclave des modes , ses ajustemens étoient toujours très-bien entendus. Enfin , la plus belle ame unie au plus beau corps la rendirent l'objet de l'adoration des hommes , & de l'envie des femmes (*).

Mademoiselle de Lenclos fut admise dans les sociétés les mieux choisies : elle en fit bientôt les délices & l'ornement. Sa beauté lui donna des amans de la plus haute naissance ; elle acquit par son esprit , ses talens , son caractère , des amis du premier mérite. Moins elle se fit scrupule d'être inconstante & légère en amour , plus elle fut en amitié constante & attachée , & l'on peut dire que si elle n'eut pas les vertus de son sexe , au moins elle eut peu de ses défauts. Comme elle avoit beaucoup lu & bien lu , ses lectures avoient formé son esprit , épuré son goût , rectifié son jugement ; mais quoiqu'elle fût beaucoup , elle eut toujours grand soin de cacher son érudition.

(*) En rendant justice à ses bonnes qualités , on n'entend point faire l'éloge de son penchant à la galanterie.

Quelques légers défauts obscurcissoient cependant tant de bonnes qualités. Mademoiselle de Lenclos étoit naturellement jalouse du mérite des autres femmes : cette jalousie influoit souvent sur le jugement qu'elle en portoit. Elle ne pouvoit souffrir un homme qui eût les mains grandes & un gros ventre ; & quoiqu'elle jouât parfaitement du luth , elle faisoit toujours acheter trop long-tems le plaisir de l'entendre.

Dans le nombre de tous ceux à qui elle inspira de l'amour , le premier qui parut favorisé fut le jeune Comte de Coligny. On le peint d'une figure charmante , d'un esprit fin & enjoué , & d'une taille très-élégante. Ce ne fut cependant pas à ces seuls avantages qu'il dut la préférence qu'il obtint sur ses rivaux. Il avoit assez de mérite d'ailleurs pour devenir l'ami d'une femme telle que Mademoiselle de Lenclos. Aussi lui fut-elle essentiellement attachée , & le lui prouva par tous les soins qu'elle prit pour lui faire abjurer des erreurs qui mettoient un obstacle invincible à son avancement & à sa fortune. Cet amour fut vif, mais de peu de durée. Il s'en falloit beaucoup qu'elle eût pour cette

8 *Vie de Mademoiselle*

passion la vénération de ceux qui veulent l'ériger en vertu ; elle gardoit toute son estime pour l'amitié.

M. le Duc de L. R. F. C. , Saint-Evre-mont, l'Abbé de Châteauneuf, Moliere, & les gens du mérite le plus distingué, avoient une estime particuliere pour elle. La considération dont elle jouissoit étoit portée au point que, lorsque le grand Condé la rencontroit, il faisoit arrêter son carrosse, & l'alloit saluer à la portiere du sien. Il avoit été son amant : sans doute ce grand Prince n'avoit pas en amour les mêmes talens que dans l'art militaire ; car un jour qu'il s'efforçoit de lui exprimer sa passion, elle s'écria : *Ah ! mon Prince, que vous devez être fort !* faisant allusion au proverbe Latin : *Vir pilosus, aut libidinosus, aut fortis*. L'estime qu'il conserva toujours pour elle lui faisoit d'autant plus d'honneur, que ce prince, au témoignage de Madame de Sévigné, ne l'accordoit pas facilement aux femmes.

Mademoiselle de Lenclos ne s'est jamais attachée par intérêt : son goût seul la déterminoit à aimer. Le fameux C. de R. . . , sur le récit qu'on lui fit de son mérite & de

sa beauté , eut envie de la voir. L'abbé de Bois-Robert , qu'il employoit à ces sortes de négociations , se chargea de ménager leur entrevue. Elle se fit à Ruel , maison du C. . . . Le desir de voir de près un homme qui fixoit sur lui l'attention de l'Europe , la détermina plus que tout autre motif. Le C. . . . n'excita chez elle d'autre sentiment que l'admiration. L'espérance de jouir de la plus haute faveur , en feignant de l'aimer , ne la séduisit point : aucune considération ne suppléoit chez elle à l'amour.

Le C. . . . voulut se venger de ses rigueurs avec Marion de Lormes , amie de Mademoiselle de Lenclos. Cette femme , comparable à son amie pour l'esprit , la figure & son penchant au plaisir , avoit su faire excuser , par d'excellentes qualités , les faiblesses de son cœur ; mais le C. . . . trouva auprès d'elle les mêmes obstacles. On prétend qu'avec tous les talents qui forment un grand ministre , il n'avoit pas celui de plaire aux femmes.

Ce fut à Ninon elle-même qu'il s'adressa pour l'engager à fléchir tant de cruauté. Elle fut chargée de lui offrir cinquante mille

écus , que Mademoiselle de Lormes refusa , pour rester fidelle au célèbre Desbarreaux , qu'elle aimoit alors.

On a dit que la reine Anne d'Autriche , alors régente du royaume , excitée par les clameurs de quelques prudes de la cour , avoit envoyé ordre à Mademoiselle de Lenclos de se retirer dans un couvent , lui laissant cependant le choix de celui qu'elle voudroit prendre pour sa retraite. On prétend qu'elle répondit à l'exempt des gardes , qu'elle étoit fort reconnoissante du choix qu'on vouloit bien lui laisser , & qu'elle se déterminoit pour le couvent des *grands Cordeliers*. Mais on peut assurer que Mademoiselle de Lenclos étoit trop instruite de ses devoirs , pour plaisanter sur les ordres qu'elle auroit pu recevoir de la cour.

Le Marquis de Villarceaux a été celui de tous ses amans qu'elle a le plus long-tems aimé. Aussi avoit-il tout ce qu'il falloit pour lui plaire & la fixer. Du côté de la figure , de l'esprit & du caractère , il réunissoit tous les avantages ; quoique son goût dominant pour les femmes le rendît peu fidele , & jaloux à l'excès. Ninon vécut avec lui trois

années dans ses terres. Une vie aussi uniforme n'étoit cependant guere convenable à son caractère ; & sans doute l'amour l'y soutint moins que la crainte qu'elle avoit de revenir à Paris , pour être témoin des malheurs qui affligoient alors sa patrie (*).

Madame de Villarceaux conçut une forte jalousie contre Ninon , & en fit souvent des reproches à son mari. Ils avoient un fils : elle le fit un jour paroître en compagnie avec son précepteur. Pour faire briller l'esprit du jeune de Villarceaux , elle pria le précepteur de lui faire quelque question sur les dernières choses qu'il avoit étudiées. Voici celle qu'il lui fit : *Quem habuit successorem Bellus , rex Assyriorum ?* L'enfant répondit : *Ninum.*

A ce mot , si ressemblant à celui de Ninon , Madame de Villarceaux devint furieuse , dit au précepteur qu'il lui convenoit fort mal d'entretenir son fils des folies de son pere. En vain voulut-il se justifier , on ne lui pardonna point la prétendue impertinence de la question qu'il avoit faite , & dont on jugeoit par la réponse. Cette aventure fit bien-

(*) C'étoit pendant les troubles de la minorité de Louis XIV.

12 *Vie de Mademoiselle*

tôt la nouvelle du jour : Mademoiselle de Lenclos en rit la première.

Elle vivoit alors dans la plus grande intimité avec Madame Scaron , qui devint la confidente de ses amours avec M. de Villarsceaux. Ninon eut bientôt lieu de se repentir d'avoir pris une amie plus jeune qu'elle. Madame Scaron devint sa rivale , & lui enleva le cœur de son amant. Ninon en fut d'abord vivement piquée ; mais l'idée qu'elle s'étoit formée de l'amour , & l'excellence de son caractère , lui rendirent bientôt ses premiers sentimens. Elle devint elle-même , à son tour , la confidente de Madame Scaron , & la rivalité , qui détruit toujours l'amitié entre les femmes ordinaires , n'altéra point celle qu'elles eurent l'une pour l'autre ; leur liaison devint même si étroite , que , pendant des mois entiers , elles n'avoient qu'un même lit.

Madame Scaron , dans le plus grand éclat de la fortune où elle parvint dans la suite , aima toujours à donner à son ancienne amie des marques de son souvenir. On dit même qu'elle l'engagea à venir à la cour partager la faveur dont elle jouissoit. Mais Mademoiselle

moiselle de Lenclos préféra son repos & la liberté à des offres aussi séduisantes.

Elle se consola bientôt de l'infidélité de M. de Villarceaux. Un autre amant lui succéda. On n'est pas sûr si ce fut M. de Gourville, homme aussi connu par son esprit, qu'estimable par les qualités du cœur. Il fut son amant du tems de la Fronde, & s'attacha au parti du Prince de Condé. Obligé, par cette raison, de quitter Paris & de s'éloigner de la cour, avant de partir, il voulut prendre quelques mesures pour assurer la partie de sa fortune qui consistoit en argent comptant. Ne sachant à qui le confier, il se détermina à en remettre la moitié à Mademoiselle de Lenclos, & l'autre entre les mains d'un grand pénitencier, connu par l'austérité de ses mœurs.

Lorsque les troubles, qui avoient forcé M. de Gourville à s'éloigner, furent dissipés, il revint à Paris, & s'en alla d'abord chez celui qu'il avoit choisi pour le dépositaire d'une partie de sa fortune. Il pensa que Ninon, en femme du monde, n'auroit pas manqué de se servir de son argent. Quand il demanda son dépôt au grand Pénitencier,

on lui répondit avec beaucoup de sang-froid :
» Que l'on ne savoit pas de quoi il vouloit
» parler ; qu'à la vérité l'on recevoit quelque-
» fois des sommes pour le soulagement des
» pauvres ; mais que sur le champ on en
» faisoit la distribution ». M. de Gourville
voulut insister & se plaindre ; l'on ne fut
ébranlé ni de la justice de ses plaintes , ni de
ses menaces ; on finit même par s'offenser
de sa témérité ; en sorte que , par prudence ,
il fut obligé de se retirer.

Cette aventure le confirma dans ses soup-
çons sur Mademoiselle de Lenclos. Il étoit si
persuadé que , sans d'autres prétextes , elle
lui feroit la même réponse , qu'il n'alla point
la voir. Cependant elle apprit qu'il étoit à
Paris , & lui fit faire des reproches sur la
singularité de son procédé. Il les prit d'abord
pour une raillerie cruelle , à laquelle il ne
voulut pas répondre ; mais elle insista de
façon qu'il ne put refuser de lui faire une
visite. » J'ai bien des reproches à me faire
» à votre égard , lui dit-elle ; il m'est arrivé
» un grand malheur pendant votre absence ;
» je vous prie de me le pardonner ». M. de
Gourville ne douta point que ce malheur ne

fût tombé sur son dépôt. » J'ai perdu , con-
» tinua Ninon , le goût que j'avois pour
» vous ; mais je n'ai pas perdu la mémoire.
» Voici les vingt mille écus que vous m'aviez
» confiés avant de partir ; ils sont encore
» dans la même cassette où vous les avez
» ferrés vous-même ; remportez-les , & ne
» nous voyons plus que comme amis. »

M. de Gourville , surpris & enchanté de ce
procédé , ne put s'empêcher de lui raconter
ce qui lui étoit arrivé avec le grand Péniten-
cier. Ninon , après l'avoir écouté avec atten-
tion , lui dit : » Mon cher Gourville , cela
» n'est pas surprenant ; je ne suis qu'une
» C. . . . & non un P. . . tre. »

Mademoiselle de Lenclos aima tendrement
le Marquis de la Châtres ; il étoit lui-même
éperdûment amoureux d'elle ; mais dans le
moment où sa passion étoit la plus vive , il
reçut un ordre de la Cour , qui l'obligeoit à
partir sur le champ pour se rendre à l'armée.
Quel coup pour deux amants heureux ! Elle
employa vainement tout ce que l'amour le
plus tendre put lui suggérer pour le rassurer
sur sa fidélité pendant son absence. Il la con-
noissoit inconstante & légère ; elle ne put

calmer ses alarmes ni sa défiance. Le dernier expédient qu'elle mit en usage, fut de lui offrir un billet signé de sa main, par lequel elle s'obligeoit à n'aimer jamais que lui. Cette promesse le satisfit. Il accepta le billet, le baïsa avec transport, & partit content.

Ninon ne fut pas long-tems sans se livrer à d'autres amours. Alors elle se rappela la singularité du billet qu'elle avoit donné au Marquis de la Châtres; & dans un moment où son infidélité étoit la moins équivoque, elle s'écria plusieurs fois entre les bras de son nouvel amant : *Ah ! le bon billet qu'a la Châtres.*

Le Comte d'Estrées & l'Abbé d'Effiat furent tous deux aimés d'elle; mais ils se succéderent de si près dans ses bonnes grâces, que la paternité d'un fils qu'elle portoit devint incertaine : ils se la disputèrent long-tems; enfin ils tirèrent au sort pour savoir à qui appartiendrait l'enfant. Il échut au Comte, qui fut fait dans la suite Maréchal de France & Vice-Amiral.

Ce fils fut connu dans le monde sous le nom du Chevalier de la Boissière. Le Maréchal d'Estrées le mit dans la marine. M. de

la Boissière s'y distingua par sa valeur & sa capacité. Il y fut dans la suite avancé. Sa passion pour la musique étoit extrême, quoiqu'il ne connût pas la première note. Il faisoit sa résidence à Toulon, où il avoit un cabinet favori, rempli de toute sorte d'instrumens. Tous les Musiciens Italiens, qui passoient, lui devoient un essai de leurs talens. Il les régaloit splendidement; mais il falloit qu'ils eussent quelque complaisance pour sa manie. Il est mort garçon en 1732.

Il sembloit que tous ceux qui avoient quelque mérite dussent à Mademoiselle de Lenclos l'hommage de leur cœur. Le Comte de Fiesque, qui étoit un des plus aimables Seigneurs de la Cour, lui paya ce tribut avec plus d'empressement que personne; elle prit, de son côté la passion la plus vive pour lui: mais la femme la plus aimable ne peut se flatter d'inspirer un amour éternel: celui du Comte de Fiesque s'affoiblit. Il ne crut pas devoir le dissimuler à celle qui l'avoit inspiré. N'osant pas lui en faire l'aveu lui-même, il prit le parti de le lui écrire.

Mademoiselle de Lenclos étoit à sa toilette, lorsqu'elle reçut le fatal billet: le soin de ses

cheveux qu'elle avoit admirablement beaux , l'occupoit dans ce moment-là. Frappée d'une nouvelle aussi peu attendue , elle prit des ciseaux , & renonçant dès-lors à plaire à personne , elle coupa un côté de ses cheveux , les donna au valet-de-chambre du Comte , & lui dit : Portez - les à votre maître , & dites-lui que c'est-là ma réponse.

Le Comte de Fiesque sentit combien il y avoit de passion dans ce procédé. Il vola aux pieds de Ninon , tâcha de lui faire oublier la douleur dont il venoit de l'accabler , & lui jura un amour plus tendre que jamais.

Si Mademoiselle de Lenclos n'avoit obtenu que l'estime des hommes , on auroit pu penser qu'elle ne la devoit qu'au prestige de sa beauté. Les femmes même ne pouvoient lui refuser leur suffrage. Christine , Reine de Suede , qui passa en France en 1656, voulut la voir. Mais l'éloge qu'elle en avoit entendu faire au Maréchal d'Albert , & à quelques Gens-de-Lettres , lui parut bien au-dessous de la vérité. Elle prit tant de goût à son commerce , qu'elle voulut l'emmener avec elle à Rome. Mademoiselle de Lenclos s'en défendit avec toute la reconnoissance & les

ménagemens qu'elle devoit à cette Princesse. Dans la suite, Christine, en parlant d'elle, ne l'appeloit que l'*illustre Ninon*. Elle se souvenoit toujours avec plaisir de la façon dont celle-ci avoit un jour, devant elle, caractérisé les prudes, en disant que c'étoient les *Jansénistes de l'amour*.

Ninon n'étoit plus jeune (*), lorsque le Marquis de Sévigné en devint amoureux. Leurs amours éprouverent bien des révolutions. Elle le quitta & le reprit plusieurs fois. Madame de Sévigné a fait dans ses lettres le détail de quelques-unes de leurs querelles. Elle parle sur-tout de la rivalité de Ninon avec la Champmélé, célèbre Actrice. La première exigea du Marquis le sacrifice des lettres de sa rivale : il le lui fit. Le dessein de Ninon étoit de faire parvenir ces lettres à l'amant en titre de la Champmélé, pour lui faire donner, dit Madame de Sévigné, quelques petits coups de baudrier (*). Mais Madame de Sévigné fit sentir à son fils combien ce procédé étoit indigne d'un homme de qualité. Le marquis courut chez Ninon :

(*) Elle avoit alors cinquante-six ans.

(**) Voyez ses Lettres, Tome I.

moitié par force , moitié par adresse , il retira les lettres de la Comédienne , & les fit brûler (*).

On dit qu'en quittant le Marquis de Sévigné , Ninon ne conserva pas de lui une idée bien avantageuse , & qu'elle n'en parloit

(*) Madame de Sévigné est le seul Ecrivain de son siècle qui ait parlé défavorablement de mademoiselle de Lenclos. Elle ne parle pas avec plus de ménagement d'autres personnes qui en méritoient pour le moins autant. » Votre frere , » dit-elle , dans une de ses lettres , est à St. Germain ; il est entre Ninon & une Comédienne , » & Despréaux sur le tout ».

Dans un autre endroit elle parle de M. Racine sur le même ton. » Il a de plus , dit-elle , une » petite Comédienne , & tous les Despréaux & » les Racine , & paie les soupers ». Cette dernière remarque favorise le jugement de ceux qui ont dit que Madame de Sévigné étoit plus qu'économe.

Cette femme célèbre rendit cependant , dans la suite , justice à Mademoiselle de Lenclos. Elle dit dans une lettre qu'elle écrit à M. de Coulanges : » Corbinelli me mande des merveilles de » la bonne compagnie d'hommes qu'il trouve » chez Mademoiselle de Lenclos ; ainsi , quoi que » dise madame de Coulanges , elle rassemble » tout sur ses vieux jours , & les hommes & les » femmes ».

pas même avec beaucoup d'estime. Elle disoit quelquefois que c'étoit un homme au-dessous de la définition, une ame de bouillie, un corps de papier mouillé; mais il faut croire qu'elle ne tenoit ces discours que lorsqu'elle étoit brouillée avec lui; car le Marquis de Sévigné a fait ses preuves dans la dispute littéraire qu'il eut avec Mad. Dacier. L'enjouement & la fine ironie qui y regnent, annoncent en lui plus d'esprit & de mérite que Ninon ne lui en suppose.

Mademoiselle de Lenclos n'avoit pas sur la religion des sentimens bien orthodoxes. Elle disputoit un jour avec le Pere Dorléans sur quelques articles de foi qui ne lui paroissent pas faciles à croire. » Eh bien, dit le » Jésuite, en attendant que vous soyez con- » vaincue, offrez toujours à Dieu votre incrédulité ». Rousseau en a fait depuis le bon mot d'une épigramme.

Elle ne fut cependant pas toujours aussi fermement attachée à ses principes. Au milieu de sa carrière elle se retira dans un Couvent (*).

(*) On pourroit juger sur une piece de Scar-
ron, que ce fut à l'occasion d'une exhortation

M. de Saint - Evremont , qui connoissoit mieux que personne le cœur de Ninon , contribua le plus à lui faire quitter un parti aussi violent , & à renoncer à une vie si fort opposée à son caractère & au bonheur de ses amis. Après quelque tems de retraite , elle rentra dans le monde , & s'y comporta comme auparavant.

Les femmes de la premiere distinction ne se firent jamais scrupule de se lier avec elle : elle sut toujours allier ses plaisirs avec la décence. Un jour la Marquise de . . . lui amena ses deux filles , qu'elle venoit de retirer du Couvent. Jalouse de leur faire connoître une personne d'un si rare mérite , elle voulut les lui présenter. Mais Mademoiselle de Lenclos les reçut sur l'escalier , les embrassa avec amitié , & dit à la mere : » Permettez - moi » de ne pas laisser entrer ici ces Demoiselles.

que lui fit sa mere en mourant ; mais lorsqu'elle fit cette perte, elle n'avoit que quinze ans , & sa conduite passée ne lui donnoit pas encore matiere à un repentir aussi vif ; elle n'avoit point encore d'ailleurs acquis tous ces amis que l'on dit qui s'employeroient pour la faire changer de résolution.

» Riches & belles comme elles le sont , elles
» doivent prétendre aux plus grands partis ,
» & je craindrois qu'elles ne se fissent tort en
» venant chez moi. »

Le Comte de Choïf. . . . , depuis Maréchal de France , fut un de ses amans. Il ne put lui inspirer d'autres sentimens que ceux de l'estime. » C'est un très-digne Seigneur, disoit-elle de lui ; mais il ne donne jamais envie de l'aimer ». Elle avoit alors du goût pour Pécourt , célèbre Danseur. Les visites qu'il lui rendoit devinrent suspectes au Comte de Choïf. . . . Il le rencontra un jour chez elle. Pécourt avoit un habit équivoque , assez ressemblant à un uniforme. Après plusieurs propos ironiques , le Comte lui demanda , d'un ton railleur , dans quel Corps il servoit. Pécourt lui répondit : » Je commande un Corps où vous servez depuis long-tems. »

Cette réponse confirma les soupçons du Comte ; il éclata , se plaignit , & resta plus que jamais attaché à Ninon. Elle étoit excédée de son assiduité ; avec mille excellentes qualités , il avoit le malheur de l'ennuyer : c'est ce qu'elle ne pardonnoit pas volontiers. Un jour , dans un mouvement d'impatience ,

elle ne put s'empêcher de lui dire ce que Cornélie dit à César :

Ah ciel ! que de vertus vous me faites haïr !

Le Marquis de Gersai avoit été plus heureux ; il en avoit eu un fils , qu'il faisoit élever sous le nom du Chevalier de Villiers , & auquel il avoit toujours pris soin de cacher sa naissance. Dès que le Chevalier fut d'âge à entrer dans le monde , il fut introduit chez Ninon , dont il étoit reçu comme tous les autres jeunes gens de la plus haute naissance , qui venoient prendre chez elle le bon goût , l'air du monde & le ton de la bonne compagnie. Elle avoit alors plus de soixante ans. Son âge n'empêcha point le Chevalier de prendre pour elle la plus forte passion. Il la contint quelque tems dans le silence ; mais son amour devint trop vif pour être plus long-tems tenu secret. Il l'exprima d'abord par le langage muet des attentions , des soins & des empressements. Ninon étoit trop éclairée pour ne pas s'appercevoir de l'état de son fils ; sa tendresse pour lui étoit trop forte , pour qu'elle n'en fût pas sincèrement affligée. Elle fit , pour le guérir ,
tout

tout ce que la tendresse maternelle & la raison purent lui inspirer. Cette résistance ne servit qu'à irriter les desirs du Chevalier. Il l'obligea de lui dire que , s'il persistoit , elle lui défendrait sa maison. La crainte de ne la plus voir , lui fit promettre de cesser de l'aimer. C'étoit l'amour même qui dictoit ce serment , ce fut aussi l'amour qui le fit rompre. Il voulut avoir avec elle une dernière explication ; l'excès de sa passion ne lui permit pas de rester plus long-tems dans l'incertitude. Le tems où elle étoit à sa maison de campagne lui parut le plus propre à son dessein. Il fut l'y trouver , elle étoit seule ; il lui parla en homme désespéré. Ninon , attendrie par la pitié , pénétrée de douleur d'être la cause du malheur de son fils , ne se trouva pas en cette occasion la même fermeté qu'elle avoit montrée jusqu'alors. Le jeune de Villiers crut que l'instant de son bonheur étoit enfin arrivé : des paroles il passa aux entreprises. Un sentiment d'horreur fit reculer Ninon. Elle se vit forcée de lui apprendre qu'elle étoit sa mere. Que l'on se peigne , s'il est possible , leur situation après cet aveu ! Le Chevalier sortit de l'appartement avec

précipitation ; il s'enfonça dans le bois , qui étoit au bout du jardin ; & là , dans un mouvement de désespoir , il se passa son épée au travers du corps.

Mademoiselle de Lenclos ne voyant point reparoître son fils , le fit chercher ; on le trouva baigné dans son sang. Elle vola à son secours. Quel spectacle pour une mere tendre & sensible ! Il voulut lui adresser quelques mots qu'il ne put articuler ; les regards qu'il jeta sur elle , avant d'expirer , exprimoient encore sa passion ; mais l'agitation que lui causerent les soins & la présence de sa mere , ne firent que hâter son dernier soupir. La raison & la philosophie n'eurent alors aucun empire sur l'esprit de cette mere infortunée. Il fallut mettre tout en usage pour la sauver de son propre désespoir. Cet événement fit sur elle une impression très-profonde , & c'est à cette occasion que l'on peut dire qu'à *Ninon* dissipée & légère , succéda *Mademoiselle de Lenclos* , estimable , solide , attachée ; & en effet , depuis ce tems jusqu'à sa mort , on ne lui donna plus que ce dernier nom.

Cette espece de réforme dans sa vie ne dé-

truisit cependant pas absolument son penchant à l'amour ; mais ses galanteries furent moins fréquentes, & conduites avec plus de prudence. Le poète de la bonne compagnie, le célèbre abbé de Chaulieu soupira pour elle ; & malgré les plaisanteries que la Duchesse de B.... faisoit sur son défaut de talens réels en amour, on peut croire qu'il ne soupira pas en vain.

Chapelle, si connu par ce chef-d'œuvre de bonne plaisanterie & d'agrémens, son voyage avec Bachaumont, ne fut pas aussi heureux auprès d'elle. Il s'en vengea par des vers, qui ne firent honneur ni à son cœur ni à son esprit.

Le grand Prieur de V....., aussi maltraité que Chapelle, imita sa vengeance, en laissant ce quatrain sur la toilette de Ninon :

Indigne de mes feux, indigne de mes larmes,
Je renonce sans peine à tes foibles appas :

Mon amour te prêtoit des charmes,
Ingrate, que tu n'avois pas.

Ninon ne répondit à ces vers que par

une plaisanterie qu'elle fit sur les mêmes rimes :

Insensible à tes feux , insensible à tes larmes ,
Je te vois renoncer à mes foibles appas :
Mais si l'amour prête des charmes ,
Pourquoi n'en empruntois-tu pas ?

Mademoiselle de Lenclos eut une maladie qui fit craindre à ses amis le malheur de la perdre. L'Abbé Regnier Desmarets fit une piece de vers sur sa convalescence. Scaron , Saint-Evremond , & d'autres auteurs , se sont empressés à la célébrer. On peut voir dans leurs ouvrages les pieces qu'ils ont faites à sa louange.

Moliere ne manquoit point de la consulter sur ses comédies. Lorsqu'il lui lut son Tartufe , elle lui raconta une aventure qu'elle avoit eue avec un scélérat de cette espece. Mais elle peignit son imposteur avec tant de vérité & de force , elle présenta le caractere dans des jours si lumineux & en même tems si comiques , que Moliere , en la quittant , dit , que si sa piece n'avoit pas été faite , il n'auroit jamais osé l'entreprendre , tant il auroit cru difficile d'atteindre à l'é-

nergie des traits dont son amie avoit caractérisé le portrait qu'elle venoit de lui tracer.

Quelques auteurs regardoient son suffrage comme si important , qu'ils faisoient tout pour le mériter. M. de Toureille , de l'académie Françoise , n'ayant pu l'obtenir pour sa traduction de Démosthene , s'en vengea en faisant contr'elle l'épigramme qui suit :

Dans un discours académique,

Rempli de Grec & de Latin ,

Le moyen que Ninon trouve rien qui la pique !

Les figures de rhétorique

Sont bien fades après celles de l'Arétin.

Mademoiselle de Lenclos voulut un jour éprouver sur un de ses amans jusqu'à quel point un homme amoureux pourroit pousser la foiblesse pour une maîtresse qui voudroit en abuser. Elle choisit pour cet essai l'un des plus distingués par sa naissance , & dans un de ces momens d'ivresse qu'elle avoit si bien l'art de faire naître & de ménager , elle exigea de lui une promesse de mariage , avec un dédit de quatre mille louis. Il le lui auroit fait d'une somme encore plus forte , si elle l'avoit désiré.

Quelque tems après , le même homme , se trouvant à sa toilette , fut fort étonné de voir sa signature sur une des papillottes qui avoient servi. Il la déplia , & l'ayant examinée , il vit que c'étoit un des morceaux du papier sur lequel il avoit écrit son dédit. Il en marqua sa surprise. « Cela doit vous » faire voir , lui dit-elle , quel cas je fais » des promesses de jeunes étourdis comme » vous , & combien vous vous compromet- » triez avec une femme capable de profiter » de vos folies ».

Le Baron de Banier (*), fils du Général Suédois , parent des Rois de Suede , fut un des derniers amans de Mademoiselle de Lenclos. Elle avoit près de soixante-dix ans quand il en devint amoureux : mais ce qui paroîtra plus extraordinaire encore , c'est la passion qu'elle inspira, à l'âge de quatre-vingts ans , à l'Abbé Gédouin , qui sortoit des Jésuites. Lorsqu'il fut introduit chez elle , de l'admiration , qu'elle lui donna d'abord , il passa bientôt à un sentiment plus tendre.

(*) Il fut tué en duel à Londres , en 1686, par le prince Philippe de Savoie.

Son amour fut si vif & si pressant, qu'il réveilla dans le cœur de Mademoiselle de Lenclos les restes de cette inclination dominante, qu'elle avoit toujours eue à la volupté. Elle résolut cependant de la contenir pendant un certain tems, & promit à son amant de faire pour lui ce qu'il exigeoit avec tant de passion; mais elle ajouta qu'elle ne le pouvoit qu'un tel jour d'un tel mois. En vain voulut-il la faire expliquer sur la singularité de cette réponse; il fallut s'armer de patience. Le terme étant enfin arrivé, il la somma de sa parole: elle la tint avec toute la probité possible. Alors il la pressa de lui dire pourquoi elle avoit différé son bonheur jusqu'à ce moment. « Passez-moi, lui dit-elle, ce petit mouvement de vanité. Lorsque vous commençâtes à exiger des preuves de mon amour pour vous, je n'avois encore que soixante-dix-neuf ans & quelques mois; je voulus qu'il fût dit que Ninon, à quatre-vingt ans accomplis, avoit encore eu une bonne fortune; & je ne les ai que d'hier au soir ». Ainsi c'étoit avec justice que l'Abbé de Chauvieu disoit que l'amour s'étoit retiré jusque

dans les rides de son front. L'abbé Gédouin fut sa dernière passion : ils finirent ensemble par la bonne amitié.

Quoique la santé de Mademoiselle de Len-clos s'affoiblît tous les jours , sa maison n'en étoit pas moins le rendez-vous de la meilleure compagnie de son tems. « La maison » de la célèbre Ninon , dit un auteur moderne (*), étoit le rendez-vous de ce que » la cour & la ville avoient de gens estimables par leur esprit. Les meres les plus vertueuses briguoient pour leurs fils , qui » étoient dans le monde , l'avantage d'être » admis dans une société aimable , que l'on » regardoit comme le centre de la bonne » compagnie. L'Abbé Gédouin n'eut qu'à s'y » montrer pour y être goûté , & il y acquit » des amis qui s'intéresserent vivement à sa » réputation & à sa fortune ».

M. de Fontenelle , déjà connu dans la république des lettres par des pieces qui annonçoient de grands talens , étoit admis dans cette société.

(*) Vie de l'Abbé Gédouin , à la tête de ses Œuvres , imprimées en 1745.

M. de Voltaire , encore enfant , fut présenté à Mademoiselle de Lenclos. Elle l'examina avec une grande attention ; & , ce qui fait l'éloge de son discernement , c'est qu'elle semble avoir jugé dès-lors qu'il seroit un jour tel que nous le voyons aujourd'hui. Elle conçut pour lui tant d'amitié , & augura si bien de ses talens , qu'elle lui légua une somme pour acheter des livres.

Mademoiselle de Lenclos supportoit sa mauvaise santé avec une patience admirable. Elle eut d'elle-même , sur la fin de ses jours , l'attention d'aller à sa paroisse aussi souvent que ses forces le lui permirent. Elle fit une confession générale , & reçut tous ses sacrements , avec les sentimens d'une véritable piété. Les approches de la mort n'altérèrent cependant point la sérénité de son ame ; elle conserva jusqu'au dernier moment les agrémens & la liberté de son esprit. » Si l'on » pouvoit croire , disoit-elle quelquefois , » comme Madame de Chevreuse, qu'en mourant on va causer avec tous ses amis en l'autre monde , il seroit doux de le penser ». On dit même que quelques heures

34 *Vie de Mademoiselle*

avant d'expirer , ne pouvant dormir , elle fit ce quatrain :

Qu'un vain espoir ne vienne point s'offrir ,
Qui puisse ébranler mon courage.
Je suis en âge de mourir ;
Que ferois-je ici davantage.

Mademoiselle de Lenclos mourut le 17 Octobre 1705 , âgée de quatre-vingt-dix ans. On peut juger de la douleur que sa perte causa à tous ses amis. Nous voyons encore de nos jours des personnes qui l'ont connue , & qui n'en parlent qu'avec admiration , & une espece d'enthousiasme.

Le Marquis de la Fare , célèbre par ses aimables poésies , en parloit dans ces termes : » Je n'ai point vu mademoiselle de » Lenclos dans la fleur de sa premiere beauté ; » mais à l'âge de cinquante ans , & même » au delà de soixante-dix , elle a eu des » amans qui l'ont adorée , & les plus hon- » nêtes gens de France pour amis. Je n'ai » point connu de femme plus respectable » & plus digne d'être regrettée. Elle ras- » sembloit chez elle ce qu'il y avoit à Paris

» d'honnêtes gens , qui y étoient attirés
» par les charmes de sa conversation , & sa
» maison étoit peut-être , même dans les
» derniers tems de sa vie , la seule où l'on
» osât encore faire usage des talens de l'esprit,
» & où l'on passât des journées entières sans
» jeu & sans ennui. Enfin , jusqu'à l'âge de
» quatre-vingt-sept ans , elle fut recherchée
» par la meilleure compagnie de son tems ;
» & l'on peut dire qu'avec un esprit né pour
» les agrémens , & qui n'a jamais sacrifié
» qu'aux graces , elle a toujours conservé
» une imagination légère & brillante , &
» un jugement admirable ».

Le nom seul de ses principaux amis fait son éloge. Les personnes de la plus haute naissance & du premier mérite , se firent un honneur d'être du nombre de ceux qu'elle vouloit bien admettre dans son commerce & dans son amitié.

L'on ne manqua pas de faire à son sujet les contes dont on croit ordinairement devoir embellir l'histoire des personnes d'un mérite extraordinaire. Un noctambule , un petit homme noir , un revenant enfin , lui avoit apparu, disoit-on , lorsqu'elle n'avoit encore

que dix-huit-ans , & lui avoit prédit tout ce qui devoit lui arriver.

Mademoiselle de Lenclos s'étoit fait des maximes qui annonçoient la solidité & la justesse de son esprit. » Que les femmes sont » à plaindre , disoit-elle quelquefois ! leur » propre sexe est leur ennemi le plus cruel ; » un mari les tyrannise ; un amant les mé- » prise , & souvent les déshonore ; obser- » vées de toutes parts , contrariées sans cesse , » toujours dans la crainte & dans la gêne , » sans appui , sans secours ; elles ont mille » adorateurs , & n'ont pas un seul ami : » faut-il s'étonner si elles ont de l'humeur , » des caprices & de la dissimulation ». Aussi , disoit-elle , que sitôt qu'elle avoit été capable de raisonner , elle avoit examiné lequel des deux sexes avoit le plus beau rôle , & que s'étant apperçue que le meilleur lot n'étoit pas échu aux femmes , elle s'étoit faite homme.

Suivant elle , la beauté sans grace étoit un hameçon sans appât. Elle disoit qu'une femme sensée ne devoit jamais prendre d'amans sans l'aveu de son cœur , ni de mari sans le consentement de sa raison. Elle répé-
toit

toit souvent qu'on avoit besoin de plus d'esprit pour faire l'amour comme il faut , que pour commander les armées. C'est d'après cette maxime qu'elle recommandoit aux femmes d'acquérir des talens , & de cultiver leur esprit. Une liaison de cœur est , disoit-elle , celle de toutes les pieces où les entr'actes soient les plus longs , & les actes les plus courts : de quoi remplir les intermedes sinon par les talens ?

On l'entendoit quelquefois dire à ses amis qu'il falloit faire provision de vivres , & non pas de plaisirs , qui devoient être pris au jour la journée ; qu'il falloit se contenter du jour où l'on vivoit , le lendemain oublier le jour précédent , & tenir à un corps usé , comme à un corps agréable. Que l'on étoit bien à plaindre quand on avoit besoin du secours de la religion pour se conduire , & que c'étoit la marque d'un esprit bien borné , ou d'un cœur bien corrompu.

Quelqu'un lui faisoit un jour compliment sur la considération que lui marquoient des personnes de la premiere qualité. » Les grands » Seigneurs , répondit-elle , se glorifient du » mérite de leurs ancêtres , parce qu'ils

» n'en ont point d'autre ; les beaux esprits se
» glorifient de leur propre mérite, parce qu'ils
» le croient unique, les gens de bon sens ne se
» glorifient de rien ». Souvent elle traitoit
de choses vaines le bouclier d'Achille , le
bâton de m. . . . de F. . . . & la c. . . . d'un
Ev. . . .

Mademoiselle de Lenclos n'a pas toujours
été sans regret sur les erreurs de sa jeunesse ;
dans une lettre qu'elle écrit à M. de Saint-
Evremont , elle lui parle ainsi : » Tout le
» monde me dit que j'ai moins à me plain-
» dre du tems qu'un autre : de quelque façon
» que cela soit , si l'on m'avoit proposé une
» telle vie , je me serois pendue ».

Elle rendoit graces à Dieu tous les soirs de
son esprit , & le prioit tous les matins de la
préservier des sottises de son cœur. Si j'avois
assisté au conseil du Créateur , disoit-elle
quelquefois , lorsqu'il forma la nature hu-
maine , je lui aurois conseillé de mettre les
rides sous le talon.

L'amour n'étoit pas à ses yeux un senti-
ment bien respectable ; mais elle avoit une
grande vénération pour l'amitié , jusqu'à dire
à ses amans qu'ils n'avoient point de rivaux

plus à craindre que ses amis. Mais quoiqu'elle ne jugeât pas de l'amour avantageusement, cela ne l'empêchoit pas de dire qu'il n'y avoit rien de si varié que les plaisirs qu'il nous procure, quoiqu'ils soient toujours au fond les mêmes. Les poètes sont des fous, disoit-elle à cette occasion, d'avoir donné au fils de Vénus un flambeau, un arc, un carquois; la puissance de ce Dieu ne réside que dans son bandeau: tant que l'on aime, on ne réfléchit point; dès qu'on réfléchit, on n'aime plus. L'on trouvera plusieurs de ces maximes répandues dans les lettres que l'on va lire.

Les malheurs que les amis de mademoiselle de Lenclos pouvoient éprouver ne servoient qu'à augmenter son attachement pour eux. Son empressement à les secourir de ses conseils de son crédit & de sa bourse fut toujours le même. M. de St. Evremont n'en fut point oublié dans son exil. Elle employa pour obtenir son rappel, tous ceux de ses amis qui avoient quelque crédit auprès des Ministres. Mais tous leurs efforts n'eurent de succès que dans un tems où M. de St. Evremont, trop âgé, ne voulut plus profiter de son rappel,

40 *Vie de Mlle. de Lenclos.*

& aimamieux , comme il le disoit lui-même ;
rester avec des gens accoutumés à sa loupe.

Mademoiselle de Lenclos eut toujours pour
maxime inviolable de ne jamais rien rece-
voir de ses amans , ni même de ses amis.
Lorsque la vieillesse & sa mauvaise santé
eurent multiplié ses besoins , M. de la
Rochefoucault & plusieurs autres de ses amis
lui envoyèrent des présens & des secours
considérables ; elle les refusa constamment.
En un mot , si Mademoiselle de Lenclos eût
été un homme , on n'auroit pas pu lui refu-
ser le titre du plus honnête & du plus galant
homme qui fût jamais. M. de St. Evremont
a caractérisé son ame admirablement dans ce
quatrain :

L'indulgente & sage Nature

A formé l'ame de Ninon

De la volupté d'Epicure ,

Et de la vertu de Caton.

L E T T R E S
D E
NINON DE LENCLOS
AU MARQUIS
D E S E V I G N É.

L E T T R E P R E M I E R E.

Moi, Marquis, me charger de votre éducation... ? vous guider dans la carrière où vous allez entrer ? Ah ! c'est trop exiger de mon amitié. Vous le savez, une femme qui n'est plus de la première jeunesse, paroît-elle prendre un intérêt particulier à un jeune homme, on ne manque pas de dire qu'elle veut le mettre dans le monde ; & de quelle malignité n'affaïsonne-t-on pas cette expression ? Seroit-il prudent de m'exposer à l'application qu'on pourroit m'en faire ? Tout ce que je puis pour votre service, c'est

d'être votre confidente. Vous me ferez part des situations où vous vous trouverez avec les femmes , & je tâcherai de vous aider à connoître leur cœur & le vôtre. Mais le plaisir que j'envifage dans ce commerce , ne m'empêche pas de sentir les difficultés de mon entreprise. Le cœur qui fera le fujet de mes lettres , rassemble tant de contrariétés , que quiconque en parle doit nécessairement paroître tomber dans bien des contradictions. On croit le faifir , & l'on n'embrasse qu'une ombre. C'est un vrai caméléon ; vu de différens côtés , il présente des couleurs tout opposées, & que l'on n'apperçoit pas moins dans le même fujet : attendez-vous donc à lire bien des singularités. Au refte , je vous propoferai mes idées ; elles pourront souvent vous paroître plus fingulieres que vraies : ce fera à vous à les apprécier.

J'ai cependant un fcrupule : pourrai-je être toujours fincere fans médire quelquefois de mon fexe ? Mais vous voulez favoir ce que je penfe fur l'amour & fur celles qui l'infpirent , & je me fens affez de courage pour vous parler avec franchise : toutes les fois que je trouverai fur mon chemin la vérité , je la

dirai sans beaucoup examiner auquel des deux sexes elle pourra déplaire : vous entendez qu'alors les hommes ne seront gueres en reste avec nous.

Mais avant que de m'engager , n'ai-je donc rien à craindre pour mon repos dans le commerce que nous commençons ? L'amour est si malin ! N'entreroit-il point pour quelque chose dans notre projet ? J'examine mon cœur. . . . Non , il est occupé ailleurs ; les sentimens qu'il a pour vous ressemblent bien moins à l'amour qu'à l'amitié. Au pis aller , si la tête me tournoit un jour pour vous , nous verrions à nous tirer de ce mauvais pas le moins mal qu'il nous feroit possible. . . .

Quoi ! nous allons faire ensemble un cours de morale ? Oui , Monsieur , de morale : mais que ce mot ne vous alarme point ; il ne fera question que de galanterie ; elle influe trop sur les mœurs pour ne pas mériter une étude particulière. Est-il de passion plus généralement ressentie que l'amour ? C'est le principal ressort de toutes nos actions ; il change ou forme les caractères ; souvent il fait le bonheur ou le malheur de notre vie ,

& nous décide en bien ou en mal. Seroit-il rien de plus utile que de le bien connoître ? Mais pourrois-je réussir à vous donner des idées justes ? Je n'ose pas m'en flatter. Tout ce que je puis vous promettre , c'est beaucoup de bonne volonté. Je ne crains qu'une chose : en vous parlant trop souvent raison , ne vous ennuirai-je point quelquefois ? Car je suis une raisonneuse impitoyable quand je m'y mets. Avec un autre cœur que celui que vous me connoissez , j'aurois fait le philosophe le plus complet qu'on eût jamais vu. Adieu , nous commencerons quand il vous plaira.

Je soupe ce soir chez M. D. L. R. F. C. avec Madame de la Sabliere & la Fontaine. Ne vous y yerra-t-on pas.

L E T T R E I I.

OUI, Monsieur, je vous tiendrai parole ; dans toutes les occasions je ferai sincère, dussé-je l'être à mes propres dépens. Ma fermeté va plus loin que vous l'imaginez ; peut-être même la suite de notre commerce ne vous fera-t-elle que trop connoître que quelquefois je pousse cette vertu jusqu'à la sévérité. Mais souvenez-vous alors que je n'ai que le dehors d'une femme ; je suis homme par le cœur & par l'esprit. Voici la méthode que je veux suivre avec vous. Comme je ne cherche qu'à m'éclairer moi-même avant que de vous communiquer mes idées, mon dessein est de les proposer à l'excellent homme chez lequel nous soupâmes hier. Il n'a pas, j'en conviens, trop bonne opinion de la pauvre humanité : vous savez qu'il ne croit non plus aux vertus qu'aux esprits. Mais cette roideur mitigée par mon indulgence pour les foiblesses humaines, vous donnera, je crois, l'espece & la dose de philosophie qu'il faut dans le commerce

des femmes. Venons à la suite de votre lettre.

Depuis que vous êtes entré dans le monde, il ne vous a rien offert, dites - vous, de ce que vous aviez imaginé d'y trouver. Le dégoût, l'ennui vous suivent par-tout. Vous cherchez la solitude; en jouissez-vous, elle vous lasse; vous ne savez, en un mot, à quoi attribuer l'inquiétude qui vous tourmente. Je vais vous tirer de peine, moi; car ma charge est de vous dire ma pensée sur tout ce qui pourra vous arrêter; je ne fais cependant si vous ne me ferez pas souvent des questions aussi embarrassantes pour moi qu'elles l'auront été pour vous.

Le *mésaise* que vous éprouvez n'a point d'autre cause que le vuide où se trouve votre cœur. Ce cœur est sans amour, & il est fait pour en ressentir. Vous avez précisément ce qu'on appelle *le besoin d'aimer*. Oui, Marquis, la nature, en nous formant, nous a donné une portion de sentimens, dont l'activité doit s'exercer sur quelque objet. Votre âge est fait pour les agitations de l'amour: tant que ce sentiment ne vous occupera pas, il vous manquera toujours quelque chose;

l'inquiétude, dont vous vous plaignez, ne finira point. L'amour est le ressort du cœur, comme la chaleur l'est du corps ; aimer, c'est remplir le vœu de la nature ; je tranche le mot, c'est satisfaire à un besoin. Mais, s'il est possible, mettez un frein à ce sentiment ; qu'il n'aille pas jusqu'à la passion. Je dirois volontiers de lui ce qu'on a dit de l'argent : c'est un bon serviteur, mais un très-mauvais maître. Voulez-vous éviter qu'il devienne le vôtre, préférez à la société des femmes respectables, le commerce de celles qui se piquent d'être plus amusantes que solides. A votre âge, ne pouvant penser à prendre un engagement sérieux, on n'a pas besoin de trouver un ami dans une femme ; on ne doit y chercher qu'une maîtresse aimable.

Le commerce des femmes à grands principes, ou de celles que les ravages du tems forcent à ne plus se faire valoir que par les grandes qualités, est excellent pour un homme qui, comme elles, est sur le retour : pour vous, ces femmes seroient trop bonne compagnie, si j'ose m'expliquer ainsi. Il ne nous faut de richesse qu'à proportion de nos

besoins ; attachez - vous donc à celles qui joignent à une figure aimable , de la douceur dans le commerce , de la gaieté dans l'humeur , du goût pour les plaisirs de société , & qu'une affaire de cœur n'effarouche pas. Aux yeux d'un homme raisonnable , elles paroissent trop frivoles , me direz-vous ; mais croyez-vous qu'elles doivent être jugées avec tant de sévérité ? Soyez persuadé , Marquis , que si malheureusement elles acquéroient plus de solidité dans le caractère , elles & vous y perdriez trop. Vous exigez dans les femmes des qualités solides ! & ne les trouvez-vous pas dans un ami ? . . . Vous dirai-je tout ? Ce n'est point de nos vertus que vous avez besoin , mais de notre enjouement & de nos foiblesses. L'amour que vous pourriez prendre pour une femme qui seroit estimable à tous égards , deviendrait trop dangereux pour vous. Jusqu'à ce que vous puissiez penser au contrat , ne cherchez qu'à vous amuser avec les belles : un goût passager doit seul vous y attacher : gardez-vous de vous en occuper plus sérieusement ; je vous le prédis , vous ne pourriez faire avec elles qu'une mauvaise fin.

LETTRE III.

LETTRE III.

Vous avez raison, Monsieur ; la façon dont je vous écrivis hier, n'est qu'une suite de la bonne opinion que j'ai de vous. Si vous ne pensiez pas plus solidement que la plupart des jeunes gens, je vous aurai parlé sur tout un autre ton ; mais, je m'en suis apperçue, vous étiez prêt à donner dans l'excès contraire à leur ridicule frivolité. Fiez-vous à moi ; je fais la façon dont votre cœur a besoin d'être affecté. Je le répète, ne vous attachez qu'à une femme qui, comme un enfant aimable, vous amuse par d'agréables folies, par de légers caprices, & par tous ces jolis défauts qui font le charme d'un commerce galant.

Voulez-vous que je vous dise ce qui rend l'amour dangereux ? C'est l'idée sublime que l'on s'avise quelquefois de s'en former. Mais dans l'exakte vérité, l'amour pris comme passion n'est qu'un instinct aveugle qu'il faut savoir apprécier, un appétit qui détermine pour un objet plutôt que pour un autre,

sans qu'on puisse donner la raison de cette préférence : considéré comme liaison d'amitié ou la raison préside , ce n'est plus une passion , ce n'est plus de l'amour , c'est une estime , affectueuse à la vérité , mais tranquille , incapable de vous tirer de votre situation. Si , marchant sur les traces de nos anciens héros de romans , vous allez jusqu'aux grands sentimens , vous verrez que cet héroïsme prétendu ne fait de l'amour qu'une folie triste & souvent funeste ; c'est un vrai fanatisme : mais dégagez-le de tout ce que l'opinion lui prête , il va faire votre bonheur, votre gloire & vos plaisirs : si c'étoit la raison ou l'enthousiasme qui formât les affaires de cœur , soyez-en bien convaincu , l'amour deviendrait insipide ou frénétique. Suivez le chemin que je vous indique , c'est le seul moyen d'éviter ces deux extrémités. Il est plusieurs sortes d'amours ; ou plutôt , à combien de liaisons , qui ne lui ressemblient gueres , ne prodigue-t-on pas le nom d'amour ? Celle dont vous avez besoin est la galanterie ; vous ne trouverez que chez les femmes dont je vous parle ce qu'il faut pour la former ; votre cœur veut être occupé ; elles sont faites

Lettre III.

51

pour le remplir. Essayez de ma recette, & vous vous en trouverez bien. . . .

Je vous avois promis de la raison, il semble que je vous tiens parole assez exactement. Adieu ; je viens de recevoir une lettre charmante de M. de Saint-Evremont ; il faut que j'y réponde. Je veux en même tems lui proposer les idées dont je vous fais part ; je ferois bien trompée s'il ne les approuve pas. J'aurai demain Moliere : nous relirons le Tartufe, où il doit faire quelques changemens ; comptez, Marquis, que tous ceux qui ne conviendront point de tout ce que je viens de vous dire, tiennent un peu de ce caractère.

LETTRE IV.

Quoi que j'en dise, vous tenez toujours pour votre premier sentiment ; vous voulez pour maîtresse une personne respectable, qui puisse devenir en même tems votre amie. Ces sentimens mériteroient sans doute des éloges, si dans l'usage ils pouvoient vous procurer le bonheur que vous en attendez ; mais l'expérience vous prouve que tous les grands mots ne sont que de pures illusions. Pour une affaire de cœur n'est-il donc question que de qualités sérieuses ? Je serois tentée de croire que les romans vous ont gâté l'esprit. Les propos sublimes que l'on tient dans les conversations vous ont ébloui. Eh ! que prétendez-vous faire de ces chimères de la raison ? Je dirois volontiers : Voilà de belle monnoie, c'est dommage qu'elle ne puisse entrer dans le commerce ? Quand vous voudrez vous mettre à votre ménage, cherchez une femme solide, pleine de vertus & de grands principes. Tout cela convient à la dignité de l'hyménée ; j'ai pensé dire à sa

gravité. Mais à présent qu'il ne vous faut qu'une agréable occupation , gardez - vous d'être si raisonnable. Les hommes, pour l'ordinaire , disent qu'ils cherchent en amour les qualités essentielles. Qu'ils seroient à plaindre s'ils les y trouvoient ! Qu'y gagneroient-ils ? d'être édifiés ? Ils n'ont besoin que d'amusement. Une maîtresse aussi estimable que vous l'exigez , feroit une épouse pour laquelle vous auriez un respect infini , j'en conviens ; mais de l'empressement , point du tout. Une femme de ce mérite vous assujettit , vous humilie trop , pour que vous l'aimiez longtemps. Forcés de l'estimer, de l'admirer même quelquefois , vous ne pouvez vous défendre de cesser de l'aimer. Tant de vertus est un reproche trop direct , une critique trop importune de vos travers , pour ne pas à la fin révolter votre orgueil ; & dès qu'on le mortifie , adieu l'amour. Analysez bien vos sentimens , examinez votre conscience , vous verrez que je dis vrai. Ce n'est pas que je ne desire très - ardemment que les sentimens délicats & le mérite réel eussent plus de pouvoir sur vos cœurs , qu'ils fussent capables de les remplir & de les fixer pour toujours ;

mais , dans l'usage , on sent que cela n'est pas. Je ne raisonne point , j'en fais ici une déclaration expresse , non sur ce que vous devriez être , mais sur ce que vous êtes en effet. Mon dessein est de vous faire connoître le cœur tel qu'il est , non tel que je voudrois qu'il fût. Je gémis la premiere sur la dépravation de votre goût , quelque indulgente que je paroisse sur vos travers ; & je rougis de voir que le sentiment le plus propre à nous rendre heureux , ne puisse servir , étant bien apprécié , qu'à nous humilier. Mais ne pouvant réformer les vices du cœur , je veux du moins vous apprendre à en tirer le meilleur parti ; & puisque je ne puis vous rendre sage , je tâcherai de vous enseigner les moyens d'être heureux. On l'a dit il y a long-tems ; vouloir détruire les passions , ce seroit entreprendre de nous anéantir ; il ne faut que les régler. Elles sont entre nos mains ce que les poisons sont dans la pharmacie : préparés par un Chymiste habile , ils deviennent des remèdes bienfaisans.

LETTRE V.

SAVEZ-VOUS bien, Monsieur, que vous me donnerez à la fin de l'humeur ? Est-il possible qu'avec de l'esprit vous ayez quelquefois si peu d'intelligence ? Je le vois à votre lettre ; vous ne m'avez point entendue : vous ai-je jamais dit qu'il falloit que vous prissiez pour maîtresse un objet méprisable ? Qu'un pareil conseil est loin de ma pensée ! J'ai dit, & je le répète, qu'actuellement vous n'avez besoin que d'une liaison de cœur, & que, pour la rendre agréable, vous ne devez pas vous attacher uniquement aux qualités solides, aux grands sentimens : je fais ce qui fixe, ce qui amuse les hommes. Un trait d'humeur inattendu, un caprice bien conditionné, une querelle qui n'a pas le sens commun, tout cela fait plus d'effet sur eux, les attache davantage que toute la raison imaginable, que la solidité du caractère.

Quelqu'un, que vous estimez par la jus-

tesse & la force de ses idées (*), disoit un jour chez moi : *que le caprice est dans les femmes tout près de la beauté , pour être son contre-poison.* Je combattis cette opinion avec tant de vivacité , qu'on vit aisément que la maxime contraire étoit mon sentiment. En effet , je crois très-fermement que le caprice n'est près de la beauté , que pour en ranimer les charmes , pour les faire valoir , pour leur servir d'aiguillon , & d'affaïsonnement. Il n'est point de sentiment plus froid , qui dure moins , que l'admiration. On s'accoutume si aisément à voir les mêmes traits , quelque réguliers qu'ils soient ! Cette régularité même , lorsqu'un peu de malignité ne leur donne ni vie ni action , détruit bientôt le sentiment qu'ils ont excité. Une nuance d'humeur peut donc seule jeter sur une belle figure la variété nécessaire pour prévenir l'ennui de la voir toujours dans la même situation : malheur à la femme trop égale ; son uniformité affadit & dégoûte : c'est toujours la même statue , un homme

(*) M. la Bruyere.

a toujours raison avec elle : elle est si bonne, si douce, qu'elle enleve aux gens jusqu'à la liberté de quereller, & cette liberté est souvent un si grand plaisir ! Mettez à sa place une femme vive, capricieuse, décidée, (le tout cependant jusqu'à un certain point) tout va changer de face. L'amant trouvera dans la même personne le plaisir du changement. L'humeur est un sel dans la galanterie, qui l'empêche de se corrompre. L'inquiétude, la jalousie, les querelles, les raccommodemens, les dépit, sont les alimens de l'amour. Variété enchanteresse, qui remplit, qui occupe un cœur sensible bien plus délicieusement que la régularité des procédés, & que l'ennuyeuse égalité de ce qu'on appelle bon caractère. Voilà comme l'on doit vous gouverner.

En vain la raison gémit : tout vous dit que l'idole de votre cœur est un assemblage de caprice & de folie ; mais c'est un enfant gâté que vous ne pouvez vous défendre d'aimer. Si vous faites des efforts pour vous dégager, souvent ils ne servent qu'à resserrer davantage votre chaîne ; l'amour n'est jamais si fort que quand on le croit prêt à

finir par l'emportement d'une querelle. Il vit dans les orages ; chez lui tout est convulsif. Veut-on le réduire au régime , il languit , il expire. Tirez la conséquence pour vos femmes à grands principes.

L E T T R E V I.

J'EN conviens avec vous , Marquis ; une femme qui n'a que de l'humeur & des caprices , est d'un commerce bien épineux ; elle rebute à la fin. Ses inégalités , ou trop fréquentes , ou trop outrées , doivent faire de l'amour une longue querelle , un orage continuel. Aussi n'est-ce pas une personne de ce caractère que je vous ai conseillé de vous attacher. Vous allez toujours au-delà de mes idées : tâchons de les réduire au point de précision qu'exige la bonne foi dans le commerce. Je ne vous ai peint , dans ma dernière lettre , qu'une femme aimable , & qui le devient encore davantage par une nuance d'inégalité ; & vous ne me parlez que d'une femme maussade , aigre , emportée. Que nous sommes éloignés de compte ! Quand j'ai parlé d'humeur , j'ai uniquement entendu celle que donne un goût violent , inquiet , quelquefois un peu jaloux ; celle qui naît de l'amour même , & non pas la dureté naturelle

qu'on appelle ordinairement *humeur*. Quand c'est l'amour qui rend une femme injuste , quand lui seul cause ses vivacités , quel sera l'amant assez peu délicat pour s'en plaindre ! Ces écarts ne prouvent-ils pas la violence de la passion ? Quiconque sait se contenir dans de justes bornes , est médiocrement amoureux. Peut-on l'être en effet sans être entraîné par la fougue d'un penchant impétueux , sans éprouver toutes les révolutions que nécessairement il occasionne ? Non , sans doute, Eh ! qui peut voir toutes ces agitations dans l'objet aimé , sans un secret plaisir ? Tout en se plaignant de ses injustices , de ses emportemens , on n'en sent pas moins délicieusement au fond qu'on est aimé , qu'on l'est avec passion , & que ces mêmes injustices en sont une preuve d'autant plus convaincante , qu'elle est involontaire. Pouvez-vous croire , après cela , que mon dessein ait été de faire l'apologie d'une femme de mauvaise humeur ? Si les orages qu'elle vous fait essuyer naissent d'un fond de brusquerie naturelle , d'un esprit faux , d'un caractère envieux & tyrannique , elle ne formera qu'une femme haïssable ,

ble, n'occasionnera que des querelles rebutantes : une liaison de cœur devient alors un vrai supplice ; il faut s'en délivrer le plutôt qu'il est possible.

LETTRE VII.

Vous croyez , Monsieur , m'avoir opposé un raisonnement invincible , en me disant qu'on n'est pas maître de donner son cœur à qui l'on veut , & que par conséquent vous n'êtes pas libre de choisir l'objet de votre attachement. . . . Morale d'opéra ! Abandonnez ce lieu commun aux femmes , qui croient par là justifier toutes leurs foiblesses ; il faut bien qu'elles aient quelque chose à quoi se prendre. Semblables à ce bon gentilhomme dont parle Montagne , qui , lorsque la goutte le *poignoit* , auroit été bien fâché de n'avoir point à se récrier , *maudits jambons* !

C'est un coup de sympathie. . . . Cela est plus fort que moi ; . . . est-on maître de son cœur ? . . . Il n'est plus permis de répliquer , quand elles ont donné de si bonnes raisons. Elles ont même si bien accrédité ces maximes , qu'essayer de les combattre , c'est vouloir s'attirer tout le monde sur les bras. Mais pourquoi ces maximes si singulieres trouvent-elles tant d'apologistes ? C'est que

tout le monde a intérêt qu'elles soient reçues. L'on ne se défie pas seulement que de pareilles excuses , loin de justifier les travers , sont un aveu qu'on ne veut pas s'en corriger : & remarquez qu'on n'appelle à son aide les coups du destin , que lorsqu'il s'agit d'un mauvais choix. Effet de l'orgueil ! on met sur le compte de la nature tout le blâme d'une passion déréglée , pour faire à son jugement tout l'honneur d'une inclination raisonnable. Nous ne voulons conserver de liberté que pour bien faire. Avons-nous fait une sottise , nous y avons été forcés par un ascendant invincible. Nous dirions volontiers de la nature , ce que la Fontaine dit de la fortune :

Le bien, nous le faisons ; le mal , c'est la *nature*.
On a toujours raison , le destin toujours tort.

Permettez donc que j'ose n'être pas de l'avis de la multitude. L'amour est involontaire , je le fais ; c'est - à - dire , qu'on n'est pas le maître de prévoir ni d'éviter la première impression qu'un objet fait sur notre cœur. Mais en même tems je soutiens qu'il est possible d'affoiblir , même de détruire absolument cette impression , quelque pro-

fonde qu'on la suppose , & cela me suffit pour condamner tout penchant déraisonnable ou déshonorant. Eh ! combien n'avons-nous pas vu de femmes parvenir à étouffer dans leur cœur une foiblesse qui les avoit surprises , dès qu'elles ont apperçu que l'objet de leur affection étoit indigne d'elles ! Combien ont surmonté l'amour le plus tendre & l'ont sacrifié aux convenances d'un établissement ! La fuite , le tems , l'absence sont un remede auquel une passion , quelque vive qu'on la suppose , ne peut jamais résister : insensiblement elle s'affoiblit & s'éteint enfin tout-à-fait. A quoi tout ceci se réduit-il ? A cette vérité : l'amour n'est fort que de notre foiblesse.

Je fais que pour sortir avec honneur d'une pareille entreprise , il ne faut pas moins que toute la force de la raison : je comprends encore facilement que les difficultés que l'on imagine à remporter une si grande victoire , ne nous laissent pas assez de courage pour l'entreprendre ; ainsi , quoiqu'au fond persuadée qu'il n'y a point de penchant invincible dans la spéculation , je crois qu'il y en a bien peu de vaincus dans la pratique ; &

pourquoi ? C'est qu'on ne veut pas même essayer si l'on pourra réussir. Mais , après tout , j'imagine que , n'étant ici question que d'une galanterie , ce seroit une folie que de vous mettre à la torture , pour détruire l'inclination que vous auriez prise pour une femme plus ou moins aimable : & cependant comme vous n'êtes encore épris d'aucune , permettez que j'insiste sur les raisons qui m'ont déterminée à vous indiquer le caractère que j'ai cru le plus capable de vous rendre heureux.

LETTRE VIII.

Pourquoi, demandois-je un jour à Madame de , avez - vous quitté le Marquis . . . pour vous attacher au Commandeur ? Ce procédé fait tort à votre goût , prenez-y garde : on nous juge sur l'objet de notre attachement, & la supériorité du Marquis sur son rival est si grande , que ce changement a scandalisé tout le monde.

« Le mérite du premier , me dit-elle , lui
» donnoit de trop grands droits sur ma li-
» berté , & lui inspiroit une confiance qui
» bientôt a blessé la fierté d'une femme qui
» sent ce qu'elle vaut. Avec un homme aussi
» aimable , on est toujours sur le *qui vive* ;
» les agaceries des autres femmes vous in-
» quietent sans cesse. Trop tendre pour ne
» pas avoir de la jalousie , trop vaine pour
» en montrer , mon état étoit toujours vio-
» lent : je n'osois me permettre la moindre
» coquetterie , ou le plus léger caprice. Quel
» supplice pour une femme jeune , vive , &
qui veut plaire ! Cette situation étoit trop

» gênante pour pouvoir durer. Le Comman-
» deur se présenta dans un moment où je
» sentoisi le plus vivement le poids de mes
» chaînes. Je cherchois un homme attaché ,
» mais sans prétentions ; assez aimable ce-
» pendant pour ne pas me faire rougir de sa
» conquête , & avec lequel je pusse rendre ,
» sans danger , aux autres femmes toutes les
» inquiétudes qu'elles m'avoient données.
» Le Commandeur parut répondre à l'idée
» que je m'étois formée. Je serai avec lui
» tout ce qu'il me plaira : j'aurai des capri-
» ces , des hauteurs , de l'humeur sans con-
» séquence. Eh ! comptez - vous donc pour
» rien d'avoir avec un homme des torts im-
» punément ? Eh bien ! continua-t-elle ,
» m'accuserez-vous encore de caprice ? mon
» infidélité n'est-elle pas l'ouvrage de mon
» discernement » ?

Apprenez , Marquis , par ce récit combien
les femmes se font de tort en admettant en
amour une aveugle fatalité ; tandis que leur
choix est ordinairement le fruit de la plus
saine réflexion. Elles disent , & on les croit
sur leur parole , qu'elles sont entraînées par

un pouvoir inconnu.... Je prends en cette occasion , leur défense contre elles-mêmes. C'est autoriser les hommes à les croire frivoles , imprudentes , & incapables de retour sur elles-mêmes. Je soutiens, moi , qu'elles ne se déterminent qu'après avoir fait une combinaison exacte des avantages & des peines qu'elles pourront trouver en se décidant pour un homme plutôt que pour un autre : opération que l'amour - propre fait souvent sans nous en avertir. Demandez , par exemple , à cette bourgeoise les raisons de la préférence qu'elle donne à un financier sur un homme de son état , & supérieur en mérite. Elle ne manquera pas d'appeler à son secours les coups de sympathie. Pressez-la d'être sincère , voici ce qu'elle vous répondra : l'homme que je préfère va , par sa magnificence, désoler ma meilleure amie , & l'orgueilleuse pauvreté de son Préfident. Son opulence rendra tant à mon luxe , sa bêtise tant à ma malignité , sa confiance tant à ma coquetterie , & son équipage tant à ma vanité : avec lui je puis être arrogante , maligne , coquette , vaine ,

pareilleuse ; avec l'autre , il faudroit être raisonnable , attentive , conséquente , estimable ; je périrois d'ennui.

Croyez-vous que ce soit par un coup de sympathie qu'une dévote se détermine plutôt pour un Moine ou pour son directeur , que pour un Militaire ? Vous figurez-vous que lorsque la Duchesse de . . . prend un danseur de l'opéra , ce soit la fatalité de son étoile qui l'ait décidée ? Non , Marquis , rendez-nous plus de justice. Nous sommes plus éclairées , plus conséquentes que vous ne le croyez. Chacune de nous fait intérieurement son petit calcul , examine , juge ce qui convient à son goût , à son état , à son humeur , & nous raisonnons plus que nous ne l'imaginons nous-mêmes. On ne croit plus aujourd'hui aux *facultés occultes* , ni aux enchantemens. On cherche la raison de tout ; avec de bons yeux on la trouve. Dans le commerce de la galanterie , les deux sexes ont toujours un compte ouvert entr'eux : chacun combine sa mise & celle de son associé , & l'on ne s'engage jamais guere sans savoir pourquoi , ou même , disons-le franchement , sans espérer de faire une dupe.

LETTRE IX.

EH ! qui doute , Marquis , que ce ne soit par le mérite essentiel que l'on parvient à plaire aux femmes ? Il n'est question que de savoir quelle idée vous attachez à cette expression. Appelez - vous mérite essentiel , la solidité de l'esprit , la justesse du discernement , l'étendue de l'érudition , la prudence , la discrétion , que fais-je , moi ; cet amas de vertus qui vous embarrassent souvent plus qu'elles ne vous rendent heureux ? En ce cas , nous ne nous entendons pas. Réservez toutes ces qualités pour le commerce que vous êtes obligé d'entretenir avec les hommes ; ils sont convenus de les y recevoir. Mais pour celui de la galanterie , échangez toutes ces vertus contre autant d'agrémens ; c'est là le seul mérite qui soit de mise en ce pays-là : c'est la seule monnoie qui puisse y avoir cours ; & gardez - vous de dire que ce soit de la fausse monnoie. Le vrai mérite consiste peut être moins dans une perfection réelle , que dans celle de convention ; & il est bien

plus avantageux d'avoir les qualités qui conviennent à ceux à qui nous voulons plaire, que de posséder celles que l'on croit réellement estimables. Il faut prendre les mœurs, quelquefois même les travers des peuples chez lesquels on est obligé de vivre, si l'on y veut vivre agréablement.

Quelle est la destination des femmes ? Quel est leur rôle parmi vous ? C'est de plaire : or, les charmes de la figure, les graces de la personne, toutes les qualités aimables & brillantes sont les seuls moyens d'y parvenir. Les femmes les possèdent au suprême degré ; & c'est par ces qualités qu'elles veulent qu'on leur ressemble. Vous aurez beau les taxer de frivolité, elles jouent le beau rôle, puisqu'elles sont destinées à vous rendre heureux. N'est-ce pas en effet aux charmes de notre commerce, à la douceur de nos mœurs, que vous devez vos plaisirs les plus satisfaisans, les vertus sociales, votre bien-être enfin ? Soyez de bonne foi. Les sciences seules, l'amour de la gloire, la valeur, l'amitié même, dont vous faites, avec raison, tant de cas, seroient-elles capables de vous rendre parfaitement heureux,

ou du moins le plaisir que vous en recevriez seroit - il assez vif pour vous faire sentir que vous l'êtes ? Non , sans doute. Rien de tout cela ne pourroit vous tirer de l'ennuyeuse uniformité dont vous resteriez accablé , & vous seriez les êtres les plus respectables & les plus à plaindre. Mais les femmes se sont chargées de dissiper cette langueur mortelle par la gaieté piquante qu'elles mettent dans leur commerce , par les charmes qu'elles ont su répandre dans la galanterie ; une joie folâtre, un aimable délire, une ivresse délicieuse, sont seuls capables de réveiller votre attention , & de vous faire appercevoir que vous êtes heureux : car , Marquis , il y a bien de la différence entre jouir simplement du bonheur , & savourer le plaisir d'en jouir. La possession du nécessaire ne met point un homme à son aise ; c'est le superflu qui le rend riche , & qui lui fait sentir qu'il l'est. Ce ne sont point les qualités supérieures seules qui vous rendent aimables , c'est peut-être même un vrai défaut que de n'être qu'essentiel. Pour être désiré, fêté, avantages si chers à l'amour - propre , il faut être agréable , amusant , nécessaire aux plaisirs
des

des autres. Je vous avertis qu'on ne réussit que par là, & sur-tout auprès des femmes. Que voulez-vous, dites-moi, qu'elles fassent de votre savoir, de la justesse géométrique de votre esprit, de l'exactitude de votre mémoire, &c. ? Si vous n'avez que ces avantages, si quelques talens agréables n'en corrigent pas la rudesse, j'ai recueilli les voix; loin de leur plaire, vous leur paroîtrez un censeur qu'elles redouteront; la contrainte où vous les mettrez, bannira l'enjouement qu'elles se feroient permis, si vous eussiez été différent. Comment en effet risquer d'être aimable aux yeux d'un homme qui vous inquiete par son sang-froid, qui vous examine, qui ne se livre point ? On ne se met à son aise qu'avec ceux qui hasardent avec nous, qui donnent prise sur eux. En un mot, la prudence, trop de circonspection fait sur l'ame des autres, ce qu'un vent froid fait sur un homme qui sort d'un appartement chaud. J'ai pensé dire que la réserve où nous nous tenons, resserre les pores du cœur de ceux qui nous environnent; ils n'osent s'épancher. Evitez ces

travers , Marquis , gardez vous de porter la glace dans la galanterie , en ne voulant vous montrer que par de beaux endroits. Vous devez avoir lu qu'on plaît plutôt par d'agréables défauts que par les qualités essentielles. Les grandes vertus sont des pièces d'or dont on fait bien moins d'usage que de la monnoie.

Cette idée me rappelle le souvenir de ces peuples qui , au lieu de nos métaux , n'ont que des coquillages pour signes de leurs échanges. Eh bien ! croyez-vous que ces nations ne soient pas aussi riches que nous avec tous les trésors du nouveau monde ? On seroit tenté d'abord de prendre cette richesse pour une véritable pauvreté ; mais on se détrompe bientôt dès qu'on réfléchit que les métaux ne tiennent leur valeur que de l'opinion. Notre or seroit chez ces peuples de la fausse monnoie. Les qualités que vous appelez essentielles sont la même chose dans la galanterie ; il n'y faut que des rocailles. Eh ! qu'importe , après tout , quel soit le signe de convention , pourvu que le commerce se fasse ?

Enfin , voici ma conclusion. S'il est vrai , comme vous n'en pouvez pas douter , que vous ne devez attendre votre bonheur que des qualités agréables des femmes, foyez bien sûr que vous ne leur plairez que par des avantages analogues aux leurs. Eh ! quel seroit votre ennui , votre dégoût même de la vie , si , toujours raisonnables , vous étiez condamnés à n'être que savans & solides , à ne vivre qu'avec les philosophes ? Je vous connois , vous seriez bientôt las d'être admirés ; & de la façon dont vous êtes faits , vous vous passeriez bien mieux de vertus que de plaisirs. Vous amuseriez-vous , après cela , à vous donner pour un homme essentiel dans le sens que vous l'entendez ? Le vrai mérite est celui qu'estiment les gens à qui nous voulons plaire. La galanterie a ses loix à part. Marquis , les hommes aimables sont les sages de ce pays-là.

L E T T R E X.

RIEN de plus édifiant , Monsieur , que la peinture que vous me faites de la constance & de la fidélité dont vous vous piquerez lorsque vous serez amoureux. Mais quelque épurée que soit votre morale , êtes-vous bien sûr qu'elle doive plaire à tout le monde ? Vous trouverez dans votre chemin plus d'une incrédule : les mœurs sont tellement corrompues, qu'il semble qu'on se plaise actuellement à mettre en problème toutes les vertus de la galanterie. Quelle sera votre surprise , votre indignation , lorsque vous verrez la constance traitée comme un ridicule , & regardée comme la marque infallible d'un mérite borné ! L'expérience fait la preuve de ma pensée. Les gens auxquels vous voulez ressembler , ont-ils profité du caprice d'une femme aimable pour s'établir auprès d'elle ? Le sentiment de leur médiocrité les y fixe , les intimide ; ils n'osent essayer de plaire à d'autres. Trop heureux d'avoir surpris son

CŒUR , ils craignent d'abandonner un bien qu'ils désespèrent de pouvoir retrouver ailleurs ; comme un instant d'attention sur le peu qu'ils valent , pourroit détromper cette femme sur leur compte : que font-ils alors ? Ils érigent la constance en vertu , s'en font un titre de tyrannie sur son cœur. Avec eux , l'amour devient superstition , & l'inconstance un crime déshonorant ; en sorte qu'un faux point d'honneur leur conserve une amante qu'ils ne doivent qu'au caprice , à l'occasion , à la surprise. Un homme , tel que vous , voudroit-il ressembler à de si minces personnages ? Elevez-vous à des sentimens plus nobles. Les gens aimables sont des effets qui appartiennent à la société ; leur destination est d'y circuler , de faire le bonheur de plusieurs. L'homme constant est aussi coupable que l'avare qui arrête la circulation dans le commerce ; il conserve un trésor souvent inutile pour lui , tandis que d'autres en feroient un si bon usage ! Rarement la passion finit en même tems des deux côtés ; la constance n'est-elle pas alors un vrai malheur ? Je la compare à ce tyran de

l'antiquité , qui faisoit expirer un homme vivant en l'attachant à un cadavre : elle nous condamne au même supplice. Je connois quelqu'un fort aimable qui pense bien autrement que vous. Voici de quelle façon il étoit constant. Jamais il ne quittoit une femme qu'après avoir ébauché une nouvelle conquête. La première n'étoit négligée qu'à proportion des progrès qu'il faisoit avec la seconde ; mais malgré de si sages précautions , quelque événement au dessus de la prévoyance humaine pouvoit troubler ces arrangemens ; alors il avoit pour principe de toujours bien finir avec toutes ses maîtresses , afin d'en trouver quelqu'une qui l'occupât pendant les interregnes. Combien de fois n'a-t-il pas senti les avantages d'une pareille méthode ? Etre fidele à l'amour , c'est travailler à perpétuer ses plaisirs ; l'être aux belles , c'est vouloir mourir de langueur , c'est les rendre victimes de vertus qui les forcent , ou à feindre les mêmes , ou à regretter de ne les pas avoir.

LETTRE XI.

C'EST aller bien vîte, Marquis ! . . . Quoi ! sur quelques inquiétudes que vous a donné la comtesse de . . . vous croyez en être épris ? Je me garderai bien de décider si légèrement sur votre état. J'ai connu cent honnêtes gens qui, comme vous, se prétendoient de la meilleure foi du monde amoureux, & qui, dans la vérité du fait, ne l'étoient en aucune façon. Il en est des maladies du cœur comme de celles du corps : les unes sont réelles, les autres imaginaires. Tout ce qui vous attache à une femme n'est pas toujours de l'amour. La conformité des humeurs & des goûts ; l'habitude de la voir, la suite de soi-même, la nécessité d'avoir quelque galanterie, le desir de plaire, l'espérance de réussir, & mille autres raisons qui ne ressemblent point du tout à une passion ; voilà la plupart du tems ce que vous prenez pour de l'amour. Les femmes sont les premières à fortifier cette erreur : toujours flattées des hommages qu'on

leur rend , pourvu que leur vanité en profite , rarement examinent-elles les motifs auxquels elles les doivent. Après tout , ont-elles tant de tort ? Elles perdroient presque toujours à cet examen.

A tous les motifs dont je viens de parler , ajoutez-en encore un autre , tout aussi capable de vous faire illusion sur la nature de vos sentimens. La comtesse est , sans contredit une des jolies femmes de notre tems ; personne jusqu'à présent n'a pu la toucher : fidelle aux cendres de son mari , elle a refusé l'hommage du plus aimable homme que nous connoissions. Rien sans doute ne flatteroit davantage votre vanité que de faire une conquête qui ne manqueroit pas de vous donner cette célébrité , après laquelle vous aspirez. Voilà , mon cher Marquis , ce que vous appelez de l'amour ; difficilement vous désabuserez-vous ; car à force de vous persuader que vous en avez , vous parviendrez dans peu à croire fermement que ce penchant est réel : & ce sera quelque chose de fort singulier de voir un jour avec combien de dignité vous parlerez de vos prétendus senti-

mens , avec quelle bonne foi vous croirez qu'ils méritent de la reconnoissance , & ce qu'il y aura de plus plaissant encore , ce seront les déférences qu'on croira peut-être leur devoir. Mais malheureusement l'événement pourra vous détromper , & vous serez le premier à rire de l'air d'importance dont vous aurez traité une affaire aussi folle.

LETTRE XII.

C'EN est fait , Marquis ; Votre heure est venue. Vous êtes amoureux , je le vois à la peinture que vous me faites de votre situation ; & l'aimable veuve dont vous m'avez parlé est en effet fort capable de donner du goût pour elle. Le chevalier de . . . m'en a fait le portrait le plus avantageux. Mais à peine commencez - vous à sentir quelques inquiétudes , & vous me faites déjà un crime des conseils que je vous ai donnés ! Le trouble que l'amour porte dans l'ame , les autres maux qu'il cause , vous paroissent , dites - vous , plus à craindre que les plaisirs qu'il peut procurer ne sont à désirer. Bien des gens , il est vrai , pensent que les peines de l'amour sont au moins égales à ses plaisirs. Mais sans entrer ici dans une dissertation ennuyeuse pour savoir s'ils ont tort ou raison , si vous voulez que je vous dise ma pensée , l'amour est une passion qui n'est ni bonne ni mauvaise par elle-même ; les sujets

qui l'éprouvent la déterminent seuls en bien ou en mal. Tout ce que je dirai en sa faveur, c'est que nous tenons d'elle un avantage avec lequel aucun des désagréments qu'on lui impute ne peut entrer en compensation. Elle nous tire de notre situation, nous agite, & c'est là satisfaire à un de nos besoins les plus pressans. L'uniformité nous accable, l'ennui qu'elle produit est le poison le plus funeste à notre bonheur : notre cœur est fait pour l'agitation ; le remuer, c'est remplir le vœu de la nature. Eh ! que seroit le bel âge sans l'amour ? Une longue maladie : on n'existeroit pas, on végéteroit : l'amour est à nos cœurs ce que les vents sont à la mer ; ils y excitent souvent des tempêtes, cela est vrai ; ils y causent même quelquefois des naufrages ! mais aussi les vents seuls la rendent navigable ; c'est à l'agitation dans laquelle ils l'entretiennent qu'elle doit sa conservation ; & s'ils la rendent dangereuse, c'est au pilote à savoir manœuvrer.

Je reviens à mon texte ; & quand votre délicatesse devroit être blessée de ma fran-

chise , j'ajouterai qu'outre le besoin d'être agitées , nous en avons un physique & machinal , qui fait la cause primitive & nécessaire de l'amour.... Peut-être n'est-il pas trop décent à une femme de vous tenir ce langage : vous entendez que je ne parlerois pas à tout le monde aussi nettement : mais nous ne faisons pas ici ce qu'on appelle *la belle conversation* ; nous philosophons. Si mes propos vous paroissent quelquefois trop raisonnés pour une femme , souvenez-vous de ce que je vous disois un jour : dès que j'ai fait usage de ma raison , je me suis mis en tête d'examiner lequel des deux sexes étoit le mieux partagé ; j'ai vu que les hommes ne s'étoient point du tout maltraités dans la distribution des rôles , & je me suis faite *homme*. Au reste , quelle folie d'examiner s'il est bon ou mauvais de prendre de l'amour : j'aimerois autant que l'on demandât s'il est bon ou mauvais d'avoir soif , & que l'on voulût interdire à tout le monde de boire , parce qu'il y a des gens qui s'enivrent. Puisque vous n'êtes pas libres de n'avoir pas un appétit attaché à la construction
mécanique

mécanique de votre être , (vous voyez que je n'ignore pas les termes de l'art) , bien différens de nos anciens romanciers , ne vous ruinez point en méditations , en parallèles sur le plus ou le moins d'avantages qu'il y a à aimer. Faites l'amour comme je vous ai dit de le faire ; que ce ne soit point pour vous ce qu'on appelle une passion , mais un amusement.

LETTRE XIII.

J'AVOIS deviné votre réponse, Marquis. J'ai bien pensé que vous ne manqueriez pas de m'accabler encore de vos grands principes, de me dire qu'en amour l'on n'est pas maître de s'arrêter où l'on veut, &c. Tenez, je regarde ceux qui tiennent de pareils propos du même œil que je vois un homme qui se croit intéressé d'honneur à montrer une grande douleur à l'occasion d'une perte ou d'un accident considérable. Cet homme sent mieux que personne les raisons de se consoler; mais il trouve des délices dans ses pleurs; il aime à croire, à faire dire aux autres qu'il a le cœur capable de pousser le sentiment jusqu'à l'excès, & cette réflexion l'attendrit encore. Il cherche à nourrir sa douleur; il s'en fait une idole qu'il encense enfin par habitude. Tels sont les amans à grands sentimens; gâtés par les romans ou par les prudes, ils se font un point d'honneur de spiritualiser leur passion; à force de délica-

tesse, ils parviennent enfin à une superstition galante dont ils restent d'autant plus entêtés, que c'est leur propre ouvrage qu'ils soutiennent. Ils n'envisagent plus que honte à se rabattre au sens commun, & à redevenir hommes. Gardons - nous bien, mon cher Marquis, de donner dans un pareil ridicule ! Cette façon de se guinder n'est plus, dans le siècle où nous sommes, que le partage des fots. Jadis on s'étoit mis dans la tête que l'amour devoit être raisonnable; on vouloit qu'il fût grave; on ne l'estimoit qu'à proportion de sa dignité. Eh ! je vous le demande, exiger de la dignité d'un enfant, n'est-ce pas lui enlever toutes ses graces ? C'est en faire un triste vieillard.

La preuve que les grands sentimens ne sont que des chimeres de l'orgueil & de la prévention, c'est que de nos jours nous ne voyons plus ce goût de galanterie mystique, plus de ces passions gigantesques. Attachez du ridicule à l'opinion la mieux établie; je dis plus, à la façon de sentir que l'on croit la plus naturelle & la plus noble; bientôt l'une & l'autre disparoîtront, & les hommes

demeureront tout étonnés de voir que des idées pour lesquelles ils avoient eu une espèce d'idolâtrie , ne sont plus , dans le vrai , que des fantaisies qui passent comme des modes. Ainsi ne vous accoutumez point, Marquis , à diviniser le goût que vous sentez pour l'aimable comtesse , & vous verrez à la fin que l'amour , pour nous rendre heureux , loin de devoir être conduit comme une affaire sérieuse , ne demande qu'à être traité légèrement , & sur-tout avec gaîté. Rien ne vous fera mieux sentir la vérité de ce que je vous dis , que la suite de votre aventure. Je crois la comtesse la femme du monde la moins susceptible d'une passion triste. Avec vos grands sentimens , vous lui donnerez des vapeurs ; c'est moi qui vous en avertis.

Mon indisposition continue toujours. J'aurois grande envie de vous dire que je ne sors pas de la journée ; mais ne seroit-ce pas là vous donner un rendez-vous ?

LETTRE XIV.

QUOI ! vous avez pris au criminel ce que je vous disois dernièrement ! j'ai blasphémé contre l'amour ; je l'ai dégradé en l'appellant un *appétit*, un *besoin* ! Pour vous, Monsieur, vous pensez plus noblement. Ce qui se passe en vous en est la preuve : vous n'imaginez rien au delà du sentiment pur & délicat dont votre cœur est occupé. Voir la Comtesse, lui tenir de doucereux propos, entendre le doux son de sa voix, lui rendre de petits soins ; voilà l'étendue, le terme de tous vos desirs ; voilà pour vous la suprême félicité. Loin de vous ces sentimens grossiers que je substitue indignement à votre sublime *métaphysique* ! sentimens faits pour les âmes terrestres, uniquement occupées des plaisirs des sens. Quelle étoit mon erreur ! Devois-je imaginer que la Comtesse fût une femme à se prendre par des motifs aussi peu dignes d'elle ? Lui faire soupçonner en vous de pareilles vues, ne seroit-ce pas vous exposer

infailliblement à sa haine, à son mépris, &c. ?

Ne sont-ce pas là les inconvéniens que ma morale vous fait appréhender ? . . . Mon cher Marquis , vous êtes trompé vous-même par votre prévention sur les véritables causes de vos sentimens. Prêtez-moi toute votre attention ; je veux vous tirer d'erreur , mais avec le ton qui convient à l'importance de ce que je vais dire. Je monte sur le trépied ; je sens la présence du dieu qui m'agite , ou plutôt , je prends la gravité de quelqu'un qui médite de profondes vérités , & qui va peut-être même raisonner en forme.

Les hommes , par je ne sais quelle bizarrerie , ont attaché de la honte à suivre le penchant réciproque que la nature a donné aux deux sexes. Ils ont cependant bien senti qu'on ne pouvoit absolument étouffer sa voix. Qu'ont-ils fait pour se tirer de cet embarras ? Ils ont imaginé de substituer les dehors d'une affection toute spirituelle à la nécessité humiliante de paroître de bonne foi satisfaire un besoin. Insensiblement ils se sont accoutumés à s'occuper de mille petits riens sublimes : ce n'étoit point assez ;

tout ce frivole accessoire , ouvrage d'une imagination échauffée , leur a paru constituer l'essence de leurs penchans ; enfin ils ont pris pour l'amour même ce qui n'avoit été inventé que pour en cacher la difformité. Le voilà donc une vertu , ou du moins on lui en donne toutes les apparences. Mais rompons le prestige , & raisonnons d'après l'usage.

Au commencement de leur commerce , deux amans se croient animés des sentimens les plus délicats. Ils épuisent les finesse , les exagérations , l'enthousiasme de la métaphysique la plus recherchée ; l'idée de leur excellence les enivre quelque tems. Mais suivons-les dans leur liaison : bientôt la nature va reprendre ses droits ; la vanité , satisfaite par l'étalage de ces propos alambiqués , va laisser au cœur la liberté de sentir & de s'exprimer , & , tout en méprisant les plaisirs de l'amour , il arrive un jour où ces gens-là sont fort étonnés de se trouver , après un long circuit , au même point qu'un paysan qui , de bonne foi , aura commencé par où ils ont fini.

Une honesta, devant laquelle je défendois un jour la these que je viens de soutenir, devint furieuse. Quoi ! me dit-elle, avec une espee d'indignation, vous prétendez donc, Madame, qu'une personne vertueuse, qui n'a que des intentions honnêtes, telles que le mariage, ne se détermine que par des vues si singulieres ? Vous penseriez que moi, par exemple, qui par vertu me suis mariée trois fois, & qui, pour ranger mes maris, n'ai jamais voulu faire lit à part, je ne me suis comportée de la sorte que pour me procurer ce que vous appelez des plaisirs ? En vérité, vous vous tromperiez très-fort. Jamais, à la vérité, je n'ai refusé de remplir les devoirs de mon état ; mais la plupart du tems je ne m'y prêtois que par complaisance ou par distraction, & toujours en murmurant contre les importunités des hommes. On aime les gens, & on les épouse, parce qu'ils ont les qualités du cœur & de l'esprit ; & jamais une femme, à moins qu'elle ne soit de celles que je ne veux pas nommer, ne fait attention à d'autres avantages. . . . Je l'interrompis, & , plus encore

par malice que par goût , je pouffai plus loin le raisonnement , en lui faisant appercevoir que ce qu'elle disoit , étoit une nouvelle preuve de la justesse de mes idées. La raison que vous tirez , lui dis-je , des vues légitimes pour le mariage , prouve que ceux qui les ont , tendent au même but que deux amans ordinaires , peut-être même de meilleure foi , avec cette différence seulement qu'ils y veulent une cérémonie de plus. Ce trait acheva d'indigner mon adversaire : les gens que l'on a devinés se fâchent aisément ; les injures sont leur dernière ressource ; aussi me dit-elle , d'un ton dédaigneux , que je joignois l'impiété au libertinage. Elle sortit. Je fis mes informations. Vous seriez-vous douté , Marquis , que cette prude si délicate avoit eu avec ses maris , tous trois jeunes & vigoureux , de si fréquentes distractions , qu'elle les avoit enterrés en très - peu de tems ?

LETTRE XV.

LES discours que la Comtesse tient devant vous sur sa vertu , & sur la délicatesse qu'elle exigeroit d'un amant , vous ont effarouché ; vous pensez qu'elle sera toujours aussi sévère qu'elle vous le paroît aujourd'hui. Tout ce que je vous ai dit ne vous rassure pas ; vous croyez même me faire grace en ne faisant que douter de mes principes : si vous l'osiez , vous les condamneriez tout-à-fait. Je vous crois de très-bonne foi quand vous me tenez ce langage. Ce n'est pas votre faute , si vous ne voyez pas encore clair dans vos propres affaires ; mais à mesure que vous avancerez , le nuage se dissipera , & vous n'appercevrez qu'avec surprise la vérité de ce que je vous dis.

Tant qu'on est de sang - froid , ou du moins tant qu'une passion n'est pas encore parvenue à ce degré de hardiesse où ses progrès vous conduisent , tout paroît grave : l'espérance de la moindre faveur est un cri-

me : on ne se permet qu'en tremblant la
caresse la plus innocente. D'abord un amant
ne demande rien , ou si peu de chose , qu'une
femme se croit en conscience obligée de lui
savoir gré de son désintéressement. Pour ob-
tenir cette bagatelle , il proteste de ne ja-
mais exiger davantage ; & cependant , tout
en faisant ces protestations , il avance , il se
familiarise : il baise une main ; on le souf-
friroit de tout autre homme , pourvu qu'on
le vît familièrement. Mais , par l'évène-
ment , ce qui paroît si peu de conséquence
aujourd'hui , rapproché de ce qui fut accordé
hier , se trouve très-considérable en compa-
raison de ce qu'on avoit obtenu le premier
jour. Une femme , rassurée par votre dis-
crétion , ne voit pas la gradation impercep-
tible de ses foiblesses. Au commencement
d'une passion , vous vous conduisez avec
tant de ménagement , vous lui montrez tant
de respect , lors même que vous voulez lui
en manquer , qu'elle n'ose pas se défier de
vous. Vous comporteriez-vous avec plus de
décence , si vous vouliez la conduire dans
le chemin de la vertu ? Aussi se possède-

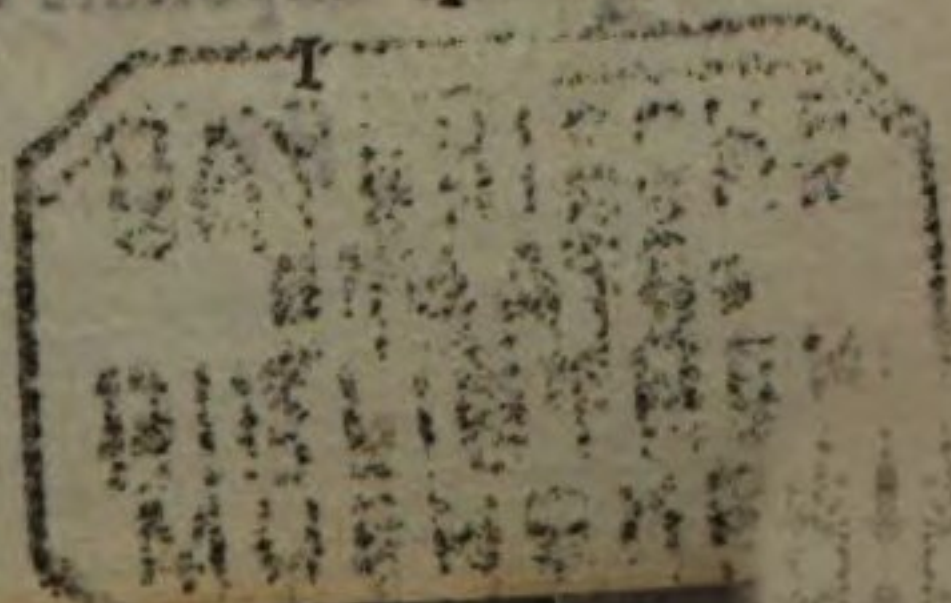
t-elle si bien d'abord , les minuties qu'on exige lui paroissent si faciles à refuser , qu'elle compte se trouver la même force quand on lui proposera quelque chose de plus grave. La confiance nous mene plus loin : l'on se flatte que la résistance augmentera à proportion de l'importance des faveurs qu'on exigera. On se fie même tellement à sa vertu , que quelquefois l'on appelle le danger par des agaceries ; on essaie ses forces , l'on veut savoir jusqu'où peuvent nous conduire quelques complaisances. Imprudentes que nous sommes ! nous ne faisons par là qu'accoutumer notre imagination à des images qui la séduiront à la fin. Que de chemin une femme ne se trouvera-t-elle pas avoir fait , sans s'être apperçue qu'elle a changé de situation ? Et si , par réflexion sur le passé , elle est surprise d'avoir tant accordé , l'amant ne le sera pas moins d'avoir tant obtenu. Voilà, Marquis , où les grands discours des femmes sur leur vertu les conduisent. Eh ! que ne vous dirois-je point à cette occasion , si je ne me reposois pas sur elles du soin qu'elles prendront de vous détromper ?

LETTRE XVI.

LETTRE XVI.

PRENEZ-Y garde , Marquis ; si vous me fâchez , j'irai encore plus loin aujourd'hui que je ne le fis hier , & je vous dirai que dans certaines occasions , il n'est pas même besoin d'amour pour nous faire succomber. Cette proposition doit vous paroître un blasphême dans la bouche d'une femme ; mais j'ai promis de ne vous rien céler sur notre compte , & je veux tenir parole , dussé-je me faire une querelle avec tout mon sexe.

J'ai connu une femme qui , quoique aimable , n'avoit jamais été soupçonnée d'aucune affaire de cœur. Quinze ans de ménage n'avoient point altéré sa tendresse pour son mari ; l'on pouvoit citer leur union pour exemple. Un jour , à la campagne , ses amis s'amuserent assez avant dans la nuit pour être contraints de coucher chez elle. Le matin , ses femmes s'occupèrent à servir les dames qui étoient restées. Elle étoit seule dans son appartement , lorsqu'un homme qu'elle



voyoit très-familièrement , & cependant sans conséquence , passa chez elle pour lui faire le compliment d'usage en pareil cas. Il s'offrit à lui rendre quelques petits services à sa toilette. Le négligé où elle se trouvoit lui fournit une occasion toute naturelle de lui dire quelques galanteries sur des charmes qui n'avoient encore rien perdu de leur fraîcheur. Elle s'en défendit en riant , & comme d'un compliment. Cependant de propos en propos , ils s'émurent ; quelques mal-adresses dont on ne fit pas d'abord semblant de s'apercevoir , devinrent des entreprises très-décidées : on se troubla , on s'attendrit de part & d'autre ; enfin la femme étoit déjà bien coupable , qu'elle croyoit encore ne faire que badiner. Quel fut leur étonnement & leur embarras après un tel écart ? Jamais ils n'ont pu comprendre , depuis , comment ils s'étoient engagés si loin , sans en avoir d'abord le moindre pressentiment. Je suis tentée de m'écrier ici : Mortelles , qui vous fiez trop à votre vertu , tremblez à cet exemple ! cette vertu prétendue n'est souvent qu'une imposture de l'éducation ; elle vous

abandonne au besoin , & quelque courage que vous vous sentiez , il est des malheureux instans où la plus vertueuse est la plus foible. La raison de cette bizarrerie , c'est que la nature veille toujours à ses intérêts , toujours elle tend à sa fin. Le besoin d'aimer fait dans une femme partie d'elle-même , sa vertu n'est qu'une piece de rapport.

LETTRE XVII.

OUI, Marquis, je vous le répète, tout ce que votre aimable Comtesse continue de vous dire sur sa vertu & sur la délicatesse qu'elle voudroit dans un amant, peut-être sincere actuellement, quoiqu'en pareil cas une femme exagere toujours : mais elle se fait illusion à elle même, si elle se flatte de conserver jusqu'à la fin des sentimens si séveres & si délicats. Défiez-vous de tout ce que les femmes disent sur la galanterie. Nous avons deux sortes de sentimens ; ceux de représentation, & que nous destinons à donner de nous une haute idée, & ceux que nous gardons *in petto*. Nous parlons suivant les premiers, nous agissons conformément aux autres. Les beaux systêmes dont nous nous faisons quelquefois un si brillant étalage, en imposent aux gens sans expérience ; mais aux yeux d'un homme clairvoyant, tout ce fatras de belles phrases est une vraie parade dont il se moque, & qui

ne l'empêche pas de nous pénétrer. Sachez donc que le mal que les prudes disent de l'amour, la résistance qu'elles lui opposent, le peu de goût qu'elles affectent pour ses plaisirs, la peur qu'elles en ont, tout cela est de l'amour ; c'est s'en occuper, c'est là lui rendre hommage à leur manière ; il fait prendre chez elles mille formes différentes ; comme l'orgueil, il vit de sa propre défaite. Il ne paroît se détruire que pour mieux régner. Ainsi soyez bien persuadé que toutes ces métaphysiciennes ne different point des autres femmes : leur morale paroît plus austere ; mais suivez-les, vous verrez que leurs affaires de cœur finissent toujours comme celles de la femme la moins délicate. Il est un précieux dans les sentimens comme dans les manières : elles ont cette espece de précieux ; & , comme je le disois un jour à la Reine de Suède, ce sont les jansénistes de l'amour (*). Acheverai-je de les peindre ? Dans les âges de la galanterie, le plato-

(*) Ninon vit cette Princesse dans le voyage qu'elle fit en France, & lui dit en effet ce mot. Voyez la vie de Ninon.

nisme (*) est la passion de la vieillesse. Examinez toutes les femmes qui veulent le mettre en crédit : dans quel tems les voyez-vous ne plus faire consister l'amour que dans les grands sentimens , & dans les délices de l'ame ? C'est dans l'âge où elles ne peuvent plus y mettre ni les agrémens , ni les défauts de la jeunesse. Marquis , montrez-moi une métaphysicienne sincere & décidée depuis dix-huit jusqu'à trente ans , & je vous ferai voir une jolie femme depuis soixante-dix jusqu'à quatre-vingts.

(*) Platon , ancien Philosophe , est le premier qui ait parlé de l'amour métaphysique & dégagé des sens.

LETTRE XVIII.

Vous vous trompez , Monsieur ; le vrai moyen de bien connoître les femmes, ce n'est pas de les juger, comme vous le faites , sur les apparences. Avec votre méthode , vous porteriez d'eiles des jugemens qui tantôt leur seroient trop favorables, tantôt injurieux ; l'équité demande que vous soyez aussi attentif à ne pas leur prêter des travers qu'elles n'ont pas , qu'exact à pénétrer ceux qu'elles veulent vous dérober. Je suis donc convaincue que les impressions que vous avez prises contre la femme dont je vous parlois la dernière fois , sont injustes. Vous vous êtes figuré que , parce qu'elle s'étoit rendue sans amour , & presque sans combat , elle n'étoit pas vertueuse ; je ne pense pas comme vous. Je vais encore vous dire des vérités qui pourront vous scandaliser.

La résistance d'une femme n'est pas toujours une preuve de sa vertu , elle l'est plus souvent de son expérience. Quiconque parmi

nous voudra parler avec sincérité, vous avouera que le premier mouvement est de se rendre; on ne résiste que par réflexion. La nature nous porte à l'amour; l'éducation nous en éloigne, & notre gloire consiste à combattre notre penchant. L'envie de résister n'étant pas naturelle, elle est nécessairement l'ouvrage de l'art: cet art a ses regles; mais la théorie de ces regles n'est rien, si l'on ignore la façon de les mettre en pratique. Il en est de la profession de femme vertueuse comme de toutes les autres, on ne s'y perfectionne que par l'habitude à l'exercer; & celle qui n'aura aucune habitude de l'amour, qui de sa vie n'aura été attaquée avec vivacité, & qui tout-à-coup viendra à l'être, sera bien moins en état de se défendre que celle qui, à force de résister à des hommes qu'elle n'aimoit pas, aura appris à résister à celui qu'elle aime. La premiere n'a jamais essayé ses forces, aussi n'en a-t-elle jamais bien connu la foiblesse; elle n'a pu y substituer le manège & la ruse dont l'autre s'est fait une habitude. L'étonnement où la jette la nouveauté de la situation qu'elle éprouve, lorsqu'elle se voit

brusquée , le désordre de ses sens , le trouble qu'il porte dans son imagination , la colere même , tous ces sentimens l'occupent tellement , qu'elle est encore à s'étonner de l'attaque , lorsque sa défaite est assurée. Ainsi pour une femme , telle que je la peins , ce ne sera point une séduction qui sera dangereuse ; ce ne sera point un homme timide & délicat qui pourra lui faire oublier son devoir. Donnez-lui le tems de la réflexion , & vous la trouverez sous les armes ; mais je ne réponds plus de rien , si l'attaque est brusque , si l'amant est entreprenant , assez hardi pour exciter les sens , assez heureux pour rencontrer un de ces momens de foiblesse , hélas ! trop fréquens chez nous ; momens si redoutables , que si malheureusement les hommes savoient les deviner , il resteroit bien peu de femmes sages. Que cet aveu ne vous donne pas de nous une idée plus désavantageuse. Ces momens de foiblesse sont trop involontaires pour nous mériter le moindre reproche ; souvent ils nous surprennent dans les occupations les moins faites pour les exciter. Nous en rougissons les premières ;

nous les combattons de tout notre pouvoir ; nous en sommes humiliées , & nous nous applaudissons très-sincèrement de les avoir surmontés. Quelle injustice d'en prendre occasion de nous mésestimer ! Est-on responsable de ce qui est indépendant de notre volonté ? Peut-on nous faire un crime du jeu mécanique des humeurs ?

Vous voyez , Marquis , qu'une femme surprise peut être moins criminelle que celles que des attaques successives & ménagées auront averties du danger ; elle a dû le prévoir , & se préparer à la défense pendant tout le cours d'un commerce galant ; & , règle générale , moins nous aurons d'habitude à la galanterie , plus on nous trouvera faciles à vaincre. Mais gardez-vous , encore un coup , d'en rien conclure contre notre vertu. La femme dont je vous parlois l'autre jour en est un exemple ; à peine fut-elle revenue de l'étonnement où sa foiblesse l'avoit jetée , qu'elle se livra à la plus amère douleur ; elle accabla de reproches & de mépris l'auteur de sa honte. C'étoit un homme plein d'honneur & de sentimens , qui rougit le

premier du malheureux avantage dont il
avoit profité. Il eut toujours, depuis,
pour elle les procédés les plus défintéressés,
& peut-être a-t-il employé plus de soins pour
lui faire oublier les faveurs qu'il en avoit
reçues, que les amans n'en prennent pour
obtenir celles qu'on leur refuse.

LETTRE XIX.

J'AI été enchantée de votre lettre ; savez-vous pourquoi ? C'est qu'elle m'offre une preuve parlante de la vérité de ce que je vous annonçois ces jours derniers. Oh ! pour le coup , vous avez oublié toute votre métaphysique ; vous me peignez les charmes de la Comtesse avec une complaisance qui prouve que vos sentimens ne sont pas tout-à-fait aussi délicats que vous vouliez me le faire croire , & que vous le croyiez vous-même de bonne foi. Dites-le-moi franchement ; si votre amour n'étoit pas l'ouvrage des sens , auriez-vous tant de plaisir à considérer cette taille , ces yeux qui vous enchantent , cette bouche que vous me peignez avec de si vives couleurs ? Si les qualités du cœur & de l'esprit vous séduisoient seules , il est une femme de cinquante ans qui vaut peut-être encore mieux , à cet égard , que la Comtesse. Vous la voyez tous les jours ; c'est sa parente : pourquoi ne pas devenir plutôt amoureux

gliger cent femmes de son âge , de sa laideur & de son mérite , qui vous font des avances , & qui se chargeroient avec vous du rôle que vous jouez auprès de la Comtesse ? Pourquoi , d'ailleurs , desirez-vous avec tant de passion d'être distingué par elle des autres hommes ? Quelle est , enfin , la source de votre inquiétude , dès qu'elle leur fait la moindre politesse ? Son estime pour eux diminuera-t-elle celle qu'elle a pu prendre pour vous ? Connoît-on dans la métaphysique les rivalités , la jalousie ? Je ne le crois pas. J'ai des amis , & je ne leur en vois point ; je n'en sens point dans mon cœur , lorsqu'ils aiment une autre femme : aussi l'amitié est-elle un sentiment qui ne tient rien des sens ; l'ame seule en reçoit l'impression , & l'ame ne perd rien de son prix en se livrant en même tems à plusieurs. Faites le parallele avec l'amour , & vous sentirez la différence de l'objet qui conduit un ami , d'avec celui que se propose un amant ; vous avouerez que je ne suis pas , au fond , aussi déraisonnable que vous l'aviez pensé d'abord , & qu'il pourroit fort

bien se faire que vous eussiez , en amour , une ame aussi terrestre que celle de bien d'honnêtes gens , qu'il vous plaît d'accuser de peu de délicatesse.

Je ne veux cependant pas faire le procès des hommes seuls : je suis franche , & je crois être sûre que , si les femmes vouloient être de bonne foi , elles conviendroient bientôt qu'elles ne sont guere plus délicates que vous. En effet , si elles n'imaginoient en amour que les plaisirs de l'ame , si elles n'espéroient plaire que par l'esprit & par le bon caractère , de bonne foi , s'attacheroient-elles avec un soin si particulier à plaire par les agrémens de la figure ? Que fait à l'ame une belle peau , une taille élégante , un bras bien formé ? Que de contradictions entre leurs vrais sentimens & ceux dont elles font parade ! Regardez - les , vous serez persuadé qu'elles n'ont dessein de ne se faire valoir que par les attraits sensibles , & qu'elles comptent tout le reste pour rien. Ecoutez-les , vous serez tenté de croire que ce sont là les choses du monde sur lesquelles elles comptent le moins.

Il leur échappe cependant quelquefois des ingénuités bien singulieres , & je vais vous en citer une.

Vous connoissez Mademoiselle. . . Il est difficile de trouver une fille mieux constituée. Fraîche , robuste , pleine de santé , mélancolique sur-tout ; que de raisons de lui donner bien vite un mari ! Personne n'en sent mieux la nécessité que sa mere , prude s'il en fut jamais. Le Président de . . . , sec , pâle , élancé , se met sur les rangs. Sa fortune , sa naissance , tout convient à la famille de la belle. La mere seule s'oppose au mariage , & ne donne d'abord que de mauvaises raisons de son refus , parce qu'elle ne vouloit pas dire la véritable. Cependant le mari tonne, les parens murmurent , la fille s'attriste , Madame tient bon. Lasse , à la fin , de se voir traiter de bizarre & d'injuste , l'impatience la prit un jour : non , dit-elle , je ne consentirai jamais que le Président épouse ma fille ; je veux en faire une honnête femme , & je ne lui donnerai qu'un mari qui se porte aussi bien qu'elle.

LETTRE XX.

JE ne fais si c'est ma faute ou la vôtre, Monsieur, mais je vois que vous n'avez point saisi mes idées avec justesse : il faut donc m'expliquer de nouveau. Il est vrai que je vous ait dit que de quelque délicatesse que les platoniciennes voulussent couvrir l'amour, c'étoit toujours, au fond, un besoin physique, & qu'elles ne s'efforcent de le décorer de beaux noms que pour n'être pas obligées d'en rougir. Mais je ne conçois pas comment vous avez pu conclure de là que je ne connois que l'amour peu délicat, & que les sentimens que je vous inspire ressembleront moins à l'amour véritable qu'au libertinage. Il faut que quelque prude vous ait gâté l'esprit, j'ai peine à croire que vous m'eussiez fait de vous-même de pareils reproches. Je vous ai fait envisager les sens comme la première cause de l'amour, j'en conviens; mais vous ai-je dit pour cela que l'amour ne

consistoit que dans les plaisirs des sens , & que c'étoit là l'unique objet que vous dussiez vous proposer en aimant ? N'ai-je pas , au contraire ; *déploré la misere de l'humanité* , lorsque je vous ai dit combien je regrettois que le sentiment le plus propre à nous rendre heureux , ne pût servir , étant bien apprécié , qu'à nous humilier ? Ne vous ai-je pas dit que je voulois vous peindre le cœur tel qu'il étoit & non tel que je voudrois qu'il fût ? Je vous défie de trouver un seul mot dans mes Lettres d'où vous puissiez conclure que je vous ai conseillé de suivre l'impression de vos sens. Tout y prouve que j'ai voulu vous détromper des discours des prudes , & faire de vous un homme galant & non un libertin. Ne voyez-vous donc aucune différence entre l'un & l'autre ? Dans le dessein où j'étois de vous garantir des grandes passions , en vous découvrant leurs véritables ressorts , aurois-je atteint mon but , si je vous eusse dit avec les femmes délicates : « Vous ne trouverez de véritable félicité que dans l'amour ; » c'est un sentiment noble & dégagé de tout » ce qui tient à l'humanité ; lui seul est

» capable de vous élever l'ame , de vous
» faire sentir l'excellence de votre être , &
» sa supériorité sur tous les autres. Heureux
» le cœur capable de le ressentir dans toute
» sa pureté ! Les plaisirs de cet amour ,
» c'est l'union parfaite des cœurs ; ce sont
» les épanchemens de deux ames délicates ,
» & faites l'une pour l'autre ; c'est la certi-
» tude d'être aimé tendrement , & de tenir
» lieu de tout à l'objet de notre penchant.
» Comme tous ces plaisirs sont innocens ,
» ils sont purs , délicats , & jamais suivis
» du repentir. Les peines de cet amour , ce
» sont les impatiences de se revoir , le regret
» de se quitter , la crainte de n'aimer pas
» assez ardemment , le desir d'être encore
» plus tendre. Ses liens , un attachement
» inviolable , une estime fondée sur la con-
» noissance d'un mérite réel , la confiance
» la plus parfaite. »

Voilà , Marquis , la chimere que je vous
aurois peinte , si j'avois voulu vous tromper ,
& vous exposer à toutes les extravagances
que peut entraîner l'amour , conçu sous des
couleurs aussi séduisantes. Si l'amour de cet

espece pouvoit exister en effet ; si ceux qui croient le ressentir étoient aussi raisonnables qu'ils sont fous ; s'ils étoient toujours aussi délicats que par l'événement ils le deviennent peu, point de doute que cette sorte d'amour ne fût préférable. Mais croyez que les beaux dehors, dont on le couvre, ne sont qu'un masque pour cacher sa prétendue laideur. Ainsi ne voulant faire de vous qu'un homme galant, & non pas un mystique, devois-je vous parler comme celles qui ont intérêt de vous tromper ? Falloit-il vous sophistiquer le cœur ? Je n'ai cherché qu'à l'éclairer ; connoissez donc toute votre injustice ; si vous trouvez encore quelque chose de répréhensible dans mes principes, toutes les fois qu'en nous prêchant sur la continence, on nous dira que dans les liaisons que nous croyons les plus innocentes, il faut craindre la surprise des sens, je dirai qu'on nous invite au libertinage.

LETTRE XXI.

C'EST prendre les choses bien à cœur ; Monsieur : déjà deux nuits sans dormir ? Oh ! c'est là du véritable amour ; on ne peut s'y méprendre. Vous avez fait parler vos yeux , vous avez parlé vous-même assez clairement , & l'on n'a pas fait la moindre attention à votre état ; ce procédé crie vengeance. Est-il bien possible qu'après huit jours entiers de soins & d'assiduités , on ait le cœur assez barbare pour ne vous pas donner la moindre espérance ? C'est ce qui ne se conçoit pas facilement. Une résistance aussi longue passe la vraisemblance , & la Comtesse est une héroïne du siècle passé. Mais si vous commencez à perdre patience , imaginez donc combien de tems vous auriez eu à souffrir , en continuant d'afficher les grands sentimens. Vous en avez déjà fait en huit jours plus que feu Céladon n'en auroit fait en huit mois. Cependant , à parler sérieusement , y a-t-il de la justice dans vos plaintes ? Vous

traitez la Comtesse d'ingrate, d'insensible, de dédaigneuse, &c. Mais de quel droit parlez-vous ainsi ? Ne croirez-vous jamais ce que je vous ai dit cent fois ? L'amour est un vrai caprice, involontaire dans celui même qui l'éprouve. Pourquoi voulez-vous donc que l'objet aimé soit obligé à la moindre reconnoissance pour un sentiment aveugle & pris sans son aveu ? Vous êtes bien singuliers, vous autres hommes ; vous vous tenez pour offensés, dès qu'une femme ne répond pas avec empressement aux regards que vous daignez jeter sur elle. Votre orgueil révolté l'accuse sur le champ d'injustice, comme si c'étoit sa faute si la tête vous tourne ; comme si elle étoit obligée de se trouver, à point nommé, saisie du même mal que vous ! La Comtesse, dites-le-moi, est-elle responsable si le transport au cerveau ne la prend pas, dès qu'il vous fait extravaguer ? Cessez de l'accuser & de vous plaindre, pour ne songer qu'à lui communiquer votre maladie. Je vous connois ; vous êtes séduisant. Peut-être ne prendra-t-elle que trop tôt, pour son repos, des sentimens conformes à vos desirs. Au

reste , elle a tout ce qu'il faut pour vous subjuguier , & pour vous inspirer un goût tel que je le desirer pour votre bonheur : je ne la crois pas susceptible d'un attachement bien sérieux. Vive , folâtre , inconséquente , absolue , décidée , elle ne peut manquer de vous donner bien de l'ouvrage. Une femme attentive & caressante vous ennuiroit. Il faut quelquefois vous traiter militairement , si l'on veut vous amuser & vous conserver. Dès que la maîtresse prend le rôle de l'amant, bientôt il se néglige ; il fait plus , il s'érige en tyran , & finit enfin par le dédain , qui le mène droit au dégoût & à l'inconstance. Ainsi , vous avez trouvé ce qu'il vous faut. Que d'orages vous allez essuyer ! que de querelles je prévois ! que de dépits ! que de sermens de la quitter ! Mais souvenez-vous bien que tant d'agitation deviendra votre supplice, si vous traitez l'amour en héros de roman , & que vous éprouverez un sort tout contraire, si vous le conduisez en homme raisonnable.... Mais dois - je continuer à vous écrire ? Les instans que vous emploierez à lire mes lettres, seront autant de larcins faits à l'amour. Que

ne suis - je témoin de toutes vos situations !
Pour une personne de sang-froid , est-il un
spectacle plus amusant que les convulsions
d'un homme amoureux ?

LETTRE XXII.

AMERVEILLES, Marquis ! vous commencez à vous former ; je suis très-contente de vous. Vous ne pouviez en effet trouver de meilleur moyen de vous consoler des froideurs de la Comtesse, qu'en vous figurant qu'elles ne sont pas sinceres. Je vous avouerai cependant que la preuve que vous en donnez me paroît assez légère. Une femme ne peut-elle, sans conséquence, dire du bien de quelqu'un ? Et parce que la Comtesse en a dit de vous, vous croyez-vous en droit de conclure qu'elle vous aime ? Mais je reconnois les hommes à ce trait. Le moindre mot qui échappe à une femme leur fait croire qu'elle a des vues sur eux. Tout se rapporte à leur mérite ; leur vanité saisit tout, & fait son profit de tout. A les bien examiner, tous n'aiment que par reconnoissance ; les femmes ne sont pas plus raisonnables qu'eux sur cet article, & par ce moyen la galanterie est un commerce où nous voulons que les autres soient

soient en avance avec nous ; toujours nous nous croyons leurs redevables : & vous savez que l'orgueil est bien plus empressé à s'acquitter qu'à donner. Cependant combien de fois ne se trompe-t-on pas ? Combien de fois n'arrive-t-il pas que tel qui croit agir par reconnoissance , a fait les avances ? Si deux amans vouloient s'expliquer avec sincérité sur le commencement & le progrès de leur passion , quels aveux ne feroient-ils pas ? Elise , à qui Valere disoit une galanterie générale , y a répondu , peut-être sans le vouloir , d'une façon plus affectueuse qu'on ne reçoit ordinairement ces fadeurs. C'en est assez ; Valere part de l'idée qu'il vient de saisir ; de galant qu'il étoit , il devient tendre. Insensiblement le feu fermente des deux côtés ; enfin , il s'allume , il éclate , & voilà une passion en forme. Qui diroit à Elise que c'est elle qui a commencé , qu'elle a fait les avances , rien ne lui paroîtroit plus injuste ; rien cependant ne seroit plus vrai. Je conclus de là qu'à le bien prendre , l'amour est presque toujours moins l'ouvrage de cette

sympathie , qu'on dit invincible , que celui de notre vanité. Voyez la naissance de toutes les liaisons du cœur ; elles commencent par les louanges réciproques que l'on se donne. On a dit que c'étoit la folie qui conduisoit l'amour. Je dirois , moi , que c'est la flatterie , & qu'on ne parvient à l'introduire dans le cœur d'une belle , qu'après avoir payé le tribut à sa vanité. Joignez à tout cela que le besoin que nous avons d'aimer , nous fait illusion. Pareils à ces enthousiastes , qui , par la force de leur imagination , croient voir en effet les objets auxquels leur esprit est fortement attaché , nous nous figurons appercevoir dans les autres les sentimens que nous désirons d'y trouver. Tirez la conséquence. Ne vous seriez-vous point laissé aveugler par une fausse idée ? La Comtesse peut avoir dit du bien de vous dans la seule vue de vous rendre justice , sans porter son intention plus loin ; & je ne fais si vous n'êtes point injuste , lorsque vous la supçonnez de fausseté à votre égard. Après tout , pourquoi ne voudriez-vous pas qu'elle vous dissimulât

son penchant pour vous , si vous lui en avez inspiré ? Les femmes ne sont-elles pas en possession de vous cacher avec soin leurs sentimens , & le mauvais usage que vous faites de la certitude d'être aimés , ne justifie-t-il pas leur conduite ?

P. S. Non , Marquis , la curiosité , de Madame de Sévigné ne m'a point offensé ; je suis au contraire fort aise qu'elle ait voulu voir les lettres que vous recevez de moi. Elle croyoit sans doute que , s'il y étoit question de galanterie , ce ne pouvoit être que pour mon compte : elle a vu le contraire ; qu'elle sache donc que je suis moins frivole qu'elle ne se l'étoit imaginé. Je la crois assez équitable pour prendre désormais de Ninon une autre idée que celle qu'elle a eue jusqu'à présent ; car je n'ignore point qu'elle ne parle pas de moi trop avantageusement. Mais son injustice n'influera point sur mon amitié pour vous. Je suis assez philosophe pour me consoler de ne pas obtenir le suffrage des personnes qui me jugent sans me connoître ; &

quoi qu'il en puisse arriver , je continuerai à vous parler avec ma franchise ordinaire, certaine que Madame de Sévigné , malgré sa grande délicatesse , sera plus souvent au fond de mon avis qu'elle ne le paroîtra.

LETTRE XXIII.

EH bien ! Monsieur , après des peines & des soins infinis , vous croyez enfin avoir attendri ce cœur qui vous paroissoit inflexible ? J'en suis enchantée ; mais je ris de vous voir interpréter , comme vous le faites , les sentimens de la Comtesse ; vous partagez avec tous les hommes une erreur dont il faut vous tirer , quelque flatteuse qu'elle soit pour vous. Vous vous figurez tous que votre mérite seul allume les passions dans le cœur des femmes , & que les qualités du cœur & de l'esprit sont les seules causes de l'amour qu'elles prennent pour vous. Quelle illusion ! Vous ne le croyez , il est vrai , que parce que votre orgueil y trouve son compte. Mais examinez sans prévention , s'il est possible , quel est le motif qui nous détermine ; vous reconnoîtrez bientôt que vous vous trompez , & que nous vous trompons , que , tout bien considéré , vous êtes les dupes de votre vanité & de la nôtre ; que le mérite de la per-

sonne aimée n'est que l'occasion ou l'excuse de l'amour, & non pas sa véritable cause; enfin, que tout ce manège sublime, dont on se pare de part & d'autre, rentre toujours dans le desir de satisfaire le besoin que je vous ai donné d'abord pour premier mobile de cette passion. Je vous dis là une vérité dure & humiliante; elle n'en est pas moins certaine. Nous autres femmes nous entrons dans le monde avec ce besoin d'aimer indéterminé; & si nous prenons l'un plutôt que l'autre, disons-le de bonne foi, nous cédon's moins à la connoissance du mérite, qu'à un instinct machinal, & presque toujours aveugle, ou, ce qui n'est guere plus flatteur pour vous, à des raisons qui ne peuvent qu'humilier l'objet de notre penchant. Je ne veux pour preuve de cela que les passions folles dont nous nous enivrons quelquefois pour des inconnus, ou du moins pour des hommes que nous ne connoissons point assez à fond pour que notre choix ne soit pas toujours imprudent dans son origine; si nous rencontrons bien, c'est un pur hasard. Nous nous attachons presque toujours sans un exa-

men suffisant , ou par des motifs bizarres , dont nous rougirions nous-mêmes si nous y faisons la moindre attention ; aussi je compare quelquefois l'amour à un appétit qu'on se sent pour un mets plutôt que pour un autre , sans en pouvoir rendre la raison.

Voilà les chimères de votre amour propre bien cruellement dissipées ; mais je vous parle vrai. Vous êtes flatté de l'amour d'une femme , parce que vous croyez qu'il suppose le mérite dans l'objet aimé. Vous lui faites trop d'honneur ; disons mieux , vous avez trop bonne opinion de vous. Croyez que ce n'est point pour vous même que nous vous aimons ; il faut être sincère ; en amour nous ne cherchons que notre propre félicité. Le caprice , l'intérêt , la vanité , le tempérament , la fuite du *mésaise* qui nous inquiète , quand notre cœur est sans affaire ; voilà la source de ces grands sentimens que nous voulons diviniser. Ce ne sont point les grandes qualités qui nous touchent. Si elles entrent pour quelque chose dans les raisons qui nous déterminent en votre faveur , croyez-vous que ce soit le cœur qui en reçoive l'impression ?

C'est la vanité ; & la plupart des choses qui nous plaisent en vous , bien appréciées , vous rendent très - souvent ridicules ou méprisable : mais que voulez-vous ? nous avons besoin d'un adorateur qui nous entretienne dans l'idée de notre excellence ; il nous faut un complaisant qui effuie nos caprices ; nous avons besoin d'un homme enfin. Le hasard nous présente l'un plutôt que l'autre : on l'accepte ; mais on ne le choisit pas. Pouvez-vous après cela vous flatter d'être les objets d'affections désintéressées , ou croire que les femmes vous aiment pour vous-mêmes ? Hélas ! Messieurs , vous n'êtes le plus souvent que les instrumens de leurs plaisirs , ou les jouets de leurs caprices.

Il faut cependant leur rendre justice ; ce n'est pas que vous soyez tout cela de leur aveu. Les sentimens que je développe ici ne sont pas bien éclaircis dans leurs têtes : de la meilleure foi du monde elles imaginent n'être déterminées , conduites que par les grandes idées dont leur vanité & la vôtre se nourrissent , & ce seroit peut-être une injustice de les taxer de fausseté à cet égard ; mais , sans

le savoir , elles se trompent , & vous trompent également.

Vous voyez que je vous révele ici les secrets de la bonne déesse ; jugez de mon amitié ; aux dépens de mon propre sexe , je travaille à vous éclairer ; mieux vous connoîtrez les femmes , moins elles vous feront faire de folies.

LETTRE XXIV.

Vous n'êtes pas content, Monsieur, de ce que je parle si cavalièrement de l'état où vous vous trouvez ; il faudroit pour vous plaire regarder votre aventure comme une chose fort sérieuse ; je m'en garderai bien. Ne remarquez-vous pas que ma façon de traiter avec vous est conséquente à mes principes ? Je parle légèrement d'une chose que je crois frivole, ou simplement amusante. Quand il s'agira d'un affaire dont pourra dépendre un bonheur durable, vous me verrez prendre le ton qui conviendra. Je ne vous plaindrai donc point, parce que je suis persuadée qu'il ne tient qu'à vous de n'être pas à plaindre. Avec un tour d'imagination, ce qui vous paroît peine peut devenir plaisir. Pour y réussir, servez-vous de ma recette, vous vous en trouverez bien. A vous parler franchement je ne fais rien de si risible que la façon dont la plupart des amans traitent ensemble. La plus petite minutie fait chez eux une

affaire grave , le moindre nuage produit un orage. Est-il échappé à la belle un coup-d'œil sur un autre berger , vous diriez , à voir les yeux de l'amant en titre s'enflammer de courroux , qu'on lui a fait l'outrage le plus sanglant. L'affaire la plus importante ne se traite pas avec autant de dignité que la guerre qui va s'élever entr'eux. Ils vont se faire des reproches , se quereller du même ton que les autres se feroient des complimens. Se quittent-ils en se boudant , sur le champ billets aigres-doux voler vers l'infidelle , suivantes , laquais de s'intriguer , amis de s'entremettre , conditions proposées , rejetées , modifiées. Vous diriez qu'il s'agit de concilier l'intérêt de deux républiques. J'ai aimé ; (car qui est-ce qui n'en fait pas la folie) ? & lorsque nous étions le plus sérieusement occupés de quelque débat survenu entre nous , dans le moment où chacun discutoit ses droits & ses raisons avec l'air d'importance qui convenoit à des matieres aussi sérieuses , je m'avisais malheureusement quelquefois de faire attention à ce que nous disions , & au ton dont nous le disions. Bientôt je n'étois plus maîtresse

d'une prodigieuse envie de rire qui me prenoit. Il falloit y céder , j'éclatois ; quelle indécence ! Jugez comme on redoubloit alors la gravité ; mais les ris augmentoient avec le sérieux de mon adversaire , & le meilleur parti qu'il eût à prendre , c'étoit d'être aussi fou que moi , & de traiter les choses avec la légèreté qu'elles méritoient. Imitiez-nous , Marquis. Pour justifier ses passions , chacun tâche de leur donner un air d'importance & de dignité. Chaque homme a sa poupée dont il fait son idole , qu'il encense à sa manière ; & s'il faut que vous ayez une folie , du moins qu'elle ne soit pas mélancolique ; elle ennuiroit les autres , & vous le premier.

LETTRE XXV.

RIEN de mieux mérité que la guerre que vous me faites sur la mauvaise opinion que je parois avoir de mon sexe ; je vois bien qu'il faut songer très-sérieusement à me corriger. En disant toujours du mal de mon prochain , je pourrois à la fin vous paroître trop méchante. Et d'ailleurs est-ce la faute des femmes , si elles vous trompent sur les vrais sentimens qui les conduisent ? Rendons-leur plus de justice : toutes seroient sinceres , si par ce moyen elles pouvoient espérer de vous plaire. Je le sens par moi-même ; nous ne demandons pas inieux que de nous livrer tout uniment à notre penchant. Il n'y en a guere parmi nous qui n'ait souhaité mille fois dans sa vie de jouir de la liberté dont vous abusez si souvent. De bonne foi pensez-vous qu'au fond nous ne serions pas aussi satisfaites que vous de pouvoir avec franchise convenir du véritable but où nous tendons en amour ? Mais , comme il n'y a que la diffi-

culté qui puisse piquer votre goût , vous avez cherché à vous donner des entraves. Vous avez vu qu'il falloit que l'un refusât ce que tous les deux desirent également : mais vous êtes-vous chargés du rôle le plus difficile ? Non , sans doute : c'est nous dont on a fait consister la gloire dans notre adresse à nous bien déguiser ; vous nous avez tellement accoutumées à la dissimulation sur ce chapitre , que toutes les autres facultés de notre ame en ont reçu l'empreinte ; enfin , les choses ont été par l'événement portées si loin , que nous croyons être sinceres , lors même que nous dissimulons. Ce que je vous disois la dernière fois en est une preuve. Lorsque les femmes vous assurent que votre mérite & vos qualités personnelles excitent seuls en elles l'amour qu'elles prennent pour vous , je suis très-persuadée qu'elles se croient franches. Je ne doute pas même que , quand elles appercevroient moins de délicatesse dans leur façon de penser , elles ne fissent autant d'efforts pour se dissimuler cette difformité , qu'elles prendroient de soin à cacher des dents qui défigureroient un visage d'ailleurs

parfait : même étant seules , elles craindroient d'ouvrir la bouche ; & à force de dérober aux autres la connoissance de ce défaut , & de se le dissimuler à elles-mêmes , elles parviendroient à l'oublier. Mais à quoi servent tant d'efforts ? Le fond des choses n'en est pas moins tel que je vous l'ai peint.

Après tout , combien n'y perdrait-on pas de part & d'autre , si les femmes & vous , vous vous montriez toujours tels que vous êtes ? On est convenu de jouer la comédie , & faire paroître ses véritables sentimens , ce ne seroit pas être acteur , ce seroit substituer le caractère réel à celui qu'on est convenu de feindre. La nature toute nue est souvent difforme : pourquoi se plaindre de ceux qui cherchent à la corriger & à l'embellir ? Jouissons de l'enchantement , sans chercher à connoître le charme qui nous amuse & qui nous séduit. Anatomiser l'amour , c'est vouloir s'en guérir. Psyché le perdit pour avoir voulu le connoître.

Je reviens à ce que j'ai dit de la sincérité des femmes : n'allez pas croire , au moins , que j'aie meilleure opinion de la vôtre. Si je

vous ai dit que vous aviez tort de vous enorgueillir de leur choix & de leurs sentimens pour vous ; si j'ai dit que les motifs qui les déterminent ne sont rien moins que glorieux pour les hommes , j'ajoute ici qu'elles se trompent également , si elles imaginent que les sentimens dont vous leur faites un si pompeux étalage , soient toujours produits par la force de leurs charmes , ou par l'impression de leur mérite. Combien de fois arrive-t-il que ces hommes qui les attaquent d'un air si respectueux , qui leur étalent des sentimens si délicats , si flatteurs pour leur vanité , qui ne paroissent respirer que par elles , que pour elles , n'avoir d'autre desir que de faire leur bonheur ; combien de fois , dis - je , ces hommes sont-ils déterminés par des raisons toutes contraires ? Etudiez , pénétrez-les , vous ne verrez dans le cœur de celui-ci , au lieu de cet amour si désintéressé , que des desirs ; dans celui-là , ce ne sera que le dessein de partager votre fortune , que la gloire d'avoir une femme de votre rang. Dans un troisieme , vous trouverez des motifs encore plus humilians pour vous ; vous servirez à donner

de la jalousie à une autre femme qu'il aime réellement. Il n'aura paru s'attacher à vous , que pour se faire un mérite auprès d'elle de vous quitter avec éclat. Que vous dirai-je enfin ? Le cœur est une énigme inexplicable ; c'est un composé bizarre de tous les contraires : nous croyons connoître ce qui s'y passe ; nous voyons l'effet , & le plus souvent nous ignorons la cause. Qu'il exprime ses sentimens avec sincérité , cette sincérité même ne doit pas nous rassurer. Peut-être ses mouvemens ont-ils des causes toutes contraires à celles qu'il croit sentir. Aussi les hommes , les femmes ne savent-ils presque jamais au juste ce qui les fait vouloir ou sentir de telle ou telle autre façon. Mais enfin ils ont pris le bon parti : c'est d'expliquer tout à leur avantage , de se dédommager par l'imagination de leur misère réelle , & de s'accoutumer , comme je crois vous l'avoir déjà dit , à diviniser tous leurs sentimens. Comme tout le monde y trouve le compte de sa vanité , personne ne s'est avisé de vouloir réformer cet usage , ni même d'examiner si ce n'étoit

point une erreur. Adieu. Si vous voulez venir ce soir, vous trouverez chez moi des personnes qui, par leur gaieté, vous dédommageront du sérieux de mes propos.

LETTRE XXVI.

Vous allez peut-être , Marquis , me croire encore plus cruelle que la comtesse. Elle cause vos maux , il est vrai ; mais je fais quelque chose de plus , il me prend envie d'en rire. Oh ! j'entre dans vos peines on ne peut davantage , & votre embarras me paroît très-grand. En effet , comment hasarder une déclaration d'amour à une femme qui se fait un plaisir malin d'éloigner toutes les occasions de l'entendre ? Tantôt elle vous paroît touchée ; tantôt c'est la femme du monde la moins attentive à tout ce que vous faites pour lui plaire. On écoute volontiers , & on répond gaiement aux fleurettes & aux propos hardis de certain chevalier , *petit-maître* (*)

(*) Comme dans le cours des Lettres le Chevalier sera peint en effet comme un *petit maître*, les auteurs des premières éditions ont cru pouvoir substituer le mot de *petit maître* , aux expressions anciennes qui sont dans le manuscrit ; nous ne saurions les blâmer en cela. Quoique ce mot ne fût pas en usage du tems de Ninon , le

de profession : à vous , on vous parle sérieusement ou d'un air distrait. Si vous voulez prendre le ton tendre & affectueux , on vous répond une folie , ou bien l'on change de propos. Tout cela vous désespère & vous intimide . . . ; & moi , je vous réponds que tout cela est du véritable amour ; & n'allez pas vous figurer que pour avancer vos succès, il soit nécessaire de faire une déclaration en forme. Une femme se persuade beaucoup mieux qu'elle est aimée par ce qu'elle devine, que par ce qu'on lui dit.

Savez-vous pourquoi l'on refuse de vous entendre , c'est qu'on fait d'avance ce que vous avez à dire : si l'on vous laissoit parler , on seroit obligé de se fâcher ; c'est ce que l'on veut éviter. Ainsi les distractions qu'on affecte , les airs d'inattention dont on se masque , doivent vous faire sentir qu'on vous a deviné , & que l'on n'est rien moins qu'indifférente. Mais votre timidité , caractère qu'il désigne n'en existoit pas moins sous le nom de *marquis* ; & l'on ne s'est servi de l'expression nouvelle que pour s'exprimer de nos jours avec plus de précision.

les conséquences qu'on sent bien devoir suivre une passion telle que la vôtre, & l'intérêt que l'on prend déjà à votre situation, intimident la comtesse elle-même, & c'est vous qui lui donnez des entraves. Un peu plus de hardiesse de votre part vous mettroit à votre aise tous les deux. Souvenez-vous de ce que vous disoit dernièrement M. D. L. R. F. C. « Un honnête homme peut être » amoureux comme un fou ; mais jamais il » ne doit ni ne peut l'être comme un sot ».

Ce n'est pas cependant que je vous conseille d'être téméraire ; cela vous réussiroit mal actuellement. Pour l'être avec succès, il faut en avoir acquis le droit, & ne l'être qu'à propos. Ce moment n'est pas, dans une affaire de cœur, un des points les plus faciles à saisir. Quelle justesse de discernement ne faut-il pas dans ces occasions ! La précipitation & la lenteur sont également dangereuses. Il n'est point de témérité absolue ; mais il en est de relative au degré de vertu dont une femme se pique. « Telle peut » donner plus qui ne donne pas tant, dit

» Montagne ; & ce peu lui coûte plus à donner , qu'à sa compagnie son tout ».

Tenez de moi une autre maxime qui ne vous fera pas moins utile. N'attaquez jamais une femme qu'après avoir examiné à quel point vous lui aurez plu ; si malheureusement vous lui êtes indifférent , attendez-vous aux traitemens les plus durs. Rien ne flatte tant notre vanité , que de trouver l'occasion de faire parade de notre vertu contre ceux que nous n'aimons pas ; & malheur au téméraire que nous destinons à servir d'exemple , & à nous faire une réputation : nous ne connoîtrons aucun ménagement ; c'est une victime que , sans pitié , nous immolerons à notre gloire. Eh ! quelle satisfaction pour nous de remporter une victoire éclatante , sans qu'il en coûte rien à notre cœur ! Vous n'avez pas sans doute ce malheur à redouter ; mais , à tout événement , j'imagine un moyen de tirer avantage de votre timidité même. Il en est d'une sorte qui conviendrait admirablement à l'état où vous vous trouvez aujourd'hui : c'est celle qui découvre

en vous un penchant décidé , en même tems qu'elle décele les efforts que vous faites pour le cacher : deux sentimens également flatteurs pour les femmes ; beaucoup d'amour , & encore plus de respect. Par l'un , vous rendez hommage à leurs charmes , l'autre est un tribut que vous payez à leur fierté. Quelques-unes , & ce sont les plus délicates , aiment à donner à celui qui n'ose demander ; elles se font un plaisir de lui inspirer de la confiance : si dans la suite il la pousse trop loin , elle les offense moins , c'est leur ouvrage. Ainsi quand une femme s'apperçoit qu'elle a donné du goût pour elle à un homme qui a la sorte de timidité dont je viens de parler , elle agit avec lui comme si elle lui disoit : « Votre timidité m'annonce l'estime que vous faites de moi , & l'idée que vous avez de ma vertu ; cependant il faut savoir réduire tout à sa juste valeur. Certaines que les hommes en rabattront toujours assez , nous sur faisons un peu de ce côté là ; & si nous voulons qu'on nous croie invincibles , il faut savoir aussi que nous ne désirons pas moins

» que l'on agisse comme si l'on n'en croyoit
» rien. Le point essentiel est d'allier dans la
» pratique deux choses qui paroissent si con-
» trairees. Vous n'avez pas assez d'expérience
» pour les concilier. Si je vous abandonne
» à vous-même, je le prévois, ou vous
» m'offenserez par des empressements dépla-
» cés, ou vous m'impatienterez par des crain-
» tes ridicules; & comme je connois, moi,
» la juste proportion qu'il faut observer,
» je veux bien me charger de vous faire
» passer par les gradations qu'exige ma déli-
» catez. Une fois parvenu au point de con-
» fiance nécessaire, vous marcherez seul;
» & si, comme je le prévois, vous passez les
» bornes que je ne vous aurai prescrites que
» pour vous laisser la gloire de les franchir,
» alors j'affecterai un courroux que je vous
» aurai accoutumé à ne pas redouter: par-
» là j'aurai satisfait à tout, à mon penchant
» & à ma gloire. A mon penchant, en me
» procurant ce que je paroissois dédaigner;
» à ma gloire, en paroissant m'offenser de
» ce qui combloit mes desirs. Il ne faut pas
» croire

» croire au moins que notre dessein soit de
» n'avoir point de foiblesses. Le chef-d'œu-
» vre de l'art , c'est de nous procurer le plus
» d'excuses qu'il est possible pour nous les
» moins reprocher , de nous fâcher de vos
» témérités , & d'en profiter ».

Voilà le point où vous devez , Marquis ,
tâcher d'amener la Comtesse. Si la timidité
peut être de quelque usage en amour , choi-
sissez celle dont je vous parlois tout à l'heure ,
& gardez - vous sur - tout de vous méprendre
sur le genre de respect que les femmes deman-
dent. C'est un respect de déférence , de mé-
nagement qu'il leur faut , non pas un respect
d'idiotisme ou d'inaction. Le respect dans les
hommes doit être pour nous ce que notre
pudeur est pour eux ; quand elle est plutôt
un assaisonnement qu'un obstacle à leurs
plaisirs , n'augmente-t-elle pas le prix de leur
victoire & celui de nos charmes ? Ne deman-
dez rien , montrez des desirs violens d'obte-
nir , une grande appréhension de les faire
connoître , & vous obtiendrez tout. Peut-être
dans deux jours faudra-t-il vous comporter

tout différemment , & montrer une sécurité parfaite. Le cœur est si plein de contradictions , qu'on est obligé de varier à l'infini la façon de l'attaquer.

LETTRE XXVII.

CE que vous m'écrivez , Marquis , est-il bien possible ? Quoi ! la Comtesse persévère à vous tenir rigueur ! L'air dégagé avec lequel elle reçoit tous vos soins , vous annonce une indifférence qui vous désoleroit , si je ne vous rassurois pas par ma morale ? Ne perdez point courage : je crois avoir deviné le nœud de l'énigme. Je vous connois. Vous êtes gai , folâtre , avantageux même auprès des femmes , tant qu'elles ne vous affectent pas ; mais celles qui vous touchent , vous rendent d'une circonspection qui tient du découragement. Aujourd'hui que vous devez être presque assuré qu'on vous aime , il faut changer de conduite : abandonnez aux Céladons les propos sublimes , les beaux sentimens ; laissez-leur filer le parfait. Je vous le dis de la part des femmes ; il est des instans où elles aiment mieux être un peu brusquées que trop ménagées ; les hommes manquent plus de

cœurs par leur mal-adresse , que la vertu n'en fauve.

Je vous tenois la dernière fois un langage presque opposé ; votre situation l'exigeoit. Mais vous touchez au moment où , après avoir satisfait aux égards dus à la fierté de la Comtesse , vous devez donner quelque chose à l'amour. Un amant s'apperçoit-il qu'il a plu ; sa passion ne doit plus se manifester que par l'empressement ; la confiance doit succéder à l'incertitude. Dès qu'une fois nous avons consenti à nous laisser deviner , plus on nous montre de timidité , plus on intéresse notre orgueil à en inspirer ; plus on a d'égards pour notre résistance , plus nous exigeons de respect. On vous diroit volontiers : « Eh ! par pitié pour nous , ne nous » supposez pas tant de vertu ! Vous allez » nous mettre dans la nécessité de n'en pas » manquer. »

Gardez-vous de traiter notre défaite comme une affaire difficile. Accoutumez par degrés notre imagination à vous voir douter de notre indifférence. Souvent le plus sûr moyen d'être aimé , c'est de paroître perç

suadé qu'on l'est. Une façon de penser dégagée nous met à notre aise. Dès que nous verrons un amant, tout convaincu qu'il est de notre reconnoissance, nous traiter avec les égards qu'exige notre vanité, nous concluons, sans nous en appercevoir, qu'il agira de même, quoique sûr de notre penchant pour lui. De-là, quelle confiance n'inspirera-t-il pas ? Quel progrès ne doit-il pas se flatter de faire ? Mais, s'il nous avertit de nous tenir sur nos gardes, alors ce n'est pas notre cœur que nous défendrons ; ce ne sera plus la vertu qui combattra, mais la fierté, & c'est le plus cruel ennemi que vous ayiez à vaincre dans les femmes. Que vous dirai-je enfin ? Nous ne cherchons qu'à nous dissimuler que nous avons consenti de nous laisser aimer ; mettez une femme en situation de se dire qu'elle n'a cédé qu'à une espece de violence ou de surprise ; persuadez-la que vous ne la mésestimerez point, je vous réponds de son cœur. Traitez la Comtesse comme son caractère l'exige : elle est enjouée & légère ; il faut par la folie la conduire à l'amour. Qu'elle ne s'apperçoive

pas même qu'elle vous distingue des autres hommes; soyez aussi enjoué qu'elle est folle. Etablissez-vous dans son cœur, sans l'avertir que vous en avez le dessein. Elle vous aimera sans le savoir; & quelque jour elle sera toute étonnée d'avoir fait tant de chemin sans seulement s'en être défiée.

LETTRE XXVIII.

JE ne me lasse point de vous admirer, Marquis, quand je vous vois faire la comparaison de votre respect & de votre estime pour la Comtesse, avec les airs libres & presque indécens du Chevalier; & je ne fais pas comment vous en concluez qu'elle devroit vous préférer à lui. Il faut vous expliquer votre propre cœur, & vous montrer avec combien peu de justesse vous raisonnez. Le Chevalier n'est que galant; tout ce qu'il dit est sans conséquence, ou du moins paroît tel. La frivolité seule, l'habitude d'en conter à toutes les jolies femmes qu'il trouve sur son chemin, le font parler. L'amour est pour rien, ou pour peu de chose dans toutes ses liaisons. Comme le papillon il ne s'arrête à chaque fleur que pour un instant: un amusement passager est tout son objet. Tant de frivolité n'est point capable d'alarmer une femme. La Comtesse fait à merveille apprécier ses propos; & pour tout dire, en un

mot , elle le connoît pour un homme dont le cœur est épuisé. Les femmes , qui , à les entendre , tiennent le plus pour la métaphysique , savent admirablement faire la différence d'un amant de cette espece d'avec un homme tel que vous. Aussi serez-vous toujours plus redoutable & plus redouté avec la façon dont vous vous annoncez. Vous me vantez votre estime respectueuse ; mais je vous réponds qu'elle ne l'est en aucune façon ; la Comtesse le sent bien. Rien n'a une fin aussi peu respectueuse qu'une passion telle que la vôtre. Bien différent du Chevalier , vous exigez de la reconnoissance , des préférences , du retour , des sacrifices même : La Comtesse voit toutes ces prétentions d'un coup-d'œil , ou du moins , si dans le nuage qui les enveloppe encore , elle ne les distingue pas bien nettement , la nature lui donne des pressentimens de ce qui pourra lui en coûter , si elle vous accorde la moindre facilité à l'instruire d'une passion qu'elle partage sans doute déjà. Rarement les femmes examinent-elles les raisons qui les déterminent à se rendre ou à résister. Elles ne s'amusent

Lettre XXVIII. 153

point à connoître ni à définir ; mais elles sentent , & le sentiment chez elles est juste ; il leur tient lieu de lumieres & de réflexions : c'est une espece d'instinct qui les avertit au besoin , & les conduit peut-être aussi sûrement que le feroit la raison la mieux éclairée. Votre belle Adélaïde veut sans doute jouir , aussi long-tems qu'elle le pourra , de l'*incognito* ; projet très-conforme à ses véritables intérêts , & qui cependant , j'en suis persuadée , n'est point l'ouvrage de la réflexion. Elle ne voit pas d'ailleurs que la passion , contrainte au dehors , n'en va faire que de plus fortes impressions & de plus grands progrès dans l'intérieur. Voulez-vous me croire ? Laissez - lui jeter de profondes racines , & donnez à ce feu , qu'on s'efforce de cacher , le tems de dévorer le cœur dans lequel on veut le contenir.

Convenez cependant que vous vous êtes trompé de deux façons dans votre compte ; vous avez cru que vous respectiez la Comtesse plus que ne fait le Chevalier ; vous voyez au contraire que les fleurettes de celui-ci sont sans conséquence , tandis que vous

en voulez au cœur de la belle ; je tranche le mot , à sa vertu. D'un autre côté , vous vous êtes figuré que les airs distraits , indifférens , inattentifs , étoient des preuves ou des présages de votre malheur. Détrompez-vous : jamais de preuve plus certaine d'une passion , que les efforts qu'on fait pour la cacher ; dès que la Comtesse vous traite avec douceur , quelques marques que vous lui donniez de votre penchant pour elle , dès qu'elle vous voit sans colere , prêt à lui en faire l'aveu , je vous dis qu'elle a le cœur pris ; elle vous aime , sur ma parole.

LETTRE XXIX.

ENFIN, Marquis, on vous entend sans colere protester que vous aimez, & jurer, par tout ce que les amans ont de plus sacré, que vous aimerez toujours. Croirez-vous une autrefois à mes prophéties ? Cependant on vous traiteroit encore mieux, dit-on, si vous vouliez être raisonnable, & vous borner aux sentimens de la simple amitié. Le nom d'amant que vous prenez, révolte la Comtesse... Eh ! ne disputez point sur les qualités, pourvu qu'au fond la chose soit la même. Mais on vous désole par des doutes injurieux sur votre sincérité, sur votre constance. On refuse de vous croire, parce que tous les hommes sont faux & parjures ; de vous aimer, parce qu'ils sont inconstans. Que vous êtes heureux ! & que la Comtesse connoît mal son propre cœur, si elle croit vous persuader par là de son indifférence ! Voulez-vous que je vous donne la véritable valeur des discours qu'elle vous tient ? Elle est touchée de la passion que

vous lui montrez ; mais les plaintes & les malheurs de ses amies l'ont convaincue que les protestations des hommes sont toujours fausses. Je ne conçois cependant pas son injustice à cet égard ; car moi , qui ne les flatte pas volontiers , je suis très-persuadée qu'ils sont presque toujours sincères dans ces occasions. Ils deviennent amoureux d'une femme , c'est-à-dire , ils se sentent des desirs de la posséder : l'image enchantresse qu'ils se font de cette possession , les séduit : ils se figurent des délices qui ne finiront jamais. Peuvent-ils s'imaginer que le feu qui les dévore puisse un jour s'affoiblir & s'éteindre ? C'est une chose qui leur paroîtroit de toute impossibilité. Aussi nous jurent-ils , de la meilleure foi du monde , qu'ils ne cesseront point de nous aimer : en douter , ce seroit leur faire une injure mortelle : cependant ils promettent plus qu'ils ne peuvent tenir. Leur prévoyance ne les avertit point que leur cœur ne peut pas être toujours rempli du même objet. Ils cessent de l'aimer sans savoir pourquoi : ne sont-ils pas même assez bons pour se faire scrupule de leur

leur

leur refroidissement. Long-tems vous les entendez encore dire qu'ils aiment , tandis qu'il n'en est plus rien : mais après s'être bien tourmentés , ils cèdent au dégoût , & deviennent inconstans d'aussi bonne foi qu'ils l'étoient , en protestant qu'ils ne le deviendroient jamais. Rien n'est si simple. La fermentation qu'un amour naissant avoit excitée dans leurs cœurs , avoit causé le charme qui les séduisoit , l'enchantement est dissipé ; le sang-froid a succédé , que pouvons-nous leur imputer ? Ils comptoient pouvoir tenir leur parole. Eh ! combien de femmes se trouvent trop heureuses de ce qu'en y manquant , les hommes donnent une libre carrière à leur légèreté !

Quoi qu'il en soit , la Comtesse s'en prend à vous de l'inconstance de vos pareils ; elle craint que vous ne ressembliez aux autres amans.... Que les femmes sont mal-adroites , si par de pareilles craintes , par leurs doutes sur la sincérité, sur la constance des hommes , elles imaginent faire croire qu'elles fuient ou qu'elles méprisent l'amour ! Dès qu'elles

craignent qu'on ne les trompe , en leur faisant espérer qu'elles jouiront de ses douceurs ; dès qu'elles craignent de n'en pas jouir longtemps , elles en connoissent déjà tous les charmes ; ce qui les inquiete , c'est la peur d'en être privées trop tôt. Sans cesse combattues par cette crainte & par l'attrait puissant qui porte au plaisir , elles hésitent , elles tremblent de n'en avoir joui qu'assez de tems pour en sentir plus douloureusement la privation. Ainsi , Marquis , toute femme qui vous tient le langage de la Comtesse , vous dit : « J'imagine bien toutes les délices de l'a-
mour ; l'idée que je m'en forme est tout-
à-fait séduisante. Croyez-vous qu'au fond
je desire moins que vous de jouir de ses
charmes ? Mais plus l'image que mon imagination s'en fait est ravissante , plus je
crains que ce ne soit une belle chimere ; je
ne refuse de m'y livrer que dans la crainte
de voir finir trop tôt ma félicité.... N'abuserez-vous point de ma crédulité ? Ne me
punirez-vous pas quelque jour d'avoir eu
trop de confiance en vous ? Ce jour du

» moins est-il bien éloigné ? Ah ! si je pou-
» vois espérer de recueillir long-tems les fruits
» du sacrifice que je vous ferai , je vous l'a-
» voue franchement , nous serions bientôt
» d'accord ».

LETTRE XXX.

LE rival que l'on vous donne me paroît d'autant plus redoutable, que c'est un homme tel que je vous ai conseillé de paroître Je connois le Chevalier ; personne n'est plus capable que lui de conduire une séduction avec art. Je parierois qu'il n'a pas même le cœur effleuré. Il attaque la Comtesse de sang-froid ; vous êtes perdu. Un amant aussi passionné que vous l'avez paru , commet cent bévues ; les meilleures affaires lui périssent entre les mains. A tout instant il donne prise sur lui : tel est même son malheur que sa précipitation & sa timidité lui nuisent tour-à-tour. Il perd mille de ces petites occasions qui font toujours gagner quelque terrain. Un homme , au contraire , qui fait l'amour pour le seul plaisir de le faire , profite des moindres avantages ; rien ne lui échappe ; il voit ses progrès , connoît les endroits foibles , les saisit : tout tend à son but , tout est combiné.

Ses imprudences même sont souvent le fruit de la plus saine réflexion ; elles avancent ses succès : enfin il acquiert une telle supériorité, qu'il dateroit, pour ainsi dire, le jour de son triomphe.

Gardez-vous bien, Marquis, de faire tout le chemin : ne montrez pas assez d'amour pour que la Comtesse se repose de tout sur l'excès de votre passion. Donnez - lui des inquiétudes ; forcez - là de prendre quelque soin de vous conserver, en lui inspirant à propos la crainte de vous perdre. Jamais femme ne vous traitera plus cavalièrement que celle qui vous croira trop amoureux pour lui manquer. Sa vertu, moins que son orgueil, la rend intraitable. Semblable au marchand, auquel vous avez montré trop d'envie de son étoffe, elle vous surfait avec aussi peu de ménagement. Modérez donc une imprudente vivacité. Montrez moins de passion, & vous en excitez davantage. Nous ne sentons le prix d'un bien qu'à l'instant qu'il va nous échapper. Un peu de manège en amour est indispensable pour le bonheur de tous les deux. J'irois peut-être même,

dans le besoin , jusqu'à vous conseiller d'être un peu scélérat. En toute autre occasion , il vaut sans doute mieux être dupe que fripon ; mais en galanterie , les fots seuls sont dupes , & les fripons ont toujours les rieurs de leur côté.

Il faut pourtant convenir que la vérité de ce que je dis ici dépend beaucoup de l'objet dont vous tentez la conquête. Auprès d'une femme qui a de l'expérience , l'application de mes conseils ne manquera pas de vous être utile ; mais peut-être faudroit-il employer des armes toutes différentes contre une novice. On ne risque rien de montrer à celle-ci toute l'impression qu'elle fait. Sa reconnoissance se mesure sur l'effet que ses charmes produisent : votre amour est le thermometre du sien ; elle ne s'apperçoit de sa violence que pour y répondre & vous en favoir gré. La femme du monde , au contraire , ne le voit que pour en tirer vanité , pour vous faire acheter davantage un bien que vous mettez vous-même à si haut prix. Vous voyez qu'il n'est guere de vérités absolues ; presque toutes sont relatives. Aieu.....

J'ai cependant quelque scrupule de vous quitter sans vous avoir dit un seul mot de consolation. Il ne faut pas vous décourager. Quelque redoutable que soit le Chevalier, vous devez vous tranquilliser. Je soupçonne la fine Comtesse de ne l'avoir mis en jeu que pour vous inquiéter : ce n'est pas que j'aie envie de vous cajoler, mais je suis bien-aise de vous dire que vous valez mieux que lui. Vous êtes jeune, vous débutez dans le monde, on vous regarde comme un homme qui n'a point encore aimé : le Chevalier a vécu ; quelle est la femme qui ne sente pas ces différences ? Mais quelle est celle qui, en les sentant, sera d'assez bonne foi pour en convenir ?

LETTRE XXXI.

DE la probité en amour , Marquis ! y pensez-vous ? Ah ! vous êtes un homme noyé. Je me garderai bien de montrer votre lettre , vous seriez déshonoré. Vous ne sauriez , dites-vous , prendre sur vous le manège que je vous ai conseillé !.... Votre candeur , vos grands sentimens vous auroient fait faire fortune jadis. On traitoit alors l'amour comme une affaire d'honneur ; mais aujourd'hui , que la corruption du siècle a tout changé , l'amour n'est plus qu'un jeu de l'humeur & de la vanité. Votre inexpérience laisse encore à vos vertus une roideur qui vous perdrait infailliblement , si vous n'aviez pas assez de raison pour vous plier enfin aux mœurs du tems. On ne peut plus paroître à présent tel qu'on est dans l'intérieur. Tout est mine ; on se paie d'airs , de démonstrations , de signes. Tout joue la comédie , & les hommes ont eu d'excellentes raisons pour en user ainsi. Ils ont reconnu que personne n'y gagneroit , si le

autres nous disoient le bien & le mal qu'ils pensent de nous. On est convenu de substituer à cette sincérité des phrases toutes contraires. Et cette façon d'agir s'est introduite par contagion dans la galanterie. Malgré vos grands principes, vous conviendrez que quand cet usage, qu'on appelle politesse, n'est poussé, ni jusqu'à l'ironie, ni jusqu'à la trahison, c'est une vertu sociale de le suivre; & de tous les commerces, c'est celui de la galanterie où l'on ait le plus besoin de ne pas paroître tel qu'on est. Combien ne trouverez-vous pas d'occasions où un amant gagne autant à dissimuler l'excès de sa passion, que dans d'autres à en feindre plus qu'il n'en a. Je devine la Comtesse; elle est plus adroite que vous. Je suis sûre qu'elle dissimule son penchant pour vous, avec plus de soin que vous en prenez à multiplier les preuves du vôtre pour elle. Je vous le répète, moins vous vous livrerez à présent, mieux on vous traitera. Inquiétez-là à son tour; inspirez-lui la crainte de vous perdre; voyez-là venir; c'est le plus sûr moyen de connoître le véritable rang que vous tenez dans son cœur.

LETTRE XXXII.

Vous , jaloux , Marquis ! . . . que je vous plains ! & que ce seroit vous rendre un grand service de dissiper les inquiétudes que vous causent les assiduités du chevalier ! C'est ce que je ne crois guere possible : vous vous applaudissez de vos sentimens , & , comme vous vous figurez qu'ils prouvent votre amour & votre délicatesse , . . . le moyen d'espérer de vous y faire renoncer ! Si vous vouliez cependant examiner la nature de ces mêmes sentimens , vous trouveriez leur véritable source , bien moins dans l'amour que vous avez pour la comtesse , que dans votre vanité , & vous verriez qu'ils sont en même tems humilians pour vous & injurieux pour elle.

Oui , Marquis , la jalousie telle que vous la ressentez , & que vous me la peignez dans votre lettre , n'est autre chose que la douleur de voir le mérite d'un autre faire impression sur un cœur que vous vous croyez seul digne

de remplir : & convenez que , si vous osiez suivre les mouvemens d'une vanité blessée , vous exigeriez , pour premiere preuve d'amour , un éloignement absolu , une indifférence marquée pour tous les autres : vous voudriez qu'on ne fît attention qu'à vous , qu'on ne trouvât personne qui vous fût comparable , qu'on dédaignât ouvertement les soins des hommes les plus séduisans.

Vous craignez , dites-vous , que quelqu'un ne vous enleve le cœur de la comtesse ; n'est-ce pas-là prouver combien sa possession vous est chere ? . . . Soyez de bonne foi : avouez que vos alarmes seroient bien moins vives , si la perte d'un bien si précieux ne supposoit pas le rival , qui peut vous l'enlever , d'un mérite supérieur au vôtre. Cesser d'être aimé , ce n'est qu'un malheur , un caprice en peut être la cause ; mais être supplanté , voir un autre préféré , quelle humiliation ! & ce qu'il y a de plus singulier , même pour un amant aussi délicat què vous voulez le paroître , c'est que l'on se console de l'un , tandis que l'autre ne se pardonne pas. Vous n'en devinez peut-être pas la vé-

ritable raison : la voici ; l'un ne blesse que l'amour , & l'autre la vanité. Mais cette vanité même est-elle bien entendue ? n'est-ce pas en quelque sorte mériter que l'on vous donne un rival , que de le craindre ? n'est-ce pas avouer que l'on voit quelqu'un digne de nous disputer ou d'obtenir la préférence ? Ayez meilleure opinion de vous , Marquis , ce n'est point par les inquiétudes qu'on affermit la fidélité d'une maîtresse ; elles ne peuvent au contraire servir qu'à l'affoiblir. C'est la familiariser avec des sentimens dont la seule idée doit lui sembler un crime. En paroissant craindre son inconstance , vous l'accoutumez à la regarder comme possible , à se la reprocher moins ; vous l'avertissez de se faire un mérite de sa fidélité. Affectez les dehors d'une sécurité parfaite , vous lui ôtez jusqu'à la pensée qu'elle peut en aimer un autre que vous : ose-t-on manquer à un homme si sûr d'être aimé pour toujours ? auroit-il tant d'assurance , s'il ne méritoit pas en effet d'être préféré à tous les autres ? Voilà la logique des femmes.

Elles n'ignorent pas d'ailleurs que la jalousie
est

est offensante pour l'objet aimé ; que soupçonner sa fidélité , c'est l'accuser de perfidie , se défier de ses mœurs , s'ériger en tyran , se promettre de ses reproches & de la contrainte ce qu'on n'a pu obtenir de l'inclination. Un cœur que l'on conserve à ce prix , peut-il faire le bonheur d'un homme délicat ? Je me trompe : est-il un cœur que l'on conserve à ce prix-là ? N'est-ce pas soi-même l'avilir que d'en avoir une si mauvaise opinion ?

Voilà la jalousie telle qu'elle existe chez presque tous les amans ; je vous demande si l'on doit encore la regarder comme une preuve d'amour. Mais j'en connois une d'une espece bien différente ; je ne saurois vous en donner une idée plus juste qu'en vous envoyant copie d'une lettre que j'ai écrite autrefois au comte de Coligny.

*Lettre de Mademoiselle de Lenclos
au Comte de Coligny.*

« Quelle est votre injustice , mon cher Comte ? Quoi ! tout ce que j'ai pu vous

» dire ne vous a pas rassuré ? Les visites que
» le duc de me rend vous alarment
» toujours ! Je vois que vous me confondez
» avec les femmes qui ne mettent en amour
» ni franchise ni probité. Connoissez mieux
» mon caractère : si vous aviez cessé de me
» plaire , si le duc vous avoit remplacé dans
» mon cœur , je n'y aurois entendu d'autre
» finesse que de vous l'avouer tout ingénue-
» ment , & je me serois bien gardée d'atten-
» dre & de mériter vos reproches. Rendez-
» moi donc plus de justice , & tâchez d'imi-
» ter la délicatesse que je me suis prescrite
» avec vous. Croyez-vous de bonne foi que ,
» de mon côté , je n'aie pas eu mes inquié-
» tudes sur votre compte ? Imaginez-vous ,
» par exemple , que j'aie vu de sang-froid
» vos assiduités chez la présidente ; que j'aie
» entendu sans alarme le récit de vos soupers
» chez Hortense , de vos concerts chez la
» maréchale ? M'est-il échappé la moindre
» plainte dans ces occasions ? Je ne le crois
» pas. La crainte de vous causer le plus léger
» chagrin , de vous contraindre , de trou-
» bler vos plaisirs , m'a toujours retenue.

» C'est votre félicité seule que j'envisage en
» vous aimant ; toute mon attention s'oc-
» cupe à surpasser mes rivales en agrémens ,
» & à vous faire trouver auprès de moi des
» plaisirs supérieurs à tous ceux qu'elles vous
» offrent. Comme les femmes ordinaires
» n'ont pour but , en amour , que leur pro-
» pre bonheur , ou l'intérêt de leur vanité ,
» la jalousie chez elles tient de l'humeur &
» de la tyrannie. Quelle est différente dans
» mon cœur ! mais aussi que le principe dont
» elle part est opposé ! Toutes , à la vérité ,
» n'ont pas un amant tel que le mien , & ce
» n'est sans doute qu'à lui que je dois la
» tranquillité dont je jouis. Mon cher comte
» a le discernement juste & le goût délicat ;
» ces deux qualités m'ont sans cesse rassurée
» contre toutes les entreprises des autres
» femmes. Je ne sais si c'est prudence ou
» vanité : mais je me suis toujours flattée
» qu'il sauroit faire la différence d'une
» amante véritablement attachée , d'avec les
» femmes que la coquetterie seule conduit.
» Aux yeux d'un fat , une agacerie est une
» avance ; une politesse , une distinction ; la

» moindre louange , souvent même ironi-
» que , lui paroît une déclaration ; un goût
» frivole , une passion véritable ; sans délica-
» tesse sur le choix des objets , tout ce qui
» porte l'air de bonne fortune est en droit de
» lui plaire ; mais avec un homme qui vous
» ressemble , tout est réduit à sa juste valeur ;
» l'affectation ne passe point pour le senti-
» ment , la fausseté pour la franchise , l'ap-
»arence pour la réalité. Sa gloire n'est point
» la conquête de tous les cœurs ; peu jaloux
» de donner du goût en général , dès qu'il
» a rencontré la personne qui seule méritoit
» son hommage , c'est à toucher son cœur ,
» à le conserver , à la distinguer qu'il met
» toute son étude. Beaucoup d'autres pour-
»ront encore l'amuser , devenir l'objet de
» ses galanteries ; aucune ne l'intéressera.
» Combien de fois me suis - je dit à moi-
» même : le comte est actuellement chez
» Hortence ou chez la présidente ; peut-être
» même y reste-t-il avec plaisir ; une autre
» que moi est donc l'occasion de son amu-
»sement & de sa joie ; mais il est heureux ,
» & cela me suffit. L'intérêt qu'il y prend ne

» ressemble point aux plaisirs qu'il goûte avec
» moi : la sorte de bonheur que l'amour pro-
» cure a sa place séparée de tout ce qui ne
» se rapporte point à lui. Le comte n'a pas
» avec moi la même gaieté qu'avec les autres
» femmes : ses regards , ses soins , ses moin-
» dres gestes , dès que j'en deviens l'objet ,
» prennent une empreinte toute différente.
» Ainsi , loin de les haïr , je suis enchantée
» qu'elles contribuent à diversifier ses plai-
» sirs ; je leur en fais même bon gré : je les
» chéris , & c'est lui que j'aime en elles.
» D'ailleurs , cher Comte , plus elles seront
» aimables , plus il sera flatteur que vous les
» fréquentiez , sans que votre goût pour
» moi diminue. . . . Mais aurois-je à redou-
» ter de vous devenir un jour indifférente ?
» Alors si quelque chose pouvoit me con-
» soler de la perte de votre cœur , ne devrait-
» ce pas être le mérite & la beauté de ma
» rivale » ?

» Seroit-ce la présidente que vous me pré-
» féreriez ? Elle est enjouée , vive , agréable ;
» mais elle est tout cela par tempérament.
» Sera-ce Hortence ? Ses yeux sont tendres &

» languissans ; elle a des graces , de la dou-
» ceur ; mais c'est de la nature seule qu'elle
» tient tous ces avantages. Enfin , ai-je à re-
» douter la maréchale ? Elle joint , à la vé-
» rité , à la noblesse de la taille , l'art de se
» parer ; elle est piquante & spirituelle ; mais
» c'est l'habitude , l'envie d'être remarquée
» de tous les hommes , d'humilier les fem-
» mes qui lui donnent tout son mérite. Exa-
» minez à présent quelle est chez moi la
» source du peu d'avantages que vous m'a-
» vez trouvés. C'est l'amour seul à qui je les
» dois. C'est lui seul qui leur a donné l'être ,
» & qui leur donne leur valeur ; c'est à lui
» Que je dois cette vivacité , dont vous seul
» sentez le véritable prix ; c'est lui qui met
» dans mes yeux cette impression de ten-
» dresse , si capable d'en inspirer à celui qui
» en est l'objet. Lui seul donne de la no-
» blesse à ma démarche , des agrémens à ma
» parure , de l'éclat à ma beauté , de l'enjoue-
» ment à mon esprit , de l'expression à mon
» silence. Sans lui tout est pour moi , tout est
» chez moi sans vie , sans action. En un
» mot , Comte , c'est à vous à qui je dois

» tout , & rien à la nature , au hasard , ni
» à la vanité. Je voudrois que tous les autres
» hommes m'offrissent leurs hommages ,
» pour vous les sacrifier. Mais puisque vous
» voulez paroître encore douter de mes sen-
» timens, exercez un empire que j'aime à re-
» connoître ; parlez , je ne reçois plus chez
» moi l'objet de vos inquiétudes. Et n'allez
» pas croire au moins que je veuille vous faire
» envisager ceci comme un sacrifice ; quand
» cette résolution me coûteroit le moindre
» effort , de la façon dont je vous aime ,
» comptez que tous les sacrifices que je pour-
» rois vous faire , ne serviroient qu'à resserrer
» encore davantage les liens qui m'attachent
» à vous ».

Voilà , je crois , Marquis , la seule espece
de jalousie qu'il soit beau de ressentir &
d'exciter.

LETTRE XXXIII.

UN silence de dix jours , Monsieur ! mais vous commencez à m'inquiéter tout de bon. . . .

L'application que vous avez faite de mes conseils a donc été heureuse ; je vous en félicite. Mais ce que je n'approuve pas , c'est que le refus qu'on vous fait d'un aveu vous donne de l'humeur. Le *je vous aime* est donc une chose bien précieuse à vos yeux ; depuis quinze jours vous cherchez à pénétrer les sentimens de la Comtesse , & vous avez réussi ; vous connoissez son penchant pour vous , que faut-il davantage ? Quel droit un aveu vous donneroit-il de plus sur son cœur ? En vérité , je vous trouve bien singulier : car enfin , savez-vous que rien n'est plus propre à révolter une femme raisonnable que cette opiniâtreté avec laquelle les hommes ordinaires exigent l'aveu qui vous est refusé. Je ne vous comprends pas : aux yeux d'un amant délicat , ce refus ne doit-il pas être mille

fois plus précieux que ne le seroit une déclaration positive. Voulez-vous connoître vos véritables intérêts ? Loin de persécuter une femme sur ce point , attachez-vous, comme je vous l'ai déjà dit , à lui dissimuler les progrès de son penchant. Faites qu'elle vous aime avant que de le lui faire remarquer , avant que de la mettre dans la nécessité de se l'avouer à elle-même. Eh ! peut-on éprouver une situation plus délicieuse que celle de voir un cœur s'intéresser pour vous sans s'en défier , s'échauffer par degrés , s'attendrir enfin ? Quelle volupté de jouir en secret de tous ses mouvemens , de les diriger , de les augmenter, de les hâter , & de s'applaudir de sa victoire , avant même que la belle ait soupçonné qu'on ait tenté sa défaite. Voilà ce que j'appelle des plaisirs. Croyez-moi , Marquis agissez auprès de la Comtesse , comme si l'aveu lui étoit échappé. A la vérité l'on ne vous aura point dit , *je vous aime* ; mais c'est parce que l'on vous aime qu'on ne vous l'aura point dit. On aura fait au reste tout ce qu'il falloit pour vous le persuader. Combien parmi nous ont accordé des faveurs

avant que de vouloir prononcer ce mot fatal !

Les femmes ne se trouvent pas dans un médiocre embarras. Elles desirèrent pour le moins autant de vous avouer leur penchant , que vous avez envie de nous en instruire ; mais que voulez-vous ? Les hommes , ingénieux à se donner des entraves , ont attaché de la honte à l'aveu qu'elles feroient de leur passion ; & , quelques idées que l'on se soit formées de notre façon de penser , cet aveu nous humilie toujours ; car pour peu que nous ayons d'expérience , nous en sentons toutes les conséquences. Le *je vous aime* , en lui-même n'est pas criminel à la vérité ; mais ses suites nous effraient. Le moyen de se les dissimuler ! Comment s'aveugler sur les engagements qu'il entraîne ?

Au surplus , prenez-y bien garde ; votre persévérance à exiger cet aveu est moins l'ouvrage de l'amour que celui de votre vanité ; je vous défie de nous tromper sur les véritables motifs de vos instances. La nature nous a fait présent d'un instinct admirable ; il nous fait discerner avec justesse tout ce qui naît

Lettre XXXIII. 179

de la passion , d'avec ce qui lui est étranger. Toujours indulgentes sur les effets que produit un amour que nous avons inspiré , nous vous pardonnerons les imprudences , les emportemens ; que fais-je , moi , toutes les folies dont vous êtes capables , vous autres amans ; mais vous nous trouverez toujours intraitables , dès que notre amour-propre rencontrera le vôtre. Et qui le croiroit ? vous nous révoltez par les choses les plus indifférentes à votre bonheur. Votre vanité s'attache à des minuties , & vous empêche de jouir des vrais avantages. Contentez-vous , croyez-moi , de vous enivrer de la certitude que vous êtes aimé d'une femme adorable ; goûtez , sans la tyranniser , le plaisir de le lui cacher à elle-même ; jouissez de sa sécurité. Qu'à force d'importunités vous arrachiez un *je vous aime* , qu'y gagnerez-vous ? votre incertitude finira-t-elle ? saurez-vous si vous ne le devez pas plus à la complaisance qu'à l'amour ? Je dois connoître les femmes. On peut vous tromper par un aveu concerté , que la bouche seule prononce ; jamais vous ne le serez par les témoignages involon-

taires d'une passion que l'on veut contraindre. Pour tout dire , en un mot , les aveux vraiment flatteurs ne sont pas ceux que nous faisons , ce sont ceux qui nous échappent.

LETTRE XXXIV.

Vous voilà au comble de la joie : c'est une chose bien décidée , on vous sacrifie votre rival , & vous triomphez... Que votre vanité est prompte à se flatter ! Je rirois bien si votre prétendue victoire aboutissoit à vous faire donner un jour votre congé ; car si malheureusement ce sacrifice , dont vous vous glorifiez aujourd'hui , n'étoit qu'une feinte ; si la Comtesse vous avoit pris seulement pour réveiller dans le cœur du Chevalier un amour qui commençoit à y languir ; si vous n'étiez que l'occasion de la jalousie de l'un , que l'instrument de l'artifice de l'autre , croiriez-vous que ce fût un miracle ? Tous les hommes pensent comme vous ; ils se figurent que le sacrifice qu'on leur fait d'un rival suppose leur supériorité sur lui. Eh ! combien de fois arrive-t-il que ce sacrifice n'est qu'une ruse ! souvent même celui qui en est la victime s'en applaudit aussi sincèrement que le vainqueur. Si par hasard il est sincère ce sacrifice , de

deux choses l'une , ou la belle avoit aimé ce rival , ou elle ne l'avoit pas aimé. Au premier cas , dès qu'elle le quitte , c'est une preuve qu'elle ne l'aimoit plus ; alors quelle gloire tirer d'une pareille préférence ? Si elle ne l'avoit pas aimé , que conclure à votre avantage de cette prétendue victoire ? Dans les deux cas , vous la remportez sur un homme qui lui étoit indifférent , & qui peut-être même en étoit haï.

Il est encore une autre occasion où vous pouvez être préféré , sans que la préférence soit plus glorieuse ; c'est lorsque la vanité de l'objet de vos vœux est plus forte que son penchant pour vous. Je le dis à notre honte ; rarement un amant , qui n'a que son amour pour tout mérite , tient-il long-tems contre un homme que l'on désigne par son rang , qui a des gens , des terres , de la naissance. La médiocrité de la fortune d'un amant peut-elle faire rougir une femme ? Hésite-t-elle à avouer son vainqueur , à se faire un mérite de le sacrifier ; je le prédis , elle ne sera embarrassée que du choix dans les bonnes raisons qu'elle aura de le quitter. A Dieu ne plaise

cependant que je pense que ce soit à de pareils motifs que vous deviez le succès dont vous me faites part ! Je crois la Comtesse trop sincèrement éprise pour que la préférence que vous obtenez ne soit pas l'effet de son goût & de votre mérite ; mais j'ai voulu vous faire voir combien de fois on rougiroit de son triomphe , si l'on en connoissoit la véritable cause.

LETTRE XXXV.

CE n'est donc plus le Chevalier qui fait l'objet de vos inquiétudes : la Comtesse reçoit chez elle beaucoup plus d'hommes que de femmes , & cette conduite vous alarme.... Croyez-moi , loin de vous en plaindre , fortifiez - la dans cette habitude. J'ai vu des femmes mêmes conseiller à leurs amies de faire leur compagnie d'hommes choisis , & de voir le moins de femmes qu'il leur seroit possible ; persuadée que les flatteries des premiers seront toujours moins dangereuses pour une jeune personne que l'exemple & les conseils de celles-ci.

Il est peu de femmes qui ne se soient compromises , les unes par des imprudences , les autres par des fautes réelles : l'un & l'autre est égal pour le public ; il les range dans la même classe , & ne prend pas meilleure opinion de celles qui les fréquentent. Le repos de la Comtesse & le vôtre ne seroient pas moins exposés que sa réputation. Les tracas-

series qui regnent dans ces sociétés, l'envie que toutes les femmes se portent les unes aux autres, vous exposeroient à des désagréments sans fin. Auroit-elle quelques avantages sur elles, comme elles en feroient continuellement frappées, & de plus près, leur jalousie redoubleroit; ses meilleures qualités deviendroient l'objet des railleries les plus piquantes; son penchant pour vous, sa fidélité, ses attentions ne recevraient que des éloges ironiques, bien plus capables de l'en faire rougir que toutes les fleurettes des hommes les plus aimables. Au contraire, le desir de mériter l'estime de ces derniers, la crainte d'être pénétrée par ceux qui pourroient avoir des vues, la fermeté d'ame qu'on acquiert dans leur commerce, soutiennent la fidélité d'une femme, l'affermissent dans ses principes, & font souvent d'une maîtresse aimable l'amie la plus solide.

J'irai plus loin, aux risques de vous scandaliser; je suis très-persuadée que la société des femmes, même les plus raisonnables, peut devenir très-dangereuse pour une jeune personne. La vertu ne détruit point chez nous

ce fond d'envie qui fait en morale le caractère distinctif de notre sexe : on peut être très-sage , & cependant rester toujours envieuse , conséquemment méchante. La jeune personne , à la vérité , n'a pas à craindre , avec ces *honestas* , des conseils contraires à la vertu ; mais elle court un autre danger qu'elle ne doit pas moins redouter. Presque toutes celles qui prennent dans le monde l'état de *raisonnables* , sont , ou sur le retour , ou disgraciées du côté de la figure , ou partagées d'un caractère dur & incompatible avec tout ce qui compose la personne aimable. Ces trois especes ont à peu près les mêmes intérêts , & toujours les mêmes intentions : c'est de décrier les femmes célébrées , & qui leur enlèvent tous les hommages. Elles commencent par affecter un grand mépris pour les agréments de la figure & les graces de la jeunesse ; elles continuent par faire valoir la supériorité des qualités solides dont elles se piquent. Mais , voyant que les hommes sont assez peu délicats pour donner la préférence à la beauté , aux talens agréables , à l'enjouement , elles finissent par diminuer , autant qu'il leur

est possible, tous ces avantages dans les jeunes personnes. Ce sont les *Celeno* de la fable; elles gâtent tout ce qu'elles touchent. Je joins ici le double d'une lettre qui répond à merveille à ma pensée. Il est inutile de vous dire comment elle m'est parvenue : j'ai toujours eu soin de recueillir tout ce qui tend à développer les replis du cœur.

« Plus j'y pense, ma chere amie, plus je
» me persuade que nous nous trompons dans
» le chemin que nous avons pris pour arri-
» ver à notre but. Des ironies fréquentes,
» des épigrammes continuelles, une haine
» déclarée, ne me paroissent point des armes
» propres à détruire les avantages que notre
» ennemie commune trouve dans sa jeunesse
» & dans quelques minces attraits. La con-
» duite que nous tenons décele trop nos
» intentions : elle peut nous rendre odieuses ;
» & si nous lui déclarons une guerre ouverte,
» peut-être aurons-nous la douleur de voir
» la compassion s'unir aux autres sentimens
» qu'elle a déjà excités. Suivons désormais
» une route toute opposée, recherchons son
» commerce, devenons ses amies ; effor-

» çons-nous de gagner sa confiance ; usons
» du crédit que l'âge doit naturellement
» nous donner sur une jeune personne. Enfin,
» tâchons de parvenir à la gouverner & à
» devenir ses confidentes. Avec de l'adresse
» & de la patience , je répondrois que nous
» l'amènerons un jour à ne plus voir , pen-
» ser , sentir que par nous. Notre triomphe
» est assuré , si nous pouvons lui donner de
» l'indifférence pour ces vains agrémens ,
» dont nous lui ferons sentir toute la frivo-
» lité : substituons aux graces dont la nature
» l'a comblée , le goût des grandes qualités ,
» la circonspection à la vivacité, le sophisme
» au sentiment , la défiance à l'épan-
» chement , le ton raisonneur à la fine
» plaisanterie. En un mot, rendons - la si
» solide , si estimable , que nous rompions
» cet enchantement qui attire & qui fixe
» tous les hommes auprès d'elle. Nous ris-
» quons , il est vrai , de faire une femme
» essentielle de celle qui ne devoit être qu'a-
» musante & jolie ; mais aurons-nous quel-
» que chose à désirer ? Nous l'aurons accou-
» tumée à outrer ses meilleures qualités ,

» toutes ses vertus seront déplacées ; & si je
» ne me trompe , nous la verrons dans peu
» plus ridicule , & aussi peu fêtée que si elle
» étoit laide & vieille. Voilà , ma chere
» amie , le parti qui m'a paru le plus pru-
» dent. Montrer de la jalousie , c'est avouer
» la supériorité de sa rivale ; la détruire ,
» en paroissant vouloir la perfectionner ,
» c'est le chef-d'œuvre de l'art & le comble
» de la satisfaction. »

Que dites-vous , Marquis , de ces princi-
pes ? Si je vous nommois la personne dont
ils partent , vous ne me croiriez pas , tant
sa réputation est bien établie dans le sens
contraire. C'est une femme qui passe pour
être sans passions , sans prétentions ; c'est ,
dit-on , la candeur , la franchise même ,
rien de plus pur que ses principes , rien de
plus indifférent que son cœur , rien de
plus sincere en amitié. Après cela , croyez
aux vertus !

LETTRE XXXVI.

ME le pardonneriez-vous, Marquis ? J'ai ri de ce qui vous afflige. Vous prenez les choses bien à cœur ! Quelques imprudences vous ont, dites-vous, attiré la colère de la Comtesse, & votre inquiétude est extrême. Vous lui avez baisé la main avec un transport dont tout le monde s'est aperçu. Elle vous a fait publiquement des reproches sur votre indiscretion ; & des préférences marquées pour elle, toujours offensantes pour les autres femmes, vous ont exposé aux railleries piquantes de la Marquise sa belle-sœur. Voilà, sans contredit, de terribles événemens. . . . Quoi ! vous êtes assez simple pour vous croire perdu sans ressource sur les dehors d'un courroux apparent ? Vous n'avez pas même soupçonné qu'intérieurement vous étiez justifié ? C'est donc à moi à vous en convaincre, & pour cela je me vois forcée de vous révéler d'étranges mystères sur notre compte. Mais, après tout, je n'en-

tends point, en vous écrivant, faire toujours l'apologie de mon sexe. C'est de la franchise que je vous dois : je vous en ai promis ; je m'acquitte.

Une femme est continuellement agitée par deux passions inconciliables ; le desir de plaire & la crainte du déshonneur. Jugez de notre embarras. D'un côté, nous brûlons d'avoir des spectateurs de l'effet de nos charmes : sans cesse occupées du soin de nous donner de la célébrité, ravies de trouver l'occasion d'humilier les autres femmes, nous voudrions les rendre témoins de toutes les préférences que nous obtenons, & de tous les hommages que l'on nous rend. Savez-vous, dans ce cas la mesure de notre satisfaction ? C'est la désolation de nos rivales : les indiscretions, qui décelent les sentimens que nous inspirons, nous enchantent à proportion de leur désespoir ; & de pareilles imprudences nous persuadent beaucoup mieux qu'on nous aime, qu'une circonspection incapable de donner à nos charmes de la réputation.

Mais que d'amertume empoisonne des

plaisirs si doux ! A côté de tant d'avantages , marche la malignité des concurrentes , & quelquefois vos mépris. Fatalité qui nous désole ! On ne connoît point , dans le monde , de différence entre les femmes qui vous permettent de les aimer , & celles qui vous en récompensent. Seule , & de sang-froid , une femme raisonnable préférera toujours la bonne réputation à la célébrité. Mettez - la vis-à-vis de rivales qui puissent lui disputer le prix de la beauté , dût - elle perdre cette réputation dont elle paroïssoit si jalouse , dussiez - vous le compromettre mille fois , rien pour elle n'est égal au plaisir de se voir préférée. Bientôt elle vous en récompensera par les préférences ; elle croira d'abord ne les accorder qu'à la reconnoissance ; mais elles seront en effet les preuves de son attachement : on craint de paroître ingrate , & l'on devient tendre.

Croirez-vous encore , après cela , que ce soient vos indiscretions qui nous fâchent ? Si nous en paroissions blessées , il faut bien que nous payions le tribut à la représentation ; vous seriez le premier à blâmer une
indulgence

indulgence excessive ; mais gardez-vous de vous y méprendre. Ne nous pas fâcher dans ces occasions , ce seroit véritablement nous offenser. Nous vous recommandons la discrétion & la prudence ; n'est-ce pas notre rôle ? est-il besoin de vous dire quel est le vôtre ? L'on m'a souvent dit que prendre les loix à la lettre , ce n'étoit pas les entendre. Soyez sûr que vous remplirez nos intentions, dès que vous saurez les interpréter.

LETTRE XXXVII.

ENFIN mes prédictions s'accomplissent : la Comtesse ne se bat plus qu'en retraite ; vous croyez qu'elle n'a d'autre but à présent que de vous éprouver ? Vous avez beau la compromettre par des préférences marquées, par l'imprudence des témoignages de votre passion ; elle ne trouve plus de force pour vous en gronder ; la moindre excuse fait expirer les reproches dans sa bouche, & sa colere est si aimable, que vous faites tout pour la mériter. Que je partage avec vous de bon cœur la joie que vous donne un pareil succès ! Mais si vous l'estimez, faites que ces procédés, tout flatteurs qu'ils sont pour vous, ne durent pas long-tems. Que les femmes qui veulent prendre soin de leur réputation, entendent mal leurs véritables intérêts ! Pourquoi multiplier ainsi, par une incrédulité affectée, les occasions de faire médire d'elles ? Ne sentiront-elles jamais que ce n'est pas toujours le tems où elles sont

tendres, qui donne atteinte à leur réputation ? Les doutes qu'elles affectent sur la sincérité du penchant qu'elles ont inspiré , leur font plus de tort dans le monde , que leur défaite même : en restant incrédules , mille imprudences les compromettent ; elles dépenfent leur réputation en détail. Un amant ne ménage rien dès qu'il trouve l'occasion de donner des preuves de sa sincérité. Les empressements les plus indiscrets & les préférences les plus marquées lui paroissent les meilleurs moyens d'y réussir ; mais peut-il les employer fans que tout le monde s'en apperçoive , fans que toutes les autres femmes en soient offensées , & qu'elles s'en vengent par les traits les plus piquans ? Dès que les préliminaires sont réglés , c'est-à-dire , si-tôt que nous commençons à nous croire sincèrement aimées , rien ne paroît au dehors , rien ne transpire ; si l'on s'apperçoit de nos liaisons , si l'on y entend finesse , ce n'est que par le souvenir de ce qui s'est passé dans un tems perdu pour l'amour ; admirez la bizarrerie de tout ceci : ce sont précisément les efforts que l'on a faits pour conserver sa vertu , qui

nuisent à la réputation. Pourquoi l'exposer à tous ces inconvéniens ? Ne faudra-t-il pas également se rendre à la fin ?

Mes remarques , je le sens bien , n'auroient pas été proposables dans ces tems où la maladresse des hommes rendoit bien des femmes intraitables ; mais aujourd'hui que l'audace des assaillans nous laisse si peu de ressource , aujourd'hui qu'il est bien avéré que depuis l'invention de la poudre , il n'y a plus de places imprenables , pourquoi s'exposer aux longueurs d'un siège en forme , lorsqu'il est certain qu'après bien des travaux & des désastres il faudra capituler ? Que votre aimable Comtesse y fasse attention , elle verra à quel danger l'expose une plus longue défiance de vos sentimens : il faut la forcer à vous croire par le soin qu'elle doit avoir de sa réputation , & peut-être encore mieux en lui fournissant une raison de plus de vous accorder une confiance qu'elle a sans doute bien de la peine à vous refuser.

LETTRE XXXVIII.

QUOI ! Marquis , ma dernière lettre vous a scandalisé ? Vous voulez à toute force qu'il ne soit pas impossible de trouver dans notre siècle des femmes vertueuses ! Eh mais ! vous ai je jamais dit le contraire ? En comparant les femmes à des places assiégées , ai-je avancé qu'il n'existoit point de villes qui n'eussent été prises ? Comment l'aurois-je pu dire ? Il y en a qui n'ont jamais été attaquées. Vous voyez donc que je suis de votre avis. Je m'explique cependant , afin que vous ne me chicaniez plus : voici ma profession de foi sur cet article. Je crois fermement aux femmes sages , dans le cas où elles n'auront jamais été attaquées , ou dans la supposition où elles l'auront été mal : je crois encore aux femmes sages , quoiqu'attaquées , & bien attaquées , lorsqu'elles n'auront eu ni tempérament , ni passion violente , ni liberté , ni mari haïssable. Il me prend envie de vous faire part , à cette occasion , d'une conver-

sation assez vive que j'eus sur cette matiere , étant encore fort jeune , avec une prude , qu'une aventure d'éclat venoit de démasquer. J'étois sans expérience alors , & je jugeois encore les autres avec cette sévérité que l'on conserve jusqu'à ce que quelques fautes personnelles nous aient donné plus d'indulgence pour le prochain. Je m'étois avisée de fronder sans ménagement la conduite de cette femme ; elle le fut ; nous nous voyions quelquefois chez une de mes parentes. Un jour elle me prit en particulier , & voici la petite harangue qu'il me fallut essuyer ; elle me fit assez d'impression pour s'être gravée dans ma mémoire.

« Ce n'est point pour vous reprocher les
» discours que vous avez tenus sur mon
» compte , que je veux vous entretenir sans
» témoins , me dit-elle ; c'est pour vous
» donner des avis dont vous sentirez un jour
» toute la solidité. Vous avez blâmé ma
» conduite avec une sévérité , vous me re-
» gardez actuellement avec un dédain qui
» m'annonce combien vous vous enorgueil-
» lissez de n'avoir point encore donné de

» prise sur vous. Vous croyez avoir de la
» vertu, & que cette vertu ne vous aban-
» donnera jamais. Ce sont là, ma chere
» enfant, de pures illusions de votre amour-
» propre. Je me crois obligée d'éclairer votre
» inexpérience, & de vous faire appercevoir
» que, loin d'être sûre de cette vertu qui
» vous rend si sévère, vous ne pouvez pas
» même encore vous assurer si vous en avez.
» Ce début vous étonne; prêtez-moi votre
» attention, vous conviendrez bientôt de la
» vérité de ce que je vous dis ».

» Personne, jusqu'à présent, ne vous a
» parlé d'amour; un miroir seul vous a dit
» que vous étiez jolie. Votre cœur, je le
» vois, à l'air d'indifférence répandu sur
» votre personne, ne s'est point développé,
» ou, pour mieux dire, le cri de la nature
» ne s'est pas encore fait entendre. Tant que
» vous resterez dans cette situation, tant
» qu'on vous gardera à vue, comme l'on
» fait, je répons de vous. Mais quand le
» cœur aura parlé, quand ces yeux enchan-
» teurs par eux-mêmes auront reçu du sen-
» timent la vie & l'expression, dès qu'ils

» parleront le langage de l'amour , qu'une
» inquiétude intérieure vous agitera , & que
» des desirs à demi étouffés par les scrupules
» d'une bonne éducation , vous auront fait
» rougir plus d'une fois en secret , alors votre
» sensibilité , les combats que vous rendrez
» pour la vaincre , diminueront votre sévé-
» rité pour les autres ; leurs fautes vous pa-
» roîtront plus excusables. Le sentiment de
» votre foiblesse ne vous permettra plus de
» regarder votre vertu comme infaillible.
» Votre étonnement ira plus loin : le peu de
» secours que vous tirerez de cette vertu con-
» tre un penchant trop impétueux , vous fera
» douter si vous en avez jamais eu. Peut-on
» assurer qu'un homme est brave tant qu'il
» ne s'est pas battu ? Il en est de même de
» nous. Les attaques que l'on nous livre ,
» donnent seules l'être à notre vertu , comme
» le danger le donne à la valeur. Tant qu'on
» n'a point vu l'ennemi , on ignore jusqu'à
» quel point il est redoutable , & quel sera
» le degré de résistance que nous pourrons lui
» opposer. Ainsi , pour qu'une femme puisse
» se flatter d'être essentiellement vertueuse

» & sage par ses propres forces , il faut
» qu'aucun danger , quelque grand qu'il soit,
» aucun motif , quelque pressant qu'il puisse
» être , aucun prétexte ne soit capable de la
» faire succomber. Il faut que l'occasion la
» plus favorable , l'amour le plus tendre , la
» certitude du secret , l'estime , la confiance
» la plus parfaite en celui qui les attaque ; il
» faut que tous ces avantages réunis ne puis-
» sent rien sur son courage. En sorte que pour
» savoir s'il est une femme vertueuse dans la
» vraie signification du mot , on doit en
» supposer une qui échappe à tant de dan-
» gers rassemblés ; car ce seroit pour elle n'a-
» voir rien fait que d'avoir résisté , ou à l'a-
» mour sans avoir de tempérament , ou à
» l'occasion sans avoir d'amour , ou au tem-
» pérament faute d'occasion. Sa vertu seroit
» toujours incertaine tant qu'elle n'auroit
» pas été attaquée en même tems avec toutes
» les armes qui pouvoient la vaincre. On
» pourroit toujours dire que , si elle eût été
» d'une autre constitution , elle n'auroit pas
» résisté à l'amour , ou que s'il s'étoit pré-

» senté une occasion favorable , sa vertu n'au-
» roit été qu'une sottise ».

A ce compte , lui dis-je , il n'y auroit pas une seule femme vertueuse ; car je ne crois pas qu'on puisse en trouver une qui ait jamais eu tant d'ennemis à combattre à la fois. « Cela peut être , me répliqua-t-elle ;
» mais en savez-vous la raison ? C'est qu'il
» n'en faut pas tant pour nous vaincre ; un
» seul de ces ennemis suffit ».

J'insistai. Vous prétendez donc que notre vertu ne dépend pas de nous , puisque vous la faites dépendre de l'occasion , & d'autres causes étrangères à notre volonté ? « Sans
», doute ; je vous le demande : êtes-vous la
», maîtresse de vous donner une constitution
», vive ou tranquille ? Etes-vous libre de vous
», défendre d'une passion violente ? Dépend-
», il de vous d'arranger toutes les circonstan-
», ces de votre vie de façon à ne jamais vous
», trouver seule avec un amant que vous ado-
», riez , qui connoisse ses avantages , & qui
», en profite ? Dépend-il de vous d'empêcher
», que les empressements, je les suppose même

» innocens d'abord , ne produisent sur vos
» sens l'effet qu'ils doivent nécessairement y
» faire ? Non , assurément : soutenir le con-
» traire , ce seroit dire que le fer est le
» maître de ne pas céder à l'aimant. Et vous
» prétendez que votre vertu est votre ou-
» vrage ? Que vous pouvez vous attribuer
» la gloire d'un avantage qui peut à tout
» instant vous être enlevé ? La vertu des
» femmes , comme tous les autres biens
» dont nous jouissons , est un don du ciel ,
» c'est une faveur qu'il pouvoit nous refuser.
» Sentez donc combien vous êtes déraison-
» nable en vous en glorifiant ; connoissez
» toute votre injustice , lorsque vous maltrai-
» tez si cruellement celles qui ont eu le mal-
» heur d'apporter , en naissant , un penchant
» indomptable à l'amour , qu'une passion
» violente a surprises , ou qui se sont trou-
» vées dans ces malheureux instans d'où
» vous ne seriez pas sortie avec plus de
» gloire ».

» Voulez-vous que je vous donne une
» autre preuve de la justesse de mes idées ?
» Je la puiserai dans votre propre conduite.

„ N'êtes-vous pas dans la persuasion la plus
„ intime que toute femme qui veut rester
„ vertueuse , ne doit jamais donner prise sur
„ elle ; qu'elle doit s'observer exactement sur
„ les moindres bagatelles , parce que vous
„ savez qu'elles conduisent à se permettre
„ des choses plus importantes ? Il est bien
„ plus sûr pour vous d'ôter aux hommes
„ l'envie de vous attaquer , en affectant un
„ dehors sévère , que de vous défendre de
„ leurs attaques. La preuve de ce que je dis ,
„ c'est qu'on donne aux filles , dans l'édu-
„ cation , le plus de frein pour les retenir
„ qu'il est possible d'en imaginer. On fait
„ plus : une mere prudente ne se repose , ni
„ sur les principes de sa fille , ni sur la
„ crainte du déshonneur , ni sur la mauvaise
„ opinion qu'elle lui donne des hommes ;
„ elle la garde à vue ; elle la met dans l'im-
„ possibilité de succomber à la tentation.
„ Quelle est la raison de tant de précautions ?
„ Cette mere craint la fragilité de son élève ,
„ si elle l'expose un instant au danger ; &
„ malgré tous les obstacles dont elle l'en-
„ vironne , combien de fois n'arrive-t-il pas
„ que

„ que l'amour les surmonte tous ? Une fille
„ bien élevée , disons mieux , bien gardée ,
„ s'enorgueillit de sa vertu , parce qu'elle
„ imagine ne la devoir qu'à elle - même ;
„ mais presque toujours c'est un esclave ri-
„ goureusement enchaîné , qui veut qu'on
„ lui sache gré de ce qu'il ne prend pas la
„ fuite ».

„ Dans quelle classe trouverez - vous les
„ filles perdues ? Dans celle où elles ne sont
„ pas assez riches ou assez heureuses pour
„ être environnées sans cesse de tous les ob-
„ stacles qui vous ont sauvée ; dans celle où
„ les hommes les ont attaquées plus hardi-
„ ment , plus facilement , plus fréquem-
„ ment , par conséquent avec toutes sortes
„ d'avantages ; dans celle où les impressions
„ de l'éducation , l'exemple , la fierté , le
„ desir d'un établissement heureux ne les sou-
„ tenoient pas. Deux portes plus bas , vous
„ naîssiez cette femme que vous regardez
„ avec tant de dédain : peut être dans deux
„ jours tous les secours étrangers qui soutien-
„ nent cette vertu dont vous vous enorgueil-
„ lissez , ne seront que des barrières impuif-

» fantes , & vous deviendrez plus méprisable
» qu'elle , puisque vous aurez eu plus de
» moyens de vous garantir de ce malheur ».

» Je ne vous enleve cependant pas le mé-
» rite de votre vertu , pour vous empêcher
» d'y rester attachée ; en vous convaincant
» de votre fragilité , je ne veux obtenir de
» vous qu'un peu d'indulgence pour celles
» qu'un penchant trop impétueux , ou que le
» malheur des circonstances a précipitées dans
» un état si humiliant à leurs propres yeux.
» Mon seul but est de vous faire sentir que
» vous devez moins vous glorifier de possé-
» der un avantage que vous ne vous devez
» pas à vous-même , & dont peut-être de-
» main vous serez privée ».

Elle alloit continuer , quelqu'un nous in-
terrompit. Bientôt ma propre expérience me
fit connoître que je ne devois pas avoir si
bonne opinion de bien des vertus qui m'en
avoient imposé auparavant , à commencer
par la mienne.

LETTRE XXXIX.

JE l'ai senti comme vous , Marquis ! Quoique les idées que je vous communiquai hier paroissent vraies dans la spéculation , il seroit cependant dangereux que toutes les femmes s'en laissassent persuader. Ce n'est point par le sentiment de leur fragilité qu'elles resteront sages , mais par l'intime conviction qu'elles sont libres & maîtresses de céder ou de résister : est-ce en persuadant au soldat qu'il sera vaincu , qu'on l'excite à se battre avec courage ? Mais n'avez-vous pas fait attention que celle qui parloit dans ma lettre avoit un intérêt personnel à faire recevoir son système ? Il est vrai qu'à examiner ses raisonnemens avec des yeux philosophiques , ils paroîtront au moins spécieux : mais il seroit à craindre qu'en nous permettant ainsi de raisonner sur ce que c'est que la vertu , nous ne parvinssions à mettre en problème des regles que nous devons recevoir & pra-

tiquer comme une loi dont l'examen est un crime. Persuader aux femmes que ce n'est point à elles-mêmes qu'elles doivent leur vertu , ne feroit-ce pas leur ôter le plus puissant motif qui les porte à la conserver , je veux dire la persuasion que c'est leur propre ouvrage qu'elles défendent ? Le découragement seroit la conséquence d'une pareille morale ; aussi ne peut-elle guere servir , dans l'usage , qu'à diminuer aux yeux d'une femme coupable les écarts qu'elle s'est permis. Mais venons à des choses plus intéressantes pour vous.

Enfin , après bien des incertitudes , des révolutions éprouvées , vous êtes sûr que l'on vous aime. Vous avez excité un de ces momens d'attendrissement , où la Comtesse n'a pu retenir son secret. On a prononcé le mot que vous brûliez si fort d'entendre. On a fait plus , on a laissé échaper mille témoignages involontaires de la passion que vous avez inspirée. Loin de diminuer votre amour , la certitude d'être aimé vient de l'accroître ; vous êtes le plus heureux des

hommes... Si vous saviez avec combien de plaisir je partage votre bonheur, il augmenteroit encore.

Cependant voulez-vous que je vous le dise? la façon dont cette affaire tourne, commence à m'alarmer. Nous étions convenus, qu'il vous en souviene, de traiter l'amour un peu cavalièrement. Vous ne deviez avoir tout au plus qu'un goût léger & passager, & non pas une passion en règle, & je vois que tous les jours les choses deviennent plus sérieuses. Vous vous conduisez avec une dignité qui commence à m'inquiéter. La connoissance du vrai mérite, les qualités solides, le bon caractère entrent dans les motifs de votre liaison, & se réunissent aux charmes de la personne pour vous rendre éperduement amoureux. Je n'aime pas que tant d'estime se mêle dans une affaire de pure galanterie. Elle ne laisse pas assez d'aisance; elle occupe au lieu d'amuser. Je craindrois même, à la fin, que votre commerce ne prît une tournure grave & compassée. Mais vous n'aurez peut-être que trop tôt de nouvelles prétentions

& la Comtesse , par de nouveaux combats ,
ranimera sans doute votre liaison. Une paix
trop constante y répandroit un ennui mortel.
L'uniformité tue l'amour : dès que l'esprit
d'ordre s'empare d'une affaire de cœur , la
passion disparoît , la langueur succede , l'en-
nui perce , & le dégoût termine tout.

L E T T R E X L.

MADAME de Sévigné ne se trouve donc pas de mon avis sur les causes que je donne à l'amour. Elle prétend que nombre de femmes ne le connoissent que du beau côté, & que les sens ne sont jamais entrés pour rien dans leurs liaisons de cœur. A l'entendre, quand même ce qu'elle appelle mon *système*, seroit fondé, il paroîtroit toujours déplacé dans la bouche d'une femme, & pourroit, dans la morale, tirer à conséquence.

Assurément, voilà, Marquis, des reproches bien graves; mais sont-ils fondés? c'est ce que je ne crois pas. Je vois avec peine que Madame de Sévigné n'a pas lu mes lettres dans l'esprit qu'elles ont été écrites. Moi, des *systèmes*! en vérité elle me fait beaucoup trop d'honneur: je n'ai jamais été assez appliquée pour en composer. J'imagine d'ailleurs qu'un système n'est autre chose qu'un songe philosophique; regarderoit-elle comme un jeu d'imagination tout ce que je vous ai

dit ? En ce cas , nous sommes bien éloignées de compte. Je n'imagine point , je peins des objets réels. Je veux qu'on convienne d'une vérité , & , pour y réussir , mon dessein n'est point de surprendre l'esprit , j'interroge le sentiment. Peut-être aura-t-elle été frappée de la singularité de quelques - unes de mes propositions , qui m'auront paru si évidentes , que je n'aurai pas pris la peine de les prouver : mais faut-il prendre le compas géométrique pour développer , dans une maxime de galanterie , le plus ou le moins de vérité ?

Au surplus , je crains si fort les discussions en forme , que je composerois volontiers. Madame de Sévigné connoît , dites-vous , nombre de métaphysiciennes ; tenez , je lui passe ses exceptions , pourvu qu'elle me laisse la these générale. J'avouerais même , si vous l'exigez , qu'il existe en effet de ces ames que l'on nomme privilégiées ; je n'ai jamais entendu nier les vertus de tempérament. Aussi n'ai-je rien à dire sur les femmes de cette espece. Je ne les critique point ; on n'a rien à leur reprocher ; je ne crois pas non plus devoir les louer ; je me contente de les féli-

citer. Cependant examinez-les , vous découvrirez la vérité de ce que j'avançois au commencement de notre commerce ; le cœur veut être rempli. Si la nature ne les porte pas, ou ne les porte plus à la galanterie , leurs affections changent seulement d'objet. Telle aujourd'hui ne paroît insensible à l'amour , que parce qu'elle a dépensé la portion de sentiment qu'elle avoit à lui donner. Le Comte de Lude (*), dit-on , n'a pas toujours été indifférent à Madame de Sévigné. Sa tendresse extrême pour Madame de Grignan l'occupe à présent toute entière.

Suivant elle , au reste , je suis donc bien coupable envers les femmes ? En personne charitable , j'aurois dû dissimuler les défauts que j'ai pu découvrir dans mon sexe , ou , si vous l'aimez mieux , que mon sexe m'a fait découvrir en moi. Mais , de bonne foi , croyez vous , Marquis , que si ce que je vous ai dit là dessus devenoit public , les femmes en fussent offensées ? Connoissez-les mieux ; toutes , au contraire , y trouveroient leur

(*) Grand-Maître d'artillerie.

compte. Leur dire que c'est par un instinct mécanique qu'elles sont portées à la galanterie , n'est-ce pas les mettre à leur aise ? N'est-ce pas paroître remettre en crédit cette fatalité , ces coups de sympathie qu'elles sont charmées de donner pour excuses de leurs égaremens , & auxquels je crois cependant si peu , parce que je suis très-persuadée qu'on peut leur résister ? En soutenant que l'amour est l'ouvrage de la réflexion , vous ne voyez pas quel coup vous porteriez à leur vanité : vous les rendriez responsables de leur bon ou de leur mauvais choix.

Qui , je le répète , toutes les femmes seroient contentes de mes lettres. Les métaphysiciennes , c'est-à-dire , celles que le ciel a favorisées d'une heureuse constitution , y reconnoîtroient avec plaisir leur supériorité sur les autres femmes ; elles ne manqueroient pas de s'applaudir de la délicatesse de leurs sentimens , & de la regarder comme leur ouvrage : celles que la nature a formées d'une matière moins délicate , croiroient sans doute me devoir quelque reconnoissance d'avoir révélé un mystère qui leur pesoit en

secret. On leur a fait un devoir de dissimuler leur penchant : elles sont aussi jalouses de ne pas manquer à ce devoir , qu'attentives à ce qu'il ne leur fasse cependant rien perdre du côté des plaisirs : leur intérêt est donc qu'on les devine , sans qu'elles se compromettent ; ainsi quiconque développera leur cœur , leur rendra un service essentiel : je suis même très-convaincue que celles qui , dans le fond , auroient les sentimens les plus conformes aux miens , seroient les premières à se faire un honneur de les combattre , & je leur aurois fait ma cour de deux façons qui leur seroient également agréables ; en adoptant des maximes qui flattent leur penchant , & en leur fournissant l'occasion de paroître les combattre.

Enfin , madame de Sévigné prétend que mon *système* pourroit tirer à quelque conséquence. En vérité , je ne comprends pas comment , avec la justesse d'esprit qu'on lui connoît , elle a pu se livrer à cette idée. En dépouillant , comme je le fais , l'amour de tout ce qui auroit pu vous séduire , en le faisant envisager comme l'effet du tempérament ,

du caprice & de la vanité ; en vous détrompant sur ce que la métaphysique lui prête de noblesse & de dignité , n'est-il pas évident que je l'ai rendu moins dangereux ? Ne le fera-t-il pas davantage , si , comme le prétend madame de Sévigné , on l'érige en vertu ? Je comparerois volontiers mon sentiment à celui de ce fameux législateur de l'antiquité , qui crut ne pouvoir affoiblir le pouvoir des femmes sur ses concitoyens , qu'en exposant des nudités. Mais je veux bien , en votre faveur , faire un dernier effort : puisqu'on me prend pour une femme à système , il faut bien que je me soumette à ce qu'exige un si beau titre. Raisonnons donc , pour un instant , sur la galanterie avec la méthode qui ne convient qu'aux matières sérieuses.

L'amour n'est-il pas une passion ? Les gens sévères ne prétendent-ils pas que passions & vices signifient la même chose ? Le vice est-il jamais plus séduisant que lorsqu'il emprunte les dehors de la vertu ? Il ne faut donc jamais le présenter que sous une forme capable d'en éloigner les âmes vertueuses. Aussi n'est-ce pas dans ce dessein que les platoniciennes l'ont

I'ont divinisé. Dans tous les siècles , pour justifier les passions , n'en a-t-on pas fait l'apothéose ? Que fais-je , moi ? J'ose décrier la superstition accréditée ; je brise l'idole. Quelle témérité ! ne devois-je pas m'attendre aux persécutions des femmes dont j'attaquais le culte favori ? Il me semble voir tous les pédans du pays Latin crier à l'hérésie contre Descartes , parce qu'il décrioit les facultés occultes de l'ancienne philosophie. Conséquemment ce ne seroit pas comme faux , que mes principes pourroient être combattus , mais comme capables de détruire l'empire des femmes sur les cœurs , & de dissiper des illusions qu'elles ont tant d'intérêt de conserver. J'en suis fâché pour elles ; il étoit beau , lorsqu'elles ressentoient les impressions de l'amour , d'être exemptes d'en rougir , de pouvoir même s'en applaudir , & d'avoir à s'en prendre au pouvoir d'un dieu. Mais que leur avoit fait la pauvre humanité ? Pourquoi la méconnoître , & chercher dans les cieux la cause de leurs faiblesses ? Restons sur la terre , nous l'y trouverons , & c'est là sa place.

A la vérité , je n'ai point ouvertement déclamé dans mes lettres , contre l'amour ; je ne vous ai point conseillé de n'en pas prendre. J'étois trop persuadée de l'inutilité de pareils conseils ; mais je vous ai dit ce que c'étoit que l'amour ; j'ai donc diminué par-là l'illusion qu'il n'auroit pas manqué de vous faire ; j'ai du moins affoibli son pouvoir sur vous , & l'expérience me justifiera. Je sais parfaitement qu'on en use tout différemment dans l'éducation des femmes. Aussi quel fruit retire-t-on d'une pareille méthode ? On commence par les tromper : on veut leur inspirer de l'amour la même peur que des esprits. On leur dépeint tous les hommes comme des monstres d'infidélité & de perfidie. S'en présente-t-il un bien fait , qui étale des sentimens délicats , qui prenne un dehors modeste & respectueux , la jeune personne à laquelle on aura tenu ces discours , ne manquera pas de croire qu'on l'a jouée ; & dès qu'elle verra qu'on lui a exagéré les choses, les donneurs d'avis perdront tout crédit auprès d'elle. Interrogez-là , vous verrez , si elle est sincère , que les sentimens que ce

monstre a excités dans son cœur, ne seront point du tout des sentimens d'horreur.

On les trompe encore d'une autre façon , & le malheur est qu'on ne peut guere faire autrement. On évite avec un soin infini de les avertir , de leur laisser même pressentir qu'elles seront attaquées par les sens , & que ce seront là les attaques les plus dangereuses pour elles. On leur parle toujours dans la supposition qu'elles sont de purs esprits. Qu'arrive-t-il de là ? Comme elles n'ont point prévu le genre d'attaque qu'elles auront à soutenir, elles se trouvent sans défenses. Jamais elles ne se sont défiées que leur ennemi le plus redoutable étoit celui dont on ne leur avoit point parlé : comment pourroient-elles donc être en garde contre lui ? Ce n'est pas des hommes dont il faudroit leur faire peur, mais d'elles - mêmes. Eh ! que pourroit un amant , si la belle qu'il attaque n'étoit pas d'abord séduite par ses propres desirs ?

Ainsi , Marquis , quand je dis aux femmes que c'est le physique qui chez elles est la

principale cause de leurs foiblesses , il s'en faut beaucoup que je leur conseille de suivre ce penchant ; au contraire , c'est les avertir de se précautionner de ce côté-là. C'est dire au gouverneur de la place qu'elle ne fera pas attaquée par l'endroit qu'il avoit fortifié jusqu'alors ; que l'assaut le plus redoutable ne sera pas celui de l'assiégeant ; mais qu'il se verra trahi par les siens. En un mot , en réduisant à leur juste valeur les sentimens auxquels les femmes attachent une si haute idée , en les éclairant sur le véritable but des amans qui paroissent les plus délicats , ne voyez-vous pas que j'intéresse leur vanité à tirer moins de gloire d'être aimées , leur cœur à prendre moins de plaisir à aimer ? Comptez-vous que la vertu pût y perdre , si l'on pouvoit une fois intéresser leur vanité à résister au penchant qu'elles ont à la galanterie.

J'ai eu des amans ; jamais ils ne m'ont fait illusion. Je savois à merveille les pénétrer : j'étois très-persuadée que si ce que je pouvois valoir du côté de l'esprit & du caractère , entroit pour quelque chose dans les raisons qui

les déterminoient à m'aimer , ce n'étoit que parce que ces qualités piquoient leur vanité. Ils étoient amoureux de moi , parce que j'avois de la figure , & qu'ils avoient des desirs. Aussi n'ont-ils obtenu que la seconde place dans mon cœur. Mes amis y ont tenu la première. J'ai toujours conservé pour l'amitié les déférences , la constance , le respect même que mérite un sentiment aussi noble , aussi digne d'occuper une ame élevée , & jamais il ne m'a été possible de vaincre ma défiance contre des cœurs où l'amour avoit joué le principal rôle. Cette foiblesse les dégradoit à mes yeux ; elle me les faisoit croire incapables de s'élever aux sentimens d'une véritable estime pour une femme qu'ils avoient désirée.

Vous voyez , Marquis , la conséquence qu'on doit tirer de mes principes : elle est bien éloignée d'être dangereuse. Tout ce que les gens éclairés pourroient me reprocher , ce seroit peut - être d'avoir pris la peine de vous prouver une vérité qu'ils ne regardent point comme problématique ; mais votre peu d'expérience & votre curiosité ne justi-

fient-elles pas tout ce que je vous ai écrit **a**
ce sujet ? . . . Quelle lettre , bon Dieu ! Mais
vouloir justifier sa longueur , ne feroit-**ce**
pas y ajouter encore ?

LETTRE XLI.

Vous êtes un des plus aimables hommes que je connoisse, disois-je un jour à M. de Coulanges : tous les momens que l'on passe avec vous sont marqués par quelques nouveaux agrémens, mais je ne vous ai jamais vu si séduisant que le jour que nous soupâmes chez Madame Vous vous surpassâtes vous-même. Satisfaites un peu ma curiosité. J'imaginois que vous aviez quelque raison particulière de montrer tant de gaîté : me suis-je trompée ? « Non assurément, reprit-il » d'un air satisfait : j'avois mes raisons, & » je ne vous en ferai point mystere. On me » soupçonne d'avoir des vues sur la Mar- » quise . . . Ces soupçons sont assez fondés. » Avant le souper j'avois trouvé un instant » favorable pour lui parler de ma passion. » Je l'avois pressée de me donner les moyens » de la voir avec plus de facilité que je n'a- » vois pu faire jusqu'alors. J'eus beau pro- » tester qu'il n'entroit dans mes instances

» aucun motif qui pût blesser sa gloire , elle
» s'offensa de ma proposition , prétendit
» que je lui manquois , & alla même jusqu'à
» me menacer de m'imposer silence sur mes
» sentimens , puisque j'abusois de ses bon-
» tés. Enfin , l'on me quitta , non pas avec
» dépit , j'en aurois bien auguré , mais avec
» un dédain qui me piqua. Le premier des-
» sein que ma vanité blessée m'inspira , fut
» de la négliger le reste de la soirée. Cepen-
» dant , toute réflexion faite , je crus devoir
» prendre un autre parti. Je fis attention
» qu'en montrant de l'humeur , j'allois cau-
» ser de l'ennui à tout le monde , & donner
» de moi à la Marquise une idée peu favo-
» rable. J'aimai mieux la forcer à se repro-
» cher sa sévérité , & la traitai avec un res-
» pect mêlé d'une douleur tendre & timide ,
» qui ne pouvoit que la flatter. Je mis en
» jeu mes foibles talens ; ils produisirent le
» couplet le plus tendre que j'aie composé
» de ma vie. Mon but étoit de paroître aima-
» ble , non - seulement à ses yeux , mais à
» ceux de toutes les autres femmes ; le suf-
» frage des hommes même me parut neces-

» faire à mon dessein. Je voulois forcer la
» cruelle à se glorifier intérieurement d'être
» aimée d'un homme qui n'étoit pas indigne
» de quelque retour. J'espérois tout gagner,
» si je lui faisois craindre que quelqu'une
» de nos convives, plus judicieuse qu'elle,
» sentît le prix d'une conquête qu'elle pa-
» roissoit dédaigner. Quel avantage ne trou-
» ve-t-on pas à donner à propos de la jalou-
» sie ? Jamais une femme ne vous fait mau-
» vais gré de plaire à plusieurs, pourvu
» qu'elle soit toujours préférée : ce sont
» autant de triomphes de plus. Tout répon-
» dit à mes espérances. La Présidente, vous
» vous en souvenez, m'invita avec instance
» à souper chez elle le lendemain. Ses aga-
» ceries inquiéterent la Marquise, qui bien-
» tôt joignit ses applaudissemens à ceux que
» je recevois : ses yeux devinrent animés. On
» répéta plusieurs fois mon couplet ; on s'ap-
» plaudit d'en être le sujet ; on insulta par
» là aux autres femmes ; en un mot, on
» fut contente de soi-même. Le souper fini,
» l'on entra dans le jardin ; j'offris mon
» bras, on le cherchoit. Je parlai d'amour,

» on m'écouta sans colere ; je redoublai les
» instances qui , deux heures auparavant ,
» avoient causé ma disgrace ; on m'accorda
» un rendez-vous , mais à condition que je
» n'irois point souper chez la Présidente.

» Il ne tenoit qu'à moi , continua M. de
» Coulanges , de reculer mes affaires par de
» l'humeur , des reproches , du refroidisse-
» ment. Tout cela révolte la fierté d'une
» femme. Cette conduite annonce un hom-
» me qui croit avoir des droits , & qui veut
» en abuser. De tout tems les rigueurs furent
» l'aiguillon de l'amour ; l'amant intelligent
» en tire de nouvelles armes ; ses progrès ne
» sont jamais plus rapides que lorsque des
» obstacles ont redoublé la vivacité de ses
» attaques. Ne disons jamais à une femme
» qu'elle a tort de nous maltraiter , ne nous
» plaignons point ; mais paroissions - lui si
» aimables , qu'elle se reproche elle-même
» son injustice , & qu'elle s'en punisse , en
» voulant nous la faire oublier. »

Vous pénétrez , sans doute , Marquis ,
quel est mon but en vous faisant ce récit.
Vous avez déplu à la Comtesse par des em-

pressemens trop marqués ; au lieu de la bou-
der , suivez l'exemple de M. de Coulanges ;
c'est le meilleur conseil que je puisse vous
donner.

LETTRE XLII.

Vous ne vous trompez pas, Monsieur ; le goût & le talent de la Comtesse pour le clavecin ne feront qu'augmenter votre amour, & retarder sa défaite. Les femmes ne connoissent point assez les avantages qu'elles peuvent retirer de leurs talens : est-il un instant où ils ne leur soient pas d'une extrême utilité ? La plupart se figurent n'avoir à craindre que la présence de l'objet aimé. Il est vrai qu'elles ont alors deux ennemis à combattre, leur amour & leur amant. Mais l'amant a-t-il disparu, l'amour n'en reste pas moins dans le cœur ; les progrès qu'il fait dans la solitude, quoique moins sensibles, n'en sont pas dangereux. C'est alors que l'exécution d'une piece de Lully, le dessein d'une fleur, la lecture d'un bon ouvrage, détournent l'attention d'un souvenir trop séduisant, & fixent l'imagination sur des objets utiles. Toutes les occupations
où

où l'esprit est appliqué , sont autant de larcins faits à l'amour.

Que son penchant ramene un amant à nos genoux , que peut-il faire avec une personne qui n'est que tendre & jolie ? S'il ne trouve dans son entretien nul agrément , aucune variété , de quoi peut-il s'occuper auprès d'elle ? L'amour est un sentiment actif ; c'est un feu qui dévore , qui exige toujours de nouveaux alimens ; s'il ne peut exercer son activité que sur des objets sensibles , il s'y attache , & s'y attache uniquement. Dirai-je tout ? Quand l'esprit n'est pas occupé , il faut nécessairement que les sens le soient. On gesticule ; j'ai pensé dire que bientôt on est contraint de parler par démonstrations à une personne qu'on connoît incapable d'entendre un langage plus délicat. Ce n'est point en combattant des entreprises , ni en s'offensant d'une caresse trop vive , qu'une femme reste sage. Quand on se laisse attaquer de cette façon , tout en se défendant les sens s'allument , l'agitation que cause la résistance même , hâte la défaite , l'on succombe en combattant. Mais c'est en détournant l'atten-

tion de son amant sur d'autres objets, qu'on parvient à ne pas être obligée d'arrêter des entreprises, ou de s'offenser des libertés auxquelles on a soi-même donné lieu; car c'est une chose bien certaine, les hommes ne manquent jamais qu'aux femmes qui le veulent bien. Vous n'en trouverez pas un, à moins qu'on ne le suppose absolument sans éducation, qui n'ait un discernement juste sur le degré de familiarité qu'il doit se permettre. Aussi toutes celles qui se plaignent de ce qu'on leur a manqué, ne me touchent-elles gueres. Examinez-les bien; leurs étourderies, leurs imprudences auront tout occasionné. Elles vouloient qu'on leur manquât. Le défaut de culture peut nous exposer aux mêmes inconvéniens: avec une femme sans esprit, sans talens, que faire autre chose que d'entreprendre? Le seul moyen de tuer le temps avec elle, c'est de la fâcher. On ne peut lui parler que de sa beauté, que de l'impression qu'elle a faite sur les sens; l'on ne peut employer que le langage des sens pour lui exprimer tout cela. Elle-même n'est persuadée de votre amour, elle n'y répond, ne vous en récompense que

par le secours des sens , en vous y laissant appercevoir une agitation égale à la vôtre , ou bien la sagesse expirante n'a plus que de l'humeur à vous opposer , dernier retranchement d'une femme sans esprit ; & quel retranchement ! Quel est , au contraire , l'avantage d'une femme spirituelle , & qui a des ressources ? Une répartie vive , une raillerie piquante , une querelle assaisonnée par un peu de malignité , une citation heureuse , un récit fait avec grace , ne sont-ce pas pour elle autant de distractions , & le tems qu'elle y emploie , autant de gagné pour la vertu ?

Le plus grand malheur des femmes est sans doute de ne pouvoir être occupées d'objets dignes de leur attention ; c'est ce qui fait que chez elles l'amour est une passion bien plus violente que chez les hommes ; mais elles ont un sentiment qui , bien dirigé , peut leur servir d'antidote. Toutes sont pour le moins aussi vaines que sensibles. Il faudroit donc , pour la vanité , corriger la sensibilité. Tandis qu'une femme s'occupera du desir de plaire autrement que par la figure , elle perdra de vue le sentiment qui la fait agir. A la vérité

ce sentiment ne cessera pas d'être le motif *déterminant* , (il faut bien , Marquis , que vous me passiez quelque terme de l'art) mais il ne fera plus l'objet actuel & présent à son attention, & c'est déjà beaucoup. Livrée toute entière au soin de se perfectionner dans le genre de gloire qu'elle veut acquérir , ce même desir , dont l'amour fera la source , tournera contre l'amour même , en partageant l'attention de l'esprit & les affections du cœur ; en un mot , il fera diversion.

Voilà donc , me direz - vous , les femmes avec de l'esprit & des talens à l'abri de toutes atteintes ! Vous en concluez peut - être encore que les hommes , ne haïssant pas la facilité , devroient fuir de pareilles femmes ; que cependant on voit les fots , comme les gens d'esprit , s'y attacher. Cela est vrai ; mais les fots ne s'y prennent que parce qu'ils ne connoissent pas la difficulté de réussir ; les gens d'esprit , parce qu'ils aiment à la surmonter.

Au reste , vous qui êtes un militaire , ne devez - vous pas savoir apprécier tout ce que je viens de vous dire ? Je suppose que pendant

la campagne que vous allez commencer , on vous a donné le siège d'une ville à conduire , ferez-vous content si le gouverneur , persuadé que sa place n'est pas imprenable , vous ouvre ses portes avant que de vous avoir fourni la moindre occasion de vous signaler ? Non , sans doute , il faut qu'il résiste ; il faut que par les manœuvres les plus adroites , il vous donne occasion de faire briller votre valeur , vos talens. Plus il prend soin de sa gloire , plus il travaille à la vôtre. Hé bien , Marquis , en amour comme en guerre , le plaisir de vaincre se mesure sur les obstacles ; & si vous me fâchez , j'irai jusqu'à dire qu'à bien apprécier les choses , la véritable gloire d'une femme consiste peut-être moins à ne point se rendre , qu'à faire une belle défense pour mériter les honneurs de la guerre.

Allons encore plus loin : qu'une femme devienne assez foible pour se laisser vaincre , quel moyen lui reste - t - il pour fixer un amant heureux , si les agrémens de l'esprit , si les talens ne viennent plus à son secours. Je fais parfaitement qu'on ne se donne pas ces avantages ; cependant est-il une femme qui ,

si elle le vouloit comme il faut , ne pût pas s'en procurer quelques-uns ? La différence ne feroit que du plus au moins ; mais presque toutes sont nées trop paresseuses pour être capables d'un tel effort. Elles ont trouvé que rien n'étoit si commode que d'être jolies. Cette façon de plaire n'exige aucune application d'esprit ; elles voudroient qu'il n'y en eût point d'autres. Aveugles qu'elles sont ! elles ne voient pas que la beauté , les talens leur attirent également l'attention des hommes ; mais la beauté ne fait qu'exposer celle qui la possède ; les talens lui procurent de quoi se défendre. Qu'elles y fassent attention : presque toujours cette beauté dont elles font tant de cas , ne prépare que des regrets , un ennui mortel pour le tems où elle n'existe plus ; en voulez-vous savoir la raison ? c'est qu'elle a fait négliger toutes les autres ressources. Tant que dure son éclat , une femme se voit considérée , recherchée , célébrée ; une brillante cour l'environne. Elle se flatte qu'on aura toujours pour elle les mêmes yeux. Quelle solitude affreuse , quand l'âge vient à lui ravir le seul mérite qui la faisoit

valoir ! Je voudrois , (mon expression ne fera pas noble , mais elle rendra ma pensée) je voudrois que dans une femme la beauté ne servît que d'enseigne à tous les autres avantages.

Ainsi, Monsieur, en amour l'esprit est ce dont on fait le plus d'usage. Une liaison de cœur est la piece du monde où les actes soient les plus courts, les entre-actes les plus longs. De quoi voulez - vous, dites - moi, remplir les intermedes, si ce n'est par les talens ? La jouissance met toutes les femmes de niveau, & les expose également à l'infidélité. La belle, la jolie, quand elles ne font que cela, n'ont, à cet égard, aucun avantage sur celle qui ne l'est pas ; l'esprit seul, en ce cas, fait entre elles toute la différence. Lui seul peut faire trouver dans la même personne cette variété si nécessaire pour prévenir le dégoût. Enfin, il n'y a que les talens qui puissent remplir le vuide d'une passion satisfaite, & c'est ce que nous pouvons avoir de mieux dans quelque situation que l'on nous suppose, soit pour éloigner notre défaite & la rendre plus flatteuse, soit pour assurer nos conquêtes. Les

amans eux-mêmes en profitent. Que de choses ils doivent chérir , quoiqu'elles paroissent contr'eux ! Eh ! que la Comtesse , en cultivant son talent décidé pour le clavecin , entend bien ses intérêts & les vôtres.

Je relis ma lettre , mon cher Marquis , & je tremble que vous ne la trouviez un peu sérieuse. Voilà ce que c'est que de se livrer à la mauvaise compagnie. Je soupai hier avec M. D. L. R. F. C. Jamais je ne le vois que je ne me gâte de cette façon là , au moins pour trois ou quatre jours.

Fin du Tome Premier.



T A B L E

D E S L E T T R E S

Contenues dans le Tome I.

*V*_I *E* de Mademoiselle Ninon de
Lenclos. Page 1

Lettre Premiere. *Quel sera le sujet
des autres Lettres.* 41

Lettre II. *Du besoin d'aimer , & à
quelles femmes on doit s'attacher.*
45

Lettre III. *Quelle sorte d'amour est
préférable ,* 49

Lettre IV. *Si l'on doit chercher dans
une maîtresse les qualités solides.*

52

- Lettre V. *Si les caprices sont nécessaires en amour.* Page 55
- Lettre VI. *Quel genre de caprice une maîtresse doit avoir.* 59
- Lettre VII. *Des coups de sympathie.* 62
- Lettre VIII. *Combien la prudence influe sur le choix qu'une femme fait d'un amant.* 66
- Lettre IX. *Quelle sorte de mérite plaît aux femmes.* 70
- Lettre X. *Si la constance est une vertu.* 76
- Lettre XI. *Si l'on est amoureux toutes les fois que l'on croit l'être.* 79
- Lettre XII. *Si l'amour fait plus de bien que de mal.* 82
- Lettre XIII. *Des grands sentimens.* 86

Lettre XIV. *A quoi la métaphysique
d'amour conduit deux amans.*

Page 89

Lettre XV. *Comment la vertu se fa-
miliarise avec l'amour.* 94

Lettre XVI. *Si les femmes ne se ren-
dent jamais sans amour.* 97

Lettre XVII. *A quel âge les femmes
deviennent Platoniciennes.* 100

Lettre XVIII. *Si la résistance d'une
femme est une preuve de sa vertu.*

103

Lettre XIX. *La conduite des hommes
prouve-t-elle que l'amour soit autre
chose que l'ouvrage des sens.* 108

Lettre XX. *Dire que l'amour est
l'ouvrage des sens, est conseiller
de suivre & de satisfaire les sens?*

112

- Lettre XXI. *L'objet aimé est-il obligé
à quelque retour ?* 116
- Lettre XXII. *Que l'on croit toujours
aimer par reconnoissance.* 120
- Lettre XXIII. *L'amour suppose-t-il le
mérite dans l'objet aimé.* 125
- Lettre XXIV. *Que les folles mé-
lancolies sont les pires de toutes.* 130
- Lettre XXV. *Que c'est la faute des
hommes si les femmes sont fausses.* 133
- Lettre XXVI. *De la timidité.* 139
- Lettre XXVII. *Si , pour donner de
l'amour , il en faut beaucoup mon-
trer.* 147
- Lettre XXVIII. *S'il est plus respec-
tueux*

plutôt d'être tendre que galant.

Page 151

Lettre XXIX. *Que les amans peuvent être sinceres en faisant des promesses qu'ils ne tiennent pas.* 155

Lettre XXX. *Si l'homme amoureux est plus séduisant que celui qui feint de l'être.* 160

Lettre XXXI. *Si la probité est nécessaire en amour.* 164

Lettre XXXII. *La jalousie est-elle une preuve d'amour ?* 166

Lettre XXXIII. *Si l'amant doit exiger l'aveu de l'amour qu'il a excité.* 176

Lettre XXXIV. *Si la préférence que l'on obtient sur un rival nous sup-*

pose d'un mérite supérieur au sien

Page 181

Lettre XXXV. *Est-il moins dangereux pour une femme de voir des hommes que les personnes de son sexe.* 184

Lettre XXXVI. *Jusqu'à quel point on doit redouter la colere qu'excite une faveur dérobée.* 190

Lettre XXXVII. *A combien de dangers une femme s'expose par son incrédulité sur les sentimens qu'elle a inspirés.* 194

Lettre XXVIII. *Ce que c'est que la vertu des femmes.* 197

Lettre XXXIX. *Combien en amour le calme est dangereux.* 207

T A B L E. **243**

Lettre XL. *Examen critique des lettres précédentes.* **Page 211**

Lettre XLI. *Des moyens de tirer avantage des rigueurs pour hâter ses progrès.* **223**

Lettre XLII. *Combien les talens sont utiles aux femmes.* **228**

Fin de la Table du Tome I.

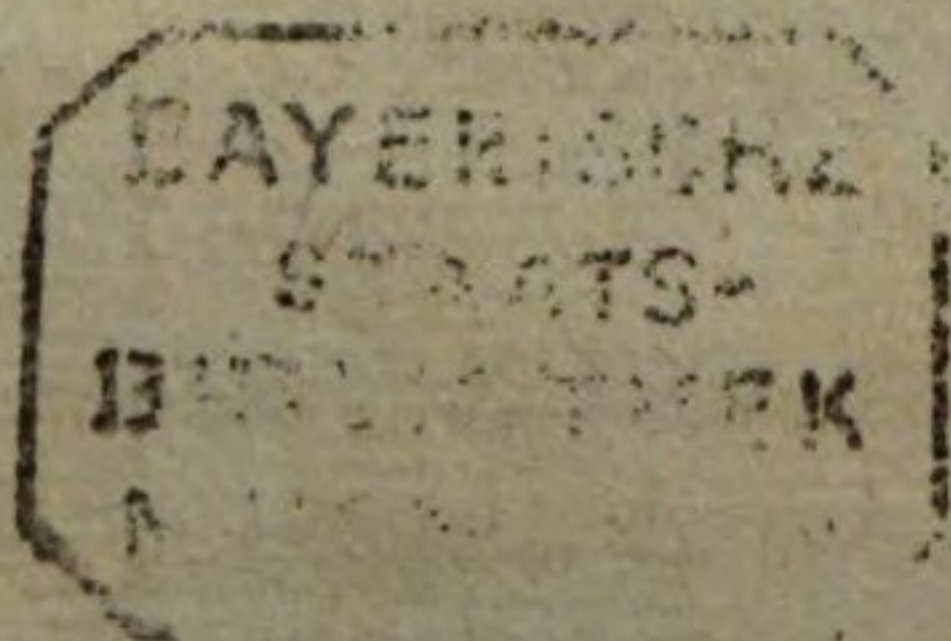


Table of Contents

Page

Table of Contents

Page

Table of Contents

Page

Table of Contents

Page

Table of Contents

Page

Table of Contents

Page

Table of Contents

Page

Table of Contents

Page

Table of Contents

Page

Table of Contents

Page

Table of Contents

Page

Bögl

Damours, Louis

Lettres de Ninon de Lenclos au Marquis de Sévigné avec sa vie

Bd.: 1. - 243 S.

Londres 1782

Epist. 430 nfc-1

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10403216-1